

Stuart Airlie, Making and Unmaking the Carolingians, 751–888, London (Bloomsbury Publishing), 2020, 456 p., ISBN 978-1-7883-1744-3, USD 39,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
François Bougard, Aubervilliers

Les Carolingiens n'ont pas fini de faire parler d'eux, spécialement dans la littérature anglophone, qui ne cesse de revisiter les sources émanant du monde franc aux VIII^e–IX^e siècles. Après les monographies de Rosamond McKitterick (2008), de Jennifer Davis (2015) et de [Janet Nelson](#) (2019) sur Charlemagne, de Simon MacLean sur Charles le Gros (2003), d'Eric Goldberg sur Louis le Germanique (2006), Stuart Airlie décale le point d'observation à l'échelle d'une dynastie, *ruling family*, où les noms seuls, en petit nombre et sans cesse répétés sont un élément de son charisme, mais dont l'histoire ne se résume plus aujourd'hui à la succession linéaire des souverains. Elle exige de prendre en compte mieux que ce ne le fut par le passé son caractère également diffus, par le biais des femmes, des enfants et de ceux qui n'eurent qu'une part marginale dans l'exercice du pouvoir quand ils n'en furent pas délibérément écartés: »Au cœur du royaume, il y a une famille«, non une suite d'individus, tel est le leitmotiv de l'ouvrage. Celui-ci évacue toute perspective d'histoire institutionnelle, économique ou sociale – sauf, pour cette dernière, à devoir prendre en compte les »aristocrates«, qui forment un groupe peu diversifié et aux contours peu définis. Il est encore moins question de réforme de la vie religieuse ou de »renaissance« culturelle. La dimension impériale est absente ou presque. Sont ici en scène les *royals* ou plutôt les *competitive royals*, dans un style enlevé dont les formules font mouche. On imagine d'emblée en quels épisodes et en combien de saisons le récit de la parabole carolingienne nourrirait une série accessible en streaming, quelque part entre »Game of Thrones« et »The Crown«, où les réunions familiales, les cérémonies »éblouissantes«, le faste des palais auraient une place aussi importante, sinon plus, que les coups d'épée.

Pour la clarté de l'exposé, le récit ne pouvait guère être que chronologique, mais il laisse une part aux échappées thématiques. La scansion en trois périodes: 751–814, 814–879, 888 et après est ainsi entrecoupée d'un chapitre sur les enfants (»Child labour«), d'un autre sur le rôle de la parenté au sens large (»Universal Carolingians«), d'un troisième sur les femmes (»Women's work«), femmes dont il faut toutefois reconnaître qu'elles n'ont qu'une place limitée dans l'économie du volume, puisque ce sont les pères, les fils, les frères, les oncles et les neveux qui comptent. Sur le fond, rien de nouveau. Si l'ouvrage présente une synthèse commode de bien des contributions des dernières décennies sur la période, il ne s'agit pas pour autant d'un manuel, car qui ne sait rien du monde carolingien aura quelque difficulté à en tirer un profit immédiat. Il remet simplement au centre du propos le fait



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

que l'autorité »naturelle« des souverains carolingiens n'était pas acquise à l'avance. La question est donc de savoir comment cette famille qui n'en était qu'une parmi d'autres a réussi à imposer sa *specialness* pendant plus d'un siècle. Le principe héréditaire était une particularité franque relevée par les observateurs extérieurs depuis Grégoire le Grand. Le IX^e siècle y a ajouté la promotion de l'aîné. Mais rien de tout cela n'est évidemment suffisant. L'autorité carolingienne est le fruit d'une construction permanente et toujours susceptible d'être mise en cause, guidée par l'obsession de la fertilité, objet des demandes de prières formulées dans nombre de diplômes: construction à succès puisque les aléas familiaux, le trop plein ou le trop peu d'héritiers masculins, les disputes de succession ont tenu en haleine les contemporains, dont est évoquée de manière récurrente »l'anxiété« vis-à-vis de tout ce qui touchait à l'avenir de plus en plus incertain de la dynastie.

Le jeu – puisqu'il est beaucoup question de *players* – est à trois: le(s) souverain(s), la parenté des *royal relatives*, l'aristocratie. Chaque prise d'initiative, chaque intrigue de palais est scrutée et commentée cent fois par des sources narratives qui surabondent mais auxquelles il n'est pas nécessaire de croire ou du moins pas toujours, répète l'auteur, sur la base du faisceau d'études des dernières décennies qui se sont attachées à mieux en cerner les contextes de production et les intentions. Les contemporains, est-il aussi souvent rappelé, n'avaient pas la prescience du futur et il faut donc donner tout son poids au climat d'»angoisse« qui a pu régner quand, passé Charlemagne, il fallut plus d'une fois choisir son camp.

Il est aisé de repérer l'outillage sur lequel se fonde le charisme, à commencer par le nom. En 823, Louis le Pieux activa le mécanisme d'une »bombe à retardement« en donnant au fils qu'il eut avec Judith le nom de Charles. Mais il est aussi important de rappeler que rien n'est possible si le pouvoir de tel ou tel n'est pas socialement reconnu. Non moins important, encore, de souligner que la logique héréditaire, la délimitation par le nom du groupe des »légitimes« ne répondent en rien à des principes intangibles. La famille royale, institution en soi, est un instrument flexible, tant que cette flexibilité repose sur le consensus du groupe aristocratique. Il fut ainsi possible de »recréer« la virginité de Richarde, femme de Charles le Gros, pour permettre le divorce d'un couple resté sans enfant; de promouvoir un temps Bernard d'Italie en dépit du fait que son nom ne le prédestinait pas à une brillante carrière; de »décontaminer« le futur Louis de Provence, fils de l'usurpateur Boson, en le faisant adopter par le même Charles le Gros. En revanche, rien ne put faire admettre que Bernard, fils »illégitime« de l'empereur, puisse lui succéder. Le fait que ces manipulations se multiplient à la fin du siècle en dit long sur la précarité qui s'installait alors.

L'art de Stuart Airlie est de réussir à rendre compte du bouquet foisonnant des sources de tout type, quand bien même il est plus disert sur le narratif que sur le documentaire et sur le nord



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des Alpes plutôt que sur l'Italie – signalons entre autres, p. 133, que l'auteur s'en tient à l'interprétation de Hubert Mordek quant à l'identification du personnage représenté en ouverture du manuscrit IV/1 de Sankt Paul in Kärnten, qui y voyait le roi d'Italie Bernard, là où on en tient désormais pour une simple figure comtale. On pourra toujours, bien sûr, trouver une source non discutée, comme le »Waltharius«, dont les héros ne seraient autres que Lothaire, Louis le Germanique et Charles le Chauve d'après les hypothèses les plus récentes. Mais on aurait tort de boudier son plaisir à la lecture d'un livre écrit avec brio. Tout en renvoyant le balancier historiographique du côté d'une approche qu'on croyait délaissée, il évite l'écueil du retour en arrière, et peu importe qu'il ne fût pas utile d'invoquer en introduction les mânes de Gramsci, Bourdieu et Foucault pour en venir à l'affirmation que »comme toujours, le lit royal était le cœur du royaume« (p. 233). Un mémorialiste de la cour de France d'Ancien Régime n'aurait pas écrit autre chose.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96702](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96702)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mathieu Arnoux, Un monde sans ressources. Besoin et société en Europe (XI^e–XIV^e siècles), Paris (Albin Michel) 2023, 361 p. (L'évolution de l'humanité), ISBN 978-2-226-47758-3, EUR 22,90.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dietrich Lohrmann, Aachen

Sie lebt noch, die berühmte Buchreihe »L'évolution de l'humanité«, die in den 1930er-Jahren mit Bänden von Paul Alphandéry, Lucien Febvre und Marc Bloch (»La société féodale«) begann und zusammen mit den »Annales« eine grundsätzliche Wende der französischen Geschichtsschreibung einleitete. Inzwischen haben zahlreiche französische Historiker in ihr neue Akzente gesetzt. Ihr Leiter ist jetzt Mathieu Arnoux, bekannt durch seine Forschungen zur Wirtschafts-, Sozial- und Technikgeschichte der Normandie. 2012 veröffentlichte er in dieser Buchreihe seinen wegweisenden Beitrag zur Agrargeschichte »Le temps des laboureurs«. Jetzt geht es um Bedarf und Gesellschaft im mittelalterlichen Europa, er nennt das etwas überraschend »Un monde sans ressources«. Mit dem Begriff der Ressourcen macht er es sich nicht leicht. Erst der Ökonom Jean-Baptiste Say (1767-1832) habe diesem Begriff seine heutige Bedeutung vermittelt. Ansätze zu einem solchen Verständnis im Zusammenhang mit den Angeboten der Natur, ihrem *service purement gratuit*, sucht er jedoch schon in spätmittelalterlichen Texten, unter anderem in der Bedürfnislehre der Kartäuser und Franziskaner, aber auch schon in den Reaktionen auf die schwere Hungerkrise des 11. Jahrhunderts (Raoul Glaber u. a.).

Auch die volkssprachliche Literatur wird hinzugezogen, ausführlich vor allem der populäre »Roman de Renart« (S. 191–229), dessen älteste Fassung der Elsässer Heinrich von Glîchezaere schon 1192 ins Mittelhochdeutsche übertragen hat. Spott, la »légerté drôle« (Dictionnaire des Lettres françaises, 1992, S. 1314), war offensichtlich das Erfolgsrezept dieses Versromans bei der zeitgenössischen Leserschaft. Mit seinen zahllosen Anspielungen hat sich die Wissenschaft lange schwergetan, Arnoux nutzt die von dem Romanisten François Zufferey neuerlich erzielten Fortschritte. Das Verständnis dem heutigen Leser zu vermitteln, fordert freilich Erklärung. Die übergeordnete Fragestellung gerät da etwas aus dem Blick, man lernt, dass mit »Noble le lion, roi cocu et corrompu« der anglo-normannische König gemeint sein muss und mit dem Kamel Musart ein päpstlicher Legat erscheint, der sich lange um eine versöhnende Heirat zwischen dem englischen Thronfolger (Richard Löwenherz?) und Alix, der Tochter König Ludwigs VII. von Frankreich, bemühte. Was aber sind die sozialkritischen Beschwerden? Renart selbst erscheint als gieriger und gerissener Profiteur inmitten einer Krise des Überganges vom Subsistenzregime zu einer neuen Form von *économie de stock*, in der Bereicherung durch Ansammlung von Reserven zum Alltag gehört und die Moral verfällt. Für Mathieu Arnoux beschreibt der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

»Roman de Renart« eine »société sans transcendance et sans valeur« (S. 129).

Ähnliches gilt für Kapitel 4, gewidmet dem neuen landwirtschaftlichen Großkonzern der Zisterzienser und dessen ordnungspolitischen Maßnahmen, wie sie sich in den Statuten der jährlichen Generalkapitel niedergeschlagen haben. Es ist ein Kapitel voller aktualisierter Einzelbeobachtungen, die freilich in eine »Welt ohne Ressourcen« nicht passen. Das jährliche Generalkapitel des Ordens erscheint als Großveranstaltung mit mehreren hundert »Entscheidern örtlicher Wirtschaftsführung« und erheblichen logistischen Problemen. In aller Offenheit geißelt ein Statut von 1190 die Gier bei den ständigen Zukäufen der Klöster (S. 149). Gegen profitorientierte Händler des Ordens hatte man schon 1134 Beschlüsse gefasst. Ab 1180 beginnt die Aufnahme hoher Schulden, zunächst vereinzelt, später systemisch. Bekannt sind darüber hinaus die gewerblichen Aktivitäten zur Produktion von Eisen, Glas, Ziegeln, Salz, alle verbunden mit erheblichem Energieeinsatz, hohem Bedarf an Holzkohle, Kampf um Waldrechte und Walderwerb. Dieses Thema von kapitaler Bedeutung bedarf weiterer Erforschung. Beim Salzsieden in der Franche-Comté gab es frühe Kartellabsprachen unter den beteiligten Zisterzienserabteien. Weitere Abschnitte gelten den Arbeitsbedingungen der zisterziensischen Konversen. In den südlichen Ländern ist die Rede von sarazenischen Sklaven, denen die Abteien des Ordens keine Sklavinnen zur Reproduktion zuführen sollen (S. 170f.). Die Neuzeit lässt grüßen.

Wir sind damit erst bei knapp zwei Dritteln des Buches angelangt. Den Bericht über die Kapitel 5 bis 7 muss ich kürzer halten, obwohl noch besonders reizvolle Themen anstehen. Zum Verhältnis von Ressourcen und den verfügbaren technischen Systemen (5) gehört die Bemerkung, dass die geläufigen Kurven der Ökonomen bislang beim Energieverbrauch des vorindustriellen Zeitraums praktisch linear verlaufen, als gäbe es in dieser langen Periode keine Konjunkturschwankungen. Hier ist offensichtlich Forschungsbedarf angesagt, einiges habe ich in meiner 2022 erschienenen [Anthologie von Quellen zur mittelalterlichen Energiegeschichte](#) angezeigt. Mathieu Arnoux spricht die wirtschaftliche Dynamik des 12.–13. Jahrhunderts an, die Zeit kannte erheblichen Rückgriff auch auf die Schätze des Untergrundes. Eine auf das Mittelalter bezogene Kurve des Energieverbrauchs würde erhebliche Schwankungen des Energieeinsatzes erkennen lassen. Auch im Mittelalter verbrannte man schon Steinkohle.

Kapitel 6 richtet den Blick auf die Entwicklung von Paris zur Großstadt 1130–1328 unter umweltgeschichtlichem Aspekt, während das letzte Kapitel erneut auf den steigenden Bedarf und den stark vermehrten Einsatz von Wasserkraft und Brennstoffen in den verschiedensten Produktionsbereichen eingeht: Salz, Eisen, Holzkohle, Baustoffe, dazu Textilien, Leder und Pelze als wärmende Isolatoren, Leder insbesondere auch als widerstandsfähiges und verträgliches Material bei der Anspannung der Zugtiere. Zu Seite 300, dem angeblich frühesten Beleg von Gusseisen

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96703](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96703)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

1294 in Rouen, sei eine Ergänzung erlaubt: Mathieu Arnoux verweist auf die Herkunft der dort genannten *gueuses de fer* (Barren von Roheisen) aus dem Rheinland. Das führt zu der bislang unbeachteten frühesten Darstellung eines zweistufigen Verfahrens in der Eisengewinnung, abgesehen von den archäologischen Erkenntnissen, die östlich des Rheins bis in die Mitte des 13. Jahrhunderts zurückweisen. Albertus Magnus hatte in Köln um 1250 offensichtlich Kontakt zu Eisenleuten dieses Gebiets. Seine genaue Schilderung des zweistufigen Prozesses in der Eisenverhüttung (in Alberts Kommentar zur »Meteorologie« des Aristoteles 4.2.9) liefert endlich auch eine schriftliche Bestätigung¹.

Ansonsten ist festzuhalten, dass Mathieu Arnoux in fast allen Kapiteln seines neuen Buches an Aspekte anknüpft, die in den verschiedenen Versionen des »Roman de Renart« angesprochen sind. Sie bilden gleichsam den Leitfaden dieses nicht immer leicht zu lesenden, aber höchst anregenden Buches. Es kommt aus der Mitte eines CNRS-Laboratoriums, wo der Autor seit zehn Jahren in engem Austausch mit Biologen und Physikern steht, im Fokus Probleme des Überganges zu einem neuen Energiesystem. Auch das Vorwort des in Paris und den USA forschenden Jesuitenpaters Gaël Giraud verweist auf diese laufenden Entwicklungen. Der »Roman de Renart« mit seinem offenen Hass auf die Zisterzienser und Dörfler, die den Lebensraum der Tiere einengen (S. 19), klingt für Mathieu Arnoux wie ein fernes Echo aus der ökologischen, ökonomischen und demografischen Krise der Jahre 1180–1210.

¹ Vgl. meine Studie Solarenergie durch Spiegel seit den Anfängen. Technik und Wirtschaft im Widerstreit, in: Archiv für Kulturgeschichte 104, Heft 1 (2023) (im Druck) und die 2022 erschienene [Anthologie zur Energiegeschichte des Mittelalters](#), Band 2, S. 211f., wo der Kern von Alberts Text bereits abgedruckt und übersetzt ist. Für das Eisengewerbe der Region östlich des Rheins mit Bezug auf Köln sei auf die meisterhafte Synthese von Thomas Kreft hingewiesen: Das mittelalterliche Eisengewerbe im Herzogtum Berg und in der südlichen Grafschaft Mark, Herzogenrath 2002 (Aachener Studien zur älteren Energiegeschichte, 8).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](#)

David S. Bachrach, The Foundations of Royal Power in Early Medieval Germany. Material Resources and Governmental Administration in a Carolingian Successor State, Woodbridge (The Boydell Press) 2022, 384 p., 2 fig., ISBN 978-1-78327-728-5, EUR 88,54.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michael Borgolte, Berlin

Der Autor dieses Buches ist Militärhistoriker. Er reagiert mit ihm auf die Kritik an seinem Werk »Warfare and Politics in Medieval Germany, ca. 1000« von 2012, er habe für das Verständnis des ottonischen Kriegswesens die demografische Entwicklung sowie die Produktion und Verteilung der materiellen Ressourcen vernachlässigt (S. 3). Bachrach hat deshalb für das ostfränkische Reich seit den späten Karolingern das Vermögen des Fiskus, die Einkünfte von Steuern, Zöllen und anderen Abgaben der Freien sowie die kirchlichen Leistungen, und in Relation dazu die Ausgabenpolitik des Hofes neu berechnet; dabei stützte er sich selbstverständlich auf alle verfügbaren Zeugnisse, vor allem auf die königlichen Urkunden sowie neue archäologische Befunde, und bei der quantitativen Analyse auf ökonomische Modelle. Seine Ergebnisse sind eindrucksvoll. Mit großer methodischer Umsicht ermittelt er die Anzahl der den Herrschern jeweils verfügbaren *villae* und *praedia*. Für Otto den Großen summieren sich beispielsweise die Höfe auf 623, die einfachen Güter auf 311. Bei einem anzunehmenden Mittelwert von 50 pro fiskalische Einheit ergeben sich daraus 45 000 *mansi*, also bäuerliche Anwesen.

Nach herrschender Lehre, so Bachrach, wurden die königlichen Einkünfte von diesen Gütern vor allem für die Versorgung des Hofes auf seinem ständigen Zug durch das Reich verbraucht. Lege man die Angaben des Annalista Saxo oder das staufische Tafelgüterverzeichnis für den täglichen Aufwand zugrunde, ergebe sich bei 3600 Kalorien für 1500 Menschen ein Anteil an der Produktion von etwa vier *mansi* pro Tag oder ca. 1500 Bauernstellen pro Jahr. Dazu kommen noch die Naturalien für die Versorgung von Pferden. Aus dieser Modellrechnung lässt sich folgern, dass die Bestreitung des *iter regis* keineswegs einen bedeutenden Aufwand für den Fiskus dargestellt hat, im Gegenteil kann es nur eine verschwindend kleine Größe gewesen sein.

Ein viel größerer Anteil der königlichen Einkünfte wurde demgegenüber für die Errichtung neuer Burgen benötigt; zwischen Heinrich I. und Heinrich II. waren dies in jedem Jahr drei neue Anlagen. Am Beispiel der Hildagsburg nördlich von Magdeburg rechnet Bachrach vor, dass für sie 2,7 Millionen männliche Arbeitsstunden oder 270 000 Manntage benötigt wurden. Spare man die Sonntage aus, waren 2000 Arbeitskräfte 165 Tage lang beschäftigt. Bei einem durchschnittlichen Kalorienverbrauch



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

von 3600/Tag belaufe sich der Aufwand auf etwa 1,15 Milliarden Kalorien, die von der Überschussproduktion von ca. 640/800 *mansi* erzielt werden konnten. Bei drei neuen Burgen pro Jahr ergebe sich für die gesamte Bautätigkeit ein Bedarf von etwa 2000 *mansi*. Dabei sind selbstverständlich die Kosten für die ständigen Besatzungen und den Unterhalt der bestehenden Burgen noch nicht berücksichtigt.

Es seien also die Aufgaben der Landesverteidigung, die für das Reich enorme finanzielle Lasten bedeuteten und die der König in alleiniger Verantwortung schultern musste. Der Militärhistoriker David S. Bachrach ist mit diesem Ergebnis zum Ziel seiner Untersuchungen gelangt. Was er aber bewusst beiseiteließ, war die Frage, welchen Eigenanteil die Großen an den königlichen Werken hatten. Der Verfasser denkt zentralistisch und weist die herrschende Auffassung der Funktionsweise des Königtums mit recht drastischen Worten zurück. Mit ihrer Lehre von der »konsensuellen Herrschaft« (Bernd Schneidmüller) stehe die deutsche Mediävistik, sei sie nun repräsentiert durch Gerd Althoff oder Johannes Fried, in der Tradition der »Neuen Verfassungsgeschichte« der 30er- und 40er-Jahre, deren ideologische Kontamination ja längst erkannt ist. Der König sei in seinem Handeln nicht abhängig gewesen vom Adel und habe dementsprechend die Ressourcen auch nicht dazu verwandt, auf seinem Umritt die Großen zu treffen und seine Macht zu stabilisieren.

Allerdings erkennt Bachrach, dass es keines Rückgriffs auf Otto Brunner oder Walter Schlesinger bedurfte, um die Wechselwirkung mehrerer Beteiligten bei der Ausübung von Herrschaft zu würdigen; vielmehr braucht man nur der Einsicht des weltanschaulich ganz unverdächtigen Soziologen und Historikers Max Weber zu folgen und Herrschaft als Chance verstehen, bei einer angebbaren Gruppe von Menschen Gehorsam zu finden. In den Kategorien militärischer Befehlsketten zu denken, reicht für das Verständnis des mittelalterlichen Königtums nicht aus.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96711](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96711)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wanda Bajor, Michal Buraczewski, Marcin Jan Janecki, Dominique Poirel (ed.), *Omnium expetendorum prima est sapientia. Studies on Victorine Thought and Influence, Turnhout (Brepols) 2021, 547 p. (Bibliotheca Victorina, 29), ISBN 978-2-503-59650-1, EUR 100,00.*

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rainer Berndt, Frankfurt am Main

(1.0) Nach einem einführenden Text von Dominique Poirel, den die Herausgeber dem ganzen Band zweisprachig voranstellen (D. Poirel, *An International Revival of Victorine Studies. Introduction to the Volume*, S. 11–20; ders., *Un renouveau international des études victorines. Introduction au volume*, S. 21–30), gliedert sich dieser neue Sammelband über das philosophische und theologische Profil der Augustinerchorherren der Pariser Abtei Saint-Victor in drei thematische Bereiche.

(1.1) Der erste Teil versammelt unter dem Titel »Magister Hugo« eine Reihe von Studien, die unter anderem den markanten theologischen Kopf aufscheinen lassen, der den jungen Sachsen, Hugo aus Hamersleben bei Halberstadt, offensichtlich kennzeichnete. Im Einzelnen handelt es sich um die Untersuchungen von A. Kijewska, *John Scottus Eriugena and Hugh of Saint Victor: Readers of the Book of Nature and the Book of Scripture* (S. 33–62); M. Rainini, *Causa omnium homo. Ugo di San Vittore e la nuova antropologia: fra monaci e canonici sulle due rive del Reno* (S. 63–93); C. Giraud, *L'école de Saint-Victor, l'humanisme et la »Renaissance du XII^e siècle«: autour du livre I du »De vanitate rerum mundanarum« d'Hugues de Saint-Victor* (S. 95–113); I. van't Spijker, *Non querat extra se, qui haec propter se facta credit. Hugh of Saint-Victor's Pedagogy* (S. 115–126); P. Mercury, *L'amour selon Hugues de Saint-Victor: la nature comme voie vers le salut* (S. 127–142).

(1.2) Teil 2 dieses Bandes ist überschrieben mit »Disciples«. Die hier versammelten Abhandlungen lassen demnach Studien über die vielgestaltige Schülerschaft viktorinischer Lehrer in Bezug auf ihre Hörer erwarten. Im Einzelnen handelt es sich um folgende Beiträge: D. Bray, *Richard's Trinitarian Argument in De Trinitate: An Analytic Overview* (S. 145–166); M. Leyra-Curia, *Andrew's in hebreo Interpretations as a Fuller Version of Some Notes in Hugh's Commentary on the Octateuch, Samuel and Kings* (S. 167–184); F. van Liere, *The Date of Andrew of Saint-Victor's Commentaries on the Prophets, and the Curious Case of MS Mazarine* (S. 185–197); A. Pistoia, *Scripture and Liturgy, an Exclusive Means to Understand the Church* (S. 199–213); A. Sordillo, *Speculator castrorum Dei, Philosophy and Theology in Godfrey of St Victor's Sermons* (S. 215–225); M. Vernet, *Les sermons in generali capitulo d'Absalon de Saint-Victor: réflexions sur la prédication victorine de la fin*



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

du XII^e siècle (S. 227–243); C. Schabel, *Radices et plantationes theologiae facultatis hic Parisius. The Biblical Principia of Pierre Leduc and Henri le Boulanger and the Victorine Tradition during the Great Schism* (S. 245–326).

(1.3) In einer dritten Abteilung haben die Herausgeber Beiträge zusammengestellt, die den Spuren viktorinischer Intellektualität bis ins späte Mittelalter nachgehen, wobei sich der Unterschied zwischen »Disciples« und »Influences« erst nicht von selbst erklärt. Vermutlich wollen die Bandherausgeber den Grad und die Formen der »Influences« in der dritten Gruppe von Beiträgen unterstreichen. Trotzdem, die nachfolgenden Artikel eröffnen einen anregenden Ausblick, auch wenn hier nicht jeweils von einem eindeutigen Lehrer-Schüler-Verhältnis im mediävistischen Verständnis gesprochen werden kann: C. J. Mews, *An English Response to Victorine Thought: Odo's Ysagoge in theologia* (S. 329–341); M. Mocan, *Il pensiero vittorino e le origini della letteratura romanza: il caso dei trovatori* (S. 343–356); B. T. Coolman, *Masters, Mystics, & Ministers in the Medieval City* (S. 357–373); J. Narchi, *Der mystische Abstieg von der Kontemplation in die Aktion nach Hugo, Achard und Richard von St. Viktor und dessen franziskanische Rezeption im langen 13. Jahrhundert* (S. 375–412); G. Silvana Elías, *La influencia de Ricardo de San Víctor en la noción de persona de Duns Escoto* (S. 413–422); M. J. Janecki, *Saint-Victor et le Carmel: le cas de Thomas de Jésus (1563–1627)* (S. 423–442); W. Bajor, M. J. Janecki, *Victorina polonica: présences victorines dans la culture intellectuelle de la Pologne au Moyen Âge et aujourd'hui* (S. 443–470); M. Gogacz, *Appendice: La philosophie de l'être d'après le Benjamin Maior de Richard de Saint-Victor* (S. 471–484).

(1.4) Zu allerletzt entfaltet ein »Épilogue« eine abschließende Reflexion über den wissenschaftlichen Gegenstand aller Beiträge zu diesem Band: »Qu'est-ce que Saint-Victor?« (S. 487–511). Mit der Ausarbeitung dieser Frage schließt der *spiritus rector* D. Poirel die hier zu besprechende Publikation einer ganzen wissenschaftlichen Community im Umkreis der Pariser Abtei Saint-Victor ab. Auf diesen »Épilogue« folgen die vielsprachig gehaltenen Abstracts (S. 513–521) sowie die alphabetische Liste der Autoren jeweils samt einer Kurzbiografie (S. 523–528). Zwei Register (Handschriften sowie Werk- und Personennamen) runden die Publikation ab (S. 531–547).

(2.0) Im Detail besehen, springt ins Auge, dass dieser Band kaum eine Abhandlung zur viktorinischen Liturgie bzw. zu den liturgischen Handschriften der Pariser Abtei enthält. Andrea Pistoia untersucht in seinem Beitrag (siehe oben 1.2) Aspekte der viktorinischen Theologie der Liturgie, nicht jedoch Form und Inhalt der Liturgie selbst. Vordergründig handelt es sich bei diesem Beitrag um eine literar-dogmengeschichtliche Untersuchung des anonymen »Speculum ecclesiae«.

Ähnlich findet sich kaum eine bibliotheksgeschichtliche Untersuchung, abgesehen von denjenigen Frans van Lieres

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96713](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96713)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(S. 185–197) und Chris Schabels (S. 245–326). Der offensichtliche Mangel an theologie- und an kirchengeschichtlichen Themen in dem vorliegenden Werk dürfte, als spezifisches Merkmal, nicht bloß der Viktorinerforschung anzulasten sein. Er erklärt sich wohl eher als Zeichen der Zeit.

(2.1) Der hochinteressante Text von Montse Leyra (siehe oben 1.2) würde noch weiteres Interesse auf sich ziehen, wenn die Autorin die *editio historica* von Hugos Kommentar zum Heptateuch und zu den Büchern der Könige ihrem eigenen Vorgehen zugrunde legte. Hugos Kommentar ist nämlich vor einiger Zeit schon im Corpus Victorinum, Textus historici, Bd. 3, Münster 2017, S. 167–313 erschienen (siehe unten 3.2).

(2.2) Im Kreis der hier versammelten geistesgeschichtlichen Abhandlungen fällt auf, dass nicht nur die bibliotheksgeschichtlichen Grundlagen einer solchen Vorgehensweise kaum zur Sprache kommen. Auch die im weiteren Verständnis grundstürzenden biblisch-exegetischen Arbeiten, wie diejenigen Matthias M. Tischlers aus dem Hugo von Sankt Viktor-Institut (Die Bibel in Saint-Victor zu Paris. Das Buch der Bücher als Gradmesser für wissenschaftliche, soziale und ordensgeschichtliche Umbrüche im europäischen Hoch- und Spätmittelalter, Münster 2013 [Corpus Victorinum. Instrumenta, 6]), finden in diesem Band beispielsweise keinerlei Erwähnung.

Es ist also umso notwendiger zu unterstreichen: Die Mediävistik unserer Tage und der nächsten Forschergeneration verlangt nach der methodischen und thematischen Einbeziehung möglichst vieler Disziplinen, möglichst vieler Methoden und Ziele, wenn sie sachlich möglichst vollständig sein will. So gesehen, würde praktische Multidisziplinarität in diesem wissenschaftlichen Kontext eine starke methodische Eigenart darstellen.

(2.3) Im »Épilogue« verweist D. Poirel auf drei markante Bereiche, die das Leben der Kanoniker von Saint-Victor kennzeichnen:

- An vorderster Stelle seien dabei »Schule und Abtei« zu nennen, sie bilden sozusagen den Rahmen dessen, was viktorinisches Leben von Beginn an ausmacht (S. 488–499).

- Daran würde sich die Darlegung viktorinischer Lebensweise anschließen, nämlich »Enzyklopädischer Humanismus und christliche Weisheit«, sozusagen das »viktorinische Programm« (S. 499–505).

- Den letzten Bereich, der die Lebensweise der Kanoniker von Saint-Victor charakterisiert, betitelt D. Poirel mit »Kleriker und Magistri: viktorinischer ›Geist‹« (S. 505–510).

(2.4) Zwei letzte Aspekte könnten, vielleicht bei Gelegenheit in einer wie auch immer gearteten Neuauflage dieses Epilogs, zur Sprache gebracht werden:



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

- Wie steht es um die Herkunft der Pariser Abtei Saint-Victor von ihrem massilianischen Vorbild? Anders gefragt: Was wissen wir heute von den hugonischen Ursprüngen und Kontexten im fernen Sachsen, über Hugos Umweg nach Marseille, und von dort aus zurück an die Seine?

- Wie steht es um die Zukunft des kanonikalen Entwurfs in Paris? Hatte dieser im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit angesichts neuer religiöser Gemeinschaften eine Zukunft?

(3.0) Die Herausgeber des hier zu besprechenden Buches breiten vieles von dem aus, was man gegenwärtig über die Schule sowie über die Abtei Saint-Victor in Paris im Mittelalter und bis zur Frühen Neuzeit wissen kann. Erstaunlicherweise kommen dazu begleitend manch andere, weiterführende Arbeiten nicht zur Sprache, sodass das entworfene wissenschaftliche Bild von Saint-Victor unklar wird. Um dieses bis hierher skizzierte wissenschaftliche Bild zu ergänzen, seien deshalb exemplarisch einige neuere Textausgaben und Abhandlungen aus dem Frankfurter Hugo von Sankt Viktor-Institut ergänzend zur Sprache gebracht.

(3.1) In dem einführenden Text D. Poiréls (siehe oben 1.0) werden selbstverständlich die federführenden Aktivitäten des Pariser Institut de recherche et d'histoire des textes auf diesem Feld erwähnt. Bedauerlicherweise kommt darüber hinaus das Frankfurter Hugo von Sankt Viktor-Institut samt seinem spezifischen Ansatz im Bereich lateinischer Textausgaben des Mittelalters nicht oder nicht adäquat zur Sprache (siehe S. 15 bzw. S. 25).

(3.2) Primär sei in diesem Zusammenhang erwähnt, dass Band 1 der Gilduin-Ausgabe der Werke Hugos (*Hugonis de Sancto Victore operum Editio auspiciis Gilduini abbatis procurata et IV voluminibus digesta Novissime vero a Rainero Berndt restituta*, Bd. 1, ed. Rainer Berndt, José Luis Narvaja, Münster/Westf. 2017 [Corpus Victorinum. Textus historici, 3]) in dem hier zu besprechenden Band nur selten rezipiert wird, was erstaunlich ist.

(3.3) Weiterhin wurden in derselben Reihe der »Textus historici« des »Corpus Victorinum« die Frühwerke des Johannes von Thoulouze († 1569) ediert, nämlich seine »Commentaria rerum pene omnium in domo nostra Victorina« (ed. Anette Löffler, Rainer Berndt, Münster/Westf. 2017 [Textus historici, 4]). Der Band mit der »Congregatio Victorina« des Johannes von Thoulouze (ed. Rainer Berndt in Zusammenarbeit mit Anette Löffler und Karin Ganss [Corpus Victorinum. Textus historici, 5]) befindet sich in der Drucklegung.

(3.4) Darüber hinaus hat José Luis Narvaja seine Monografie, eine Frankfurter Habilitationsschrift, über die Rezeption der Kirchenväter in den Werken Hugos von Saint-Victor im Jahre 2018 in Buenos Aires veröffentlicht (*Describe tibi haec tripliciter... Estudio sobre la recepción de los Padres de la Iglesia en el entorno*

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96713](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96713)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de la Abadía parisina de San Víctor [ediciones del Instituto Thomas Falkner]). Dieser Band analysiert, anhand einiger Editionsbeispiele, welche methodisch-theoretischen Schwierigkeiten moderne Editoren zu gewärtigen haben, wenn sie sich von vorneuzeitlicher lateinischer Literatur wissenschaftlich motivieren lassen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96713](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96713)

Seite | page 5

(3.5) In der Person von Karin Ganss hat vor einigen Jahren eine Mitarbeiterin des Hugo von Sankt Viktor-Instituts ihre Dissertation an unserer Frankfurter Hochschule vorgelegt, in der sie erstmals eine ausgewählte liturgische Handschrift der Viktoriner umfassend untersucht hat. Angezogen vom Interesse an der Geschichte des christlichen Kultes im Mittelalter hat die Autorin in den heute noch erhaltenen Handschriften der Kanoniker von Paris den Kodex gefunden, der nach einer grundlegenden Bearbeitung verlangt (Karin Ganss, Das Offiziumslektionar von Sainte Marie-Madeleine in Faronville bei Melun. Eine Studie zu Geschichte, Aufbau und Quellen der Handschrift latin 14281 in der Pariser Nationalbibliothek, Münster 2021 [Corpus Victorinum. Instrumenta, 8]). Es handelt sich um das älteste erhaltene Viktoriner Offiziumslektionar.

(3.6) Ralf M. W. Stammberger gilt seit langen Jahren als ausgewiesener Kenner von Hugos Werken. In seiner inzwischen abgeschlossenen Untersuchung hinsichtlich des Rätsels um Band 4 der Ausgabe der Werke Hugos durch den ersten Abt Gilduin von Saint-Victor hat Ralf Stammberger mindestens einen überzeugenden Vorschlag entwickelt, wenn nicht sogar die Lösung unterbreitet. Diese literar- und theologiegeschichtliche Untersuchung der Gilduin-Edition wurde im Frühjahr 2020 als schriftliche Dissertationsleistung vorgelegt (Trostreiche Predigt. Überlieferung, Entstehung und Bedeutung des Liber sermonum Hugonis, Münster/Westf. 2023 [Corpus Victorinum. Instrumenta, 9/1–2]), inzwischen liegt sie im Druck vor.

(3.7) Die neueste einschlägige Abhandlung aus dem Hugo-Institut, die dogmengeschichtliche Arbeit von Tobias Völkl über die Lehre von der Eucharistie in Auseinandersetzung zwischen Hugo von Sankt Viktor und Petrus Lombardus, wird in Kürze in den Druck gehen (Tobias Völkl, Via Duce – Die Eucharistie in der Theologie des Petrus Lombardus [Corpus Victorinum. Instrumenta, 10]).

(4.0) Alles in allem bezeugt der vorzustellende Band die tiefen Kenntnisse heutiger Mediävistik auf dem Gebiet der Forschung zu den Denk- und zu den Lebensweisen der kanonikalen Pariser Abtei Saint-Victor.

(4.1) Dabei zeigt sich einmal mehr: Die Geschichte der Bibel im Mittelalter, das heißt die Geschichte ihres Textes, ihrer Auslegung und ihrer buchhaften Ausschmückung, sowie die Bibelexegese in Saint-Victor, das heißt die ganz individuell vom einzelnen mittelalterlichen Exegeten gewählte Exegese- und Rezeptionspraxis, nehmen einen enormen Raum in den intellektuellen Arbeiten der Kanoniker von Saint-Victor ein. In diesem Sinne belegt diese Publikation als solche, dass sich der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Konvent der Chorherren von der ursprünglichen Intention seiner *vita religiosa* nicht hat abbringen lassen.

(4.2) Die Suche nach der Eigenart viktorinischen Denkens, nach seiner Intellektualität, nach seiner Bildung: diese Trias verstehen zu wollen, dies kündigt der Untertitel dieses Werkes als sein spezifisches Erkenntnisinteresse an, kurz »Thought and Influence«, Denken und Einflussnahme.

Das lateinische Zitat, das den Haupttitel bildet, haben die Bandherausgeber dem genauen Beginn des »Didascalicon« entnommen, Buch 1, Kapitel 1: *Omnium expetendorum prima est sapientia in qua perfecti boni forma consistit. Sapientia illuminat hominem ut seipsum agnoscat*. Aber es ist anzunehmen, dass Magister Hugo aus der Pariser Abtei Saint-Victor in einem derartigen Maß von den Worten der Heiligen Schrift durchdrungen war, dass er im Hintergrund dieses Textes dessen wahrscheinliche alttestamentliche Quelle gehört hat: *et implevi eum spiritu Dei: sapientia, intelligentia, et scientia in omni opere* (Ex 31,3). Die göttliche Gabe der *sapientia* erfüllt den Menschen in jedem seiner Werke derart, dass er diese als die Form des vollständig Guten wahrnimmt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96713](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96713)

Seite | page 6



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Alison I. Beach, Shannon M. T. Li, Samuel Sutherland (ed.), Monastic Experience in Twelfth-Century Germany. The Chronicle of Petershausen in Translation, Manchester (Manchester University Press) 2022, 248 p., ISBN 978-1-5261-6697-5, EUR 20,00.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96714](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96714)

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Nicholas Vincent, Norwich

Standing on the north bank of the Rhine, directly opposite the city of Constance, Petershausen was originally founded in the 980s by the local diocesan, bishop Gebhard, in what had formerly been a swamp belonging to the monks of nearby Reichenau, now colonized by monks from Einsiedeln 100 kilometers to the south. On the edge of a great inland sea and within earshot of the bells of Constance Cathedral, a century after its foundation the monastery sided unequivocally with Pope versus Emperor, not least because of threats to its property, looted by Gebhard's successors to augment the endowment of Henry IV's new bishopric at Bamberg. With support from the papal legate, the future Pope Urban II, both Constance and Petershausen became incorporated within the pro-papal network of Hirsau, Petershausen after 1085 accepting monks and an abbot from Hirsau's self-consciously »reformist« congregation: an 11th-century equivalent to such earlier Benedictine initiatives as Gorze or Cluny, albeit more limited in scale or reputation. By the 1090s, Petershausen had 40 monks and 50 »bearded brothers«: adult *conversi*, for the most part of noble birth, whose relations with the community were to lead thereafter to at least two occasions of violent dispute. In 1159, moreover, the monastery was ravaged by fire, started by carelessness in a room adjacent to the infirmary where various monks had been accustomed to gather »with illicit food, drink, and chatter« (p. 171, an interpolation). Rebuilt, it survived through to Napoleon and 1803, whereafter its manuscripts and archives were mostly lost, and its church was demolished.

The chronicle and associated texts here translated carrying the story through to the 1160s, survive in a unique 12th-century copy in the library of the University of Heidelberg, edited for the »Monumenta« in 1868, revised by Otto Feger in 1956. Amongst other significant authorities, Manfred Krebs in 1935 supplied an account of the abbey's charters, many of them known only from the present source, a high proportion of them either heavily interpolated or outright forgeries. As elsewhere – English instances would include Gloucester Abbey after 1102, or Rochester after 1179 – fire seems to have supplied both spur and opportunity for reinvention. Much of the broader history of Petershausen and Hirsau has already been set out by Alison Beach in her 2017 monograph, »The Trauma of Medieval Reform«, including her identification of the chronicle's author as abbot Gebhard,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the community's leader from 1164 to his death before 1173. But as Beach points out, she and her team of translators, were determined to bring the text itself to a wider audience, and with it the significance both of the Hirsau reforms and of the particular circumstances of a community subjected not only to local power struggles (both with the bishops of Constance and neighbouring lay patrons) but with international rivalries between Emperor and Pope.

Beyond its flowery prologue and an occasional metrical epitaph, the Latin itself is stylistically uncomplicated, albeit on occasion poetically intense. It supplies, for instance, a terrifying denunciation of Henry IV, who from Saxony, the »kitchen of the Emperor« (p. 87: *imperatoris coquina*), »bored through the eyes of the faithful like a smoking firebrand« (p. 84: *quasi ticio fumigans oculos fidelium terebravit*). No translation is ever perfect. But the blemishes here are few and trivial: for the most part quibbles over idiom (i.e. p. 168 »a very high and rather nice bell tower« [*campanum ... permaximum satis bonum*], or p. 160 »he was a tad belligerent« [*aliquantulum iniuriosus esset*], where the difficulty lies in conveying deliberately ironic understatement applied here to a raging psychopath). Perhaps because the translation is a group effort, there is occasional forgetfulness by the right hand of what the left has already undertaken. Thus »crocus-coloured« is rendered alternatively as »violet« (p. 82) or surely more correctly as »yellow« (p. 153).

But this is to strain after gnats, where the real feast lies in the wealth of incidental details. To appreciate this, the text deserves a reading cover-to-cover, the absence of a subject index making such a reading all the more desirable. Of themes that recur, or items of especial interest, here noticing merely a few of the riper plums, we find tall stories of the escape of Otto I's caged lion (p. 4); repeated references to art and decoration, including lapis paint gifted by »the bishop of the Venice« (*recte* the patriarch of Grado) (p. 54); the usual tales of dishonest artisans outwitted by their patron (p. 54–55), but here supplemented with accounts of lime-kilns (p. 174), organ-building (p. 149–150), the making and dedication of bells (p. 158, 178), and of a former abbot of Neresheim (p. 120–121) abandoning the religious life to oversee the building of a »tower« (presumably a castle). We learn of the dangers of swimming in the Rhine (p. 105), or of rolling stones down mountains (p. 115).

There are booklists (p. 126–127), a wealth of detail on the abbey's relics, including the *furta sacra* of the head of St Gregory, carried off from Rome (p. 55, 202–203), and the 1134 translation of the sainted founder Gebhard, whose bones were found damp (p. 158) and were thereafter dried in the sun. We read of the legend (p. 89, another interpolation) that Pontius Pilate originated from Forchheim, and of folksongs that identified him with Rudolf of Swabia, the Pope's anti-emperor. There are several other-world visions of purgatory and beyond, and a particular concern with lice, ants (p. 144), and especially fire (p. 138–139, 163), this latter



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

anticipated long before the disaster of 1159 and perhaps a pointer to the date of composition of at least parts of a manuscript, elsewhere attributed mostly to the 1130s and itself apparently (p. 18) damaged by fire.

We read of an abbot who petulantly hurled his pastoral staff (p. 79), and of others who declined into senility (p. 143), became obsessed with their own or their family's salvation (p. 141), or proved incapable of intoning the mass (p. 127, here with important evidence for part singing). Beyond local affairs, there is much information both on the Investiture Contest and the Second Crusade (including, p. 167, rumours of Raymond of Antioch's seduction of Eleanor of Aquitaine). There is also what seems to be deliberate *suppressio veritatis*, most notably over the presence of women as well as men in what was in reality a double community, not dissimilar from, and potentially an influence over Sempringham (itself, of course, just as disturbed as Petershausen by disputes between its religious and their subordinate lay-brothers). Of this female presence we learn very little from the chronicle, but rather more from a life and miracles of Gebhard, perhaps by the same author as the chronicle, translated here from a 15th-century copy now bound into the Heidelberg manuscript, the »vita« (BHL 3292) opening (p. 193) with a bizarre theological proposition that, before the Fall, Adam had been formed to supply »spiritual offspring« sufficiently numerous to replace »both in body and soul« the cohort of rebel angels condemned with Satan (*ut spiritalem ibidem gigneret prolem, donec praedestinatorum numero completo, sine ullo mortis interventu simul cum corpore et anima illum scanderent locum, de quo malignus cum suis sequacibus ceciderat spiritus*: MGH SS, vol. 10, p. 583).

Beach and her team are to be congratulated on a translation both accessible and richly informative. It forms a worthy addition to other such translations from German medieval sources, in which this Manchester series has long led the field.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96714](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96714)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Alexander Beihammer, Angel Nicolaou-Konnari, Crusading, Society and Politics in the Eastern Mediterranean in the Age of King Peter I of Cyprus, Turnhout (Brepols) 2022, 600 p. (Mediterranean Nexus 1100–1700, 10), ISBN 978-2-503-59856-7, EUR 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michel Balard, Paris

Issu d'un colloque qui s'est tenu à Rome en octobre 2016, ce gros volume constitue une synthèse attendue sur l'histoire, jusqu'ici mal connue, du règne de Pierre I^{er} de Chypre (1359–1369), l'un des rois les plus brillants de la dynastie des Lusignan. Auteur de trois longs voyages en Occident, chevalier accompli, mu obsessionnellement par l'idée de diriger une croisade contre musulmans et Turcs, Pierre I^{er} s'empare d'Alexandrie en octobre 1365, mais n'y reste qu'une semaine, et, de retour en Chypre, commet tant d'abus de pouvoir qu'il achève ses jours en janvier 1369, assassiné par les membres d'un complot aristocratique que dirigent ses propres frères, Jean d'Antioche et Jacques de Jérusalem.

Il importait d'abord de bien connaître le cadre chronologique du règne. Angel Nicolaou-Konnari le reconstitue en détail à partir de la chronique de Leontios Makhairas, des œuvres de Guillaume de Machaut et de Philippe de Mézières, tout en soulignant les dates incertaines: la fondation de l'ordre de l'Épée, le séjour du roi en Allemagne et en France en 1363, la vie en compagnie de sa maîtresse, Jeanne L'Aleman. Puis l'auteur présente les sources qui lui permettent de broser un portrait du roi: un caractère explosif, une attirance pour les femmes, les tournois et les banquets, un voyageur traversant toute l'Europe pour susciter la participation des souverains occidentaux et des cités italiennes à la croisade qu'il promeut sans cesse, mais sans succès. Bref, un chevalier romantique et un despote, c'est ainsi que le retient la culture populaire moderne en Chypre.

L'expédition contre Alexandrie est une des grandes affaires du règne. Alexander Beihammer l'explique en tenant compte de l'interdépendance des facteurs régionaux et locaux: l'échec de l'appel pontifical à la croisade, la croissance des émirats anatoliens dont les flottes s'en prennent aux îles égéennes, l'hésitation de Byzance, partagée entre une attitude unioniste promouvant une coalition avec les Latins et la recherche de relations pacifiques avec les Turcs. L'armée chypriote s'empare facilement d'Alexandrie livrée au pillage, mais doit rapidement se replier en raison de la défection des éléments étrangers qui la composent. Cet échec affaiblit l'armée, l'économie et la diplomatie du royaume chypriote. Curieusement placé à la suite du chapitre précédent, alors qu'il devrait le précéder, le texte de Mike Carr revient sur la période 1291–1360 pour souligner le rôle de Chypre après la disparition



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des États latins de Syrie-Palestine: havre pour les réfugiés de Terre sainte, l'île est aussi un éventuel point de départ pour la croisade et un centre de contrôle des commerces illicites avec les Sarrasins. Les galères d'Hugues IV participent à des raids contre les villes côtières anatoliennes et aux ligues navales de 1333 et 1344.

La Crète, en position centrale en Méditerranée, est entre 1357 et 1367, le principal centre de commerce de Venise avec les émirats de Monteshe et d'Aydin, avec lesquels la Sérénissime conclut plusieurs traités lui permettant d'établir des consuls à Palatia et à Theologo. Charalambos Gasparris dans son étude de l'histoire crétoise, affine les recherches jadis effectuées par Élisabeth Zachariadou, tandis que Johannes Preiser-Kapeller, dans le chapitre suivant, montre la fréquence croissante des événements météorologiques extrêmes au cours du règne de Pierre I^{er}. Avec Michalis Olympios, on revient sur l'époque antérieure pour analyser les revendications des Angevins et des Lusignan à la couronne de Jérusalem, les premiers confortant leurs droits par le grand nombre de saints familiaux, les seconds utilisant les armes de Jérusalem sur leurs monnaies et se faisant couronner rois de la Ville sainte à Famagouste, considérée ainsi comme une nouvelle Jérusalem.

La primauté de la croisade dans les projets de Pierre I^{er} donne une importance primordiale à ses relations avec la papauté. S'aidant du »Bullarium Cyprium« récemment publié, Peter Edbury et Chris Schabel consacrent un long article à ce thème, d'abord pour rappeler les revendications au trône de Chypre présentées sans succès à Innocent VI par Hugues de Lusignan, petit-fils d'Hugues IV, puis pour analyser le voyage de Pierre I^{er} en Occident entre octobre 1362 et l'automne 1365, au cours duquel la préparation d'une croisade est au centre des négociations entre la Curie et le roi de Chypre. Contrairement aux vœux d'Urbain V, Pierre I^{er} attaque Alexandrie et non pas les émirats turcs d'Anatolie; aussi le pape le presse-t-il de conclure la paix avec les Mamelouks, pour favoriser une reprise du commerce italien avec l'Égypte.

Après un bref chapitre de John France sur le développement de l'art militaire, marqué par la professionnalisation des armées en Méditerranée orientale, Clément Onimus revient sur la croisade d'Alexandrie pour décrire les réactions du sultanat mamelouk. Dépourvu de flotte permanente, celui-ci doit se contenter d'organiser la défense du littoral et hésite pendant cinq ans entre négociations et offensives contre les Occidentaux, créant ainsi une solidarité de fait entre les républiques maritimes italiennes et le royaume de Chypre. Finalement, le 25 août 1370, une paix est signée au Caire entre le sultanat, Gênes, Venise, Rhodes et Chypre, paix qui permet de répondre à la fois aux intérêts économiques des marchands occidentaux et à ceux des Mamelouks.

Angel Nicolaou-Konnari analyse ensuite l'image de Pierre I^{er} de Chypre dans la littérature et l'historiographie française. Elle fait une large place aux œuvres de Guillaume de Machaut (»La Prise d'Alexandrie«, entre autres) et de Philippe de Mézières (la »Vita

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96715](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96715)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de Pierre Thomas» et le »Songe du Vieil Pelerin«), sans négliger les œuvres postérieures, d'Eustache Deschamps à Villon et de Froissart à Jean de Wavrin. À l'exception d'un moine provençal, Honorat Bovet, qui réhabilite Jacques I^{er}, pourtant meurtrier de son frère, toutes ces sources s'accordent pour donner une description idéaliste de Pierre I^{er}, preux chevalier et parfait roi-croisé, dont les aspects tyranniques de son gouvernement sont passés sous silence, de même que les aventures de sa vie privée.

Avec Miriam Rachel Salzmänn et Gilles Grivaud, on revient à l'étude des formes du pouvoir et à leurs acteurs en Chypre. La première s'intéresse aux élites sociales qui occupent les principales fonctions dans le royaume et accompagnent le roi lors de ses voyages en Occident. Il y a là des membres des vieilles familles chypriotes, mais aussi des Français et des Italiens qui sont écartés après l'assassinat du roi, tandis que la guerre avec Gênes fait arriver au pouvoir quelques hommes nouveaux. Dans l'ensemble, l'élite politique ne change guère entre 1360 et 1390. Gilles Grivaud confirme la continuité institutionnelle dans l'exercice du pouvoir. Le roi prend l'avis d'un conseil souple et informel et fait appliquer ses décisions par la Haute Cour, dont les membres appartiennent à des lignages souvent apparentés. Johannes Pahlitzsch, quant à lui, s'intéresse aux suriani, un mot qui désigne à l'origine les melkites et, par extension, de riches chrétiens orientaux arrivés à des postes de pouvoir. La *curia Surianorum*, sur le modèle de la »cour de la Fonde« dans le royaume de Jérusalem, est compétente pour juger non seulement les melkites, mais toute affaire impliquant des membres de diverses communautés. La haute société chypriote est ainsi bien connue; mais qu'en est-il des Grecs natifs de l'île, des juifs et des Arméniens? L'ouvrage n'y fait guère allusion.

Les deux chapitres suivants nous transportent en Anatolie, mais assez loin des années de règne de Pierre I^{er}. Rhoads Murphey étudie la prose épique de Sari Saltuk, réunie dans les années 1470, à partir de sources orales. Il s'agit d'un tableau de la société, des conditions militaires et des réalités politiques dans la zone frontière séparant Byzance de l'État seldjoukide, c'est-à-dire en fait au XIII^e siècle. De longs excursus sur la formation des tribus nomades et sur les conditions de la guerre frontalière nous éloignent considérablement de la seconde moitié du XIV^e siècle; l'on voit mal ce que ce texte apporte à notre connaissance de la Méditerranée orientale au temps de Pierre I^{er}. Il en est de même pour l'étude, certes bien menée, de Romain Thurin sur la formation des beyliks (émirats) anatoliens, entièrement consacrée aux Germyanides et aux Karamanides du XIII^e siècle. Ces deux chapitres n'ont guère de place dans un volume traitant de la Méditerranée orientale à l'époque de Pierre I^{er} de Chypre. Le texte suivant, dû à Daniele Baglioni, montre l'usage généralisé de l'italien comme langue diplomatique à la fin du Moyen Âge. Des formules grecques et arabes viennent l'enrichir, au point que l'expression *Gran Signor*, dérivée du grec pour désigner originellement des souverains chrétiens, se spécialise pour dénommer exclusivement le sultan ottoman.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96715](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96715)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Avec Alexander Beihammer et Sebastian Kolditz, on se tourne vers Byzance. Le premier étudie longuement les relations diplomatiques au temps de Jean VI Cantacuzène (1341–1354) et de la guerre civile opposant celui-ci à Anne de Savoie et à Alexis Apokaukos. Chacune des deux factions est forcée de recourir aux forces armées turques en leur donnant la possibilité d'acquérir butin et captifs, de sorte que les territoires byzantins affectés par la guerre civile sortent épuisés du conflit. Jean VI reçoit ainsi l'aide d'Umur Beg, seigneur d'Aydin, et n'hésite pas à donner sa fille Théodora en mariage à un autre émir, Orhan. Ce n'est qu'après 1354 que se développe une faction pro-latine à Constantinople, favorable à une coalition chrétienne contre les Turcs. Jean V Paléologue, auquel s'intéresse Sebastian Kolditz, incarne cette option. Le basileus, conscient que seule l'union des Églises permettrait d'obtenir l'aide armée de l'Occident, se rend à Rome en 1369 et se «convertit» au catholicisme devant un très petit nombre de témoins, comme s'il tenait à ne pas révéler ce revirement à la sphère publique. De retour à Constantinople, cette conversion est ignorée du monde byzantin, où il reste considéré comme un vrai prince orthodoxe. L'union des Églises et la formation d'une ligue antiturque restent sans suite.

Les deux derniers chapitres du volume, dus à Charles Jost et à Alexis Torrance, sont consacrés aux querelles religieuses dans le monde grec et à la «crise de la foi» au XIV^e siècle. À Byzance s'affrontent partisans de Grégoire Palamas et ceux de Barlaam de Calabre sur la question des énergies et de l'essence divine. Les premiers l'emportent, malgré les écrits de Jean Kyprisiotès et de Manuel Kalékas, pour qui la vraie Église établie par le Christ ne peut être que celle de Rome à laquelle ces auteurs se rallient. Chypre, au contraire, est considérée comme le bastion de l'anti-palamisme, comme l'illustre la correspondance de Grégoire Akindynos avec Georges Lapithès.

Malgré tous les soins des éditeurs, un si gros volume recèle quelques erreurs et oublis: Hugues IV meurt en 1359 et non pas en 1358 (p. 114); l'ouvrage de Claude Cahen sur «La Turquie pré-ottomane», encore fondamental, n'est pas cité à propos de la naissance des beyliks; Francesco Gattilusio, né Génois, ne peut être considéré comme un témoin byzantin (p. 502). Surtout il manque un chapitre important sur les relations de Pierre I^{er} avec les républiques maritimes italiennes et avec les Catalans, et un autre sur l'activité économique en Chypre. On peut d'autant plus le regretter qu'à cette exception près, l'ouvrage constitue une somme sur le règne de Pierre I^{er} de Chypre et sur l'ensemble de l'histoire de la Méditerranée orientale dans le deuxième tiers du XIV^e siècle.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96715](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96715)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Courtney M. Booker, Hans Hummer, Dana Polanichka (ed.), Visions of Medieval History in North America and Europe. Studies on Cultural Identity and Power, Turnhout (Brepols) 2022, 475 p. (Cursor Mundi, 41), ISBN 978-2-503-59628-0, EUR 120,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David S. Bachrach, Durham, NH

This volume emerged from a 2019 conference of the same name in honor of Patrick Geary and has some of the characteristics of a *Festschrift*. These include both fulsome praise of the subject as well as a somewhat diffuse collection of studies. In their introduction to the volume, the editors provide a short but useful discussion of the medieval concept of identity, arguing that it comprised an amalgam of physical, behavioral, and social characteristics. It is this conception of *identitas* that was intended to give a unifying theme for the individual contributions.

The volume is organized into five sections, each of which comprises three essays. The first section, entitled »Ethnic Identities«, begins with a study by Jean-Pierre Poly, who takes as his starting point the view that the Roman army of the later 4th century was thoroughly barbarized. He attempts to demonstrate the validity of this thesis through an analysis of inscriptions on the graves of 40 lower ranking officers buried at Concordia in Northern Italy, and four Roman general officers interred at Trier. Poly provides considerable detail about the units from which the officers were drawn as well as their ethnic identities, insofar as this could be determined on the basis of the information that was provided in the grave inscriptions. Among the notable findings is Poly's demonstration that of the officers and their family members listed on the tombs, 26 had Latin names, 22 had Germanic names, and four had non-Latin names: 1 Greek, 1 Hebrew, 1 Celtic, and 1 Illyrian. It is not clear, however, that the information adduced by Poly, and particularly the fact that the officers were overwhelmingly Roman citizens and Christians, supports the contention that the army in this period had been barbarized.

The second essay in this section, by Helmut Reimitz, focuses on differences between the treatment of ethnicity by Isidore of Seville (died 636) and Gregory of Tours (died 594). The former sought to present the Goths as a premier gen alongside the Romans in an effort to raise the overall status of the Gothic people within the political context of the Visigothic kingdom of the early 7th century. By contrast, Gregory actively played down the idea of the superiority of the Frankish gens and focused instead on the importance of creating a world of Christians. Reimitz argues that these competing types of identities, ethnic and religious, were available to both authors and to their audiences, and their choices



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

illuminate important aspects of their views of the way the world should be.

The final essay in section one, by Herwig Wolfram, begins with an observation about the use of the ethnonym *Nemitzioi* by emperor Constantine VII (913–959) in his »De Ceremoniis« in the context of describing the »king of Bagria«. Wolfram's main questions in this context are what Bavaria (Bagria) meant at the Byzantine court in the first half of the 10th century and how *Nemcy*, the Slavic term for German speakers, made its way to Constantinople. After providing a tour of the horizon regarding the political and intellectual connections among the Franks, Bulgars, Moravians, and Byzantines, Wolfram concludes that Bavaria likely meant the entire East Frankish kingdom and that the term *Nemcy* was brought to Constantinople in the context of the eastern mission to the Slavs led by Methodius. He also argues that the king of Bavaria to whom Constantine VII was referring was Arnulf of Carinthia (887–899) rather than his uncle Charles III (881–887), as previous scholars had concluded.

The second section, »Inheritance and Identity«, includes two essays that focus on Italy. The first of these by Edward Schoolman examines the ways in which the local elites in Ravenna expressed both their status and their conceptions of their heredity in documentary sources from the period 850–1100. The extensive corpus of surviving documents permits Schoolman to draw a number of conclusions, including that ethnic self-identification in charters served an ideological function separate from membership in a group, or from legal status. Thus, for example, high-ranking members of the new Carolingian elite in the 9th century often identified themselves as being *ex genere Francorum* rather than through their occupations, which was the norm otherwise for important people in the city. However, practices changed over time so that by the period of Ottonian dominance in Ravenna in the 10th century, the highest members of society eschewed ethnic identification in their charters and instead described themselves as coming from families that dominated political and military offices in the city, i. e. *ex genere magistrum militum* or *ex genere ducum*.

The second Italian essay, by Sarah Whitten, focuses on the ways in which surviving legal documents reflect the varying relationships of different communities to Lombard authority in southern Italy. Using a corpus of some 120 texts, Whitten shows that although documents dealing with property held by men rarely mentioned specific law codes, all of the documents involving the disposition of property held by women made explicit references to Lombard law, indicating the need of women to demonstrate that they were following the letter of the law when alienating property. The final essay in this section, by Hans Hummer, examines the relationship between kinship and the disposition of property. After an analysis of the treatment of inheritance in the so-called barbarian law codes, Carolingian capitularies, as well as the commentary by Rabanus Maurus (died 856) on Isidore of Seville's »Etymologiae«, Hummer concludes that affective relationships played as important

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96716](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96716)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

a role in decisions about the distribution of assets as did kinship by blood or marriage.

Section three, »Religious Identities«, begins with a study by Carrie Benes on Jacobus de Voragine (died 1298), the author of the »Golden Legend«, and his treatment of relic translations, with a focus on his discussions of the movement of relics that had particular valency in Genoa. She concludes that these discussion of relic translations highlight the intertwined nature of religious experiences in the cities of later medieval Italy, and that Jacobus' work was a form of political rhetoric for the purpose of helping to develop a sense of community. Boris Todorov's essay, the second in this section, focuses on a miscellany of pious readings that was produced c. 1348 in Bulgaria and likely was presented to the Bulgarian Tsar John Alexander (1331–1371). Todorov argues that the composition of this miscellany, and particularly its hagiographic elements, were intended to offer advice to John Alexander about dealing with the pressing issues of the day. The final essay, by Dana Palanichka, offers a reexamination of Dhuoda's book of advice on behalf of her son William, with a focus on what the Carolingian aristocrat has to say about the role of priests and ecclesiastical institutions. Palanichka concludes that this analysis reveals a growing divide between clergy and laity in the mid-9th century, pointing out, for example, that Dhuoda did not stress the importance of regular attendance at mass. While this essay makes a number of interesting points, it is not clear that Dhuoda was representative of contemporary thinking or that her choices about what aspects of religious life to emphasize can bear the weight that Palanichka places on them.

In section four, »Legal and Political Identities«, Geoffrey Koziol makes the persuasive case that the turn away from legal sources in the study of early medieval dispute settlement has gone too far. To illuminate this point, he draws comparisons between the processes of resolving conflicts that were set out in later Carolingian capitularies and those found in the statutes of peace assemblies in the context of the Peace of God. He concludes that in both periods, programmatic statements of public policy coexisted with pragmatic descriptions of and injunctions for legal processes that were less formal and more flexible. In the second essay, Warren Brown examines the conceptions of contemporary violence and public disorder in the period encompassing the turn of the millennium and the transition from Capetian to Valois rule in the 14th century. Brown seeks to show very different conceptions, at least among contemporary writers, regarding both military self-help and the overall disorder of society. He argues that in the later 10th and early 11th century, contemporaries accepted military self-help as legitimate and saw their society as well ordered. By contrast, he argues, at the end of the Capetian period, writers rejected the legitimacy of military self-help and saw their society as disordered. While Brown certainly is correct with regard to his treatment of the 14th century, it is less clear that contemporaries were as accepting of military self-help at the turn of the millennium. Powerful regional rulers, such as the counts of

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96716](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96716)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anjou, certainly rejected efforts of their subordinates to exercise military violence without comital approval. The final essay in this section, by Cosmin Popa-Gorjanu, turns from France to Hungary, with the intention of bringing to bear the concept of corruption as an analytical tool to examine the thinking of government officials in the 13th century. He argues that Hungarian royal decrees from this period make clear that the government sought to pursue anti-corruption efforts and were particularly concerned to keep government officials from abusing their positions of authority.

In the final section, »Memories, Texts, and Identities«, Maya Maskarinec analyzes what purports to be a multi-period inscription on the church of Saints John and Paul in Rome, part of which is presented as coming from c. 800 and a second part that supposedly dates from c. 1000. However, Maskarinec's analysis of the text indicates that the priests of this church crafted this ostensible composite inscription in the early 12th century in the context of a property dispute with the neighboring monastery of Saints Andrew and Gregory, with the aim of invoking the memory of Pope Gregory the Great on their own behalf. The next essay in this section, by John Eldevik, examines a number of composite texts, produced in 12th-century Bavaria, that included information about a forged letter from the mythical Prester John to the Byzantine emperor Manuel I Comnenus (1143–1180). This letter offered a military alliance with the Byzantines against the Seljuk Turks. Through an analysis of the manuscripts containing information about this letter, Eldevik proposes that it is possible to trace the movement of the story of Prester John's letter within Bavaria, as well as the travel of information regarding the defeat of the Seljuk Turks by the Qara Kitai in the western Eurasian steppes in 1141. The final essay, by Courtney Booker, considers the *Nachleben* of the removal of the Merovingian dynasty in 751 with a focus on the memory of these events in the 16th century. Booker closely examines a political treatise by François Hotman (died 1590), a supporter of the Protestant Henry IV of France, regarding the proper basis of royal rule and this author's use of the forged »Oratio ad Pippinum«. Booker is able to show that following the accession of Henry IV Hotman had to alter his treatment of the »Oratio« to highlight the central importance of the king in governing the realm rather than the role of the nobility in bringing a king to power.

The disparate topics included in this volume defy a neat summary, and readers likely will not agree with all of the conclusions drawn by the authors. In sum, however, these essays offer a fitting tribute to the scholarship of Patrick Geary and his work on questions relating to ethnogenesis, ethnic identities, memory, and living with the dead.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96716](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96716)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Florentin Briffaz, Prunelle Deleville (dir.), Faire famille au Moyen Âge, Lyon (CIHAM-Éditions) 2022, 190 p. (Mondes médiévaux, 7), ISBN 978-2-9568426-6-8, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gabriela Signori, Konstanz

Vorliegender Sammelband ist aus einem Doktorandenkolloquium hervorgegangen, das Florentin Briffaz und Prunelle Deleville im Oktober 2019 an der Universität Lumière Lyon 2 veranstaltet haben. Im Fokus der Aufmerksamkeit soll das komplexe Zusammenspiel von Norm und Praxis im historischen Wandel stehen, wie dem einseitigen Vorwort der Herausgeber zu entnehmen ist (S. 7). Gleichsam schwingt im Titel mit, dass Familie nichts Natürliches ist, sondern etwas Gemachtes. Programmatisch leitet Paul Payan in das Thema ein (S. 9–17). Der Band schließt mit einer knappen Zusammenfassung der Beiträge durch Florentin Briffaz (S. 163–168), gefolgt von einem detaillierten Orts- und Personenregister (S. 177–187).

Der Sammelband ist in drei Sektionen unterteilt. In allen geht es ausschließlich um adlige Gruppen (Amtsadel, Hofadel, Hochadel etc.), das hätte im Buchtitel aufscheinen dürfen. Überdies schenken die meisten Beiträge der adligen Frau als genealogischem Scharnier oder Stellvertreter besondere Beachtung; auf diesen Aspekt wiederum hätte die Einleitung etwas ausführlicher eingehen können. Die erste Sektion widmet sich den »Vorstellungen der Modell-Verwandtschaft« mit Fokus auf das adlige Ehepaar (S. 21–64), die zweite der »Verwandtschaft jenseits der Norm« (die Vielweiberei der merowingischen Könige und adlige Bastardenkinder als mögliche Erben) mit dem etwas befremdlichen Untertitel »Legitimität und Illegitimität der Familienmodelle« (S. 65–101), während die dritte Sektion Fragen der »Filiation und Sukzession in der Laienaristokratie« nachgeht, in einem zeitlich und räumlich weitgespannten Rahmen vom 10. bis zum 15. Jahrhundert (S. 103–161). Nicht in allen Beiträgen werden die Normen konturiert, zu denen sich die Praxis auf die eine oder andere Weise verhält; die meisten Beiträge konzentrieren sich auf die Praxis, die ihre eigene Regelmäßigkeit entwickelt, die anderen Werten folgen kann als die Norm.

Paul Payans Ausgangslage sind 40 Jahre französischsprachiger Forschungsgeschichte, die er in drei Phasen unterteilt: Wissenschaftlich etabliert habe sich das Feld in den 1970–1980er Jahren aus zwei verschiedenen Richtungen zugleich: einer sozialgeschichtlichen Ausrichtung, die eng mit Florenz und dem Namen Christiane Klapisch-Zuber verbunden sei, und den am klerikalen Imaginarium orientierten Arbeiten von Georges Duby (1919–1996) und seiner Pariser Forschergruppe. Neue Blicke auf die Quellen und Interdisziplinarität kennzeichneten die zweite Phase 1990–2000, in der sich Sammelbände vervielfachten



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und erste Handbücher entstanden seien. In den beiden letzten Dezennien, der dritten Phase, seien viele neue Themenfelder dazugekommen: Geschwisterbeziehungen, Gefühle, Bastarde etc. Auf die Ergebnisse dieser Studien, an die die Beiträge des Sammelbands anknüpfen, geht Payan mit keinem Wort ein. Es folgen vielmehr einige sehr allgemein gehaltene Bemerkungen zum Spannungsverhältnis von Norm und Praxis mit einem für die französische Forschung erstaunlich diffusen Praxisbegriff. Payan beendet seine Einleitung schließlich mit einem Exkurs zur Bedeutung der Bilder, mit denen sich im Band selbst einzig Justine Audebrand befasst (S. 123–144).

Bemerkenswert ist die Vielzahl der Räume und Praktiken, die der Sammelband in den Blick nimmt, den unterschiedlichen Quellen entsprechend, die den Analysen zugrunde liegen: die Kolophone in armenischen Büchern des 13. Jahrhunderts mit Kurzporträts ihrer hochadligen Auftraggeberinnen (S. 51–64), der Platz der Frau im portugiesischen Hofadel des zu Ende gehenden 14. bis zu Beginn des 16. Jahrhunderts, ausgehend von 977 genealogischen Individuen (S. 105–122). Die Vielzahl der Junggesellen, 48 Prozent, die dieses Milieu hervorbrachte, überrascht; sie überrascht aber nur, weil in dieser Hinsicht Vergleichsstudien fehlen.

Nicht alle Beiträge können an dieser Stelle einzeln gewürdigt werden. Aber es sollte aus meinen wenigen Bemerkungen deutlich geworden sein, dass sich die Lektüre des Sammelbandes lohnt, weil er viel Stoff zum Nachdenken bietet. Der Band ist allerdings nicht für ein internationales Publikum gedacht, sein Adressat ist ausschließlich die französische Forschung. Geht es um Familie, Ehe und Verwandtschaft, ist die Forschung spätestens seit den 90er Jahren international geworden. Das bilden weder Einleitung noch Anmerkungen ab.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96717](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96717)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Thomas E. Burman, Brian A. Catlos, Mark D. Meyerson (ed.), Texts from the Middle. Documents from the Mediterranean World, 650–1650, Berkeley, 2022, 290 p., ISBN 978-0-520-29653-4, USD 34,95; Thomas E. Burman, Brian A. Catlos, Mark D. Meyerson (ed.), The Sea in the Middle. The Mediterranean World, 650–1650, Berkeley, California (University of California Press) 2022, 496 p., 185 fig., ISBN 978-0-520-29652-7, USD 49,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robert Friedrich, Greifswald

Die Rezension nimmt zwei Bände in den Blick, die sich vorwiegend an Lehrende im Bereich der mittelalterlichen (und frühneuzeitlichen) Geschichte des Mittelmeerraums richten. Sie folgen einem Trend, spezielle Lehr- und Quellenbücher für die universitäre Lehre zu verfassen, der im Zusammenhang mit höheren Lehrdeputaten steht und in Deutschland beispielsweise in der Reihe »Seminar Geschichte« im De Gruyter Verlag seinen Ausdruck findet. In der Geschichte ist diesen Bänden erfreulicherweise immer eine enge Verzahnung von historischem Narrativ und konkreter Anbindung an die Überlieferung charakteristisch. In der mediävistischen Lehre wird der Wunsch nach einem diverseren Curriculum kontinuierlich lauter, häufig fehlen jedoch Übersetzungen einschlägiger Quellen zu Themen, die beispielsweise den Mittelmeerraum in all seinen Facetten in den Blick nehmen. Das an der Universität Konstanz erarbeitete Wiki zur transmediterranen Geschichte mit seinen umfangreichen Kommentierungen und dem Abdruck der Quellen in Originalsprache und Übersetzung besitzt in diesem Bereich Vorbildcharakter¹.

Die beiden hier zu besprechenden Bände zum Mittelmeerraum, der bewusst weit gefasst wird, reihen sich in diese Entwicklungen ein und erweitern unsere Möglichkeiten, den Mittelmeerraum in der Lehre zu behandeln, beträchtlich. Dabei bildet der Band »The Sea in the Middle« das Lehrbuch und der Band »Texts from the Middle« den dazugehörigen Quellenreader mit Auszügen aus einschlägigen Quellen in englischer Übersetzung – auf einen Abdruck in Originalsprache wurde verzichtet. Der Kapitelaufbau bleibt dabei jeweils derselbe, sodass man mühelos die passenden Quellenstellen finden kann. Beide Bände können aber natürlich auch unabhängig voneinander gewinnbringend genutzt werden. In



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Daniel G. König, Theresa Jäckh, Eric Böhme (éd.), Transmediterrane Geschichte. Kommentierte Quellenanthologie, URL: https://wiki.uni-konstanz.de/transmed-de/index.php/Transmediterrane_Geschichte (12.05.2023).

ihrem Vorwort formulieren die Herausgeber ihr Ziel, ein Lehrbuch zu publizieren, das den Entwicklungen der Forschung in den letzten Jahrzehnten gerecht wird. Das Mittelmeer soll konsequent in den Mittelpunkt der Beobachtungen gerückt werden, um so den Perspektivwechsel von einer anglo-europäisch-westlichen hin zu einer mediterranen Sichtweise auf die Geschichte nun auch in einem Lehrbuch zu verankern. Lehrenden soll damit die Möglichkeit geboten werden, aufbauend auf ihren jeweiligen eigenen Spezialisierungen, einen Kurs über die Entstehung Europas aus mediterraner Perspektive zu konzipieren.

Beide Bände folgen einem konsequent mediterran gedachten chronologischen Dreischritt, der zunächst ungewöhnlich erscheinen mag, wenn man nordalpine Periodisierungen gewöhnt ist: Der erste Teil, »The Hellenic-Islamic Mediterranean (650-1050 CE)«, nimmt die Periode in den Blick, in der der Mittelmeerraum vom byzantinischen Reich und dem Islam geprägt war. Der zweite Teil, »An Age of Conflict and Collaboration (1050-1350 CE)«, beschreibt eine Epoche, die nach der Desintegration des islamischen Kalifats eine völlig veränderte politische Struktur bereithielt. »Conflict and Collaboration« klingt zunächst banal für die Beschreibung einer historischen Periode, charakterisiert das Mittelmeer in jener Zeit aber recht gut. Der dritte Teil, »The Contest for the Mediterranean (1350-1650 CE)«, geht von den Veränderungen des 14. Jahrhunderts, vor allem der Pest, aus und erstreckt sich dann bis ins 17. Jahrhundert, in dem andere regionale Schwerpunkte dem Mittelmeer endgültig den Rang abgelaufen haben. Erfreulicherweise endet der Band nicht mit 1453 oder 1492, sondern nimmt die Kontinuitäten in den Blick, die über diese Epochenereignisse in beide Richtungen hinausgehen: Weder kam Kolumbus' Amerikafahrt aus dem Nichts, noch hat sie umgehend eine neue Weltordnung etabliert. Dasselbe gilt für die Eroberung Konstantinopels durch die Osmanen.

Der Lehrbuchband beginnt mit einer konzisen Einführung in den Mittelmeerraum unter dem Titel »Land, Sea, and People«. Jeder der drei Hauptteile beginnt wiederum mit einer knappen historischen Einführung, gefolgt von jeweils vier bis sechs Unterkapiteln, die verschiedene Schwerpunkte der Epoche hervorheben. Die Autoren haben auf eine Darstellung der politischen Geschichte der einzelnen Reiche und Dynastien verzichtet, um stattdessen breitere historische Trends, die die Region als Ganzes geprägt haben, in den Mittelpunkt zu rücken. Alle Abschnitte beginnen mit einem »Artifact«, das etwas irreführend sowohl ein Objekt als auch einen Text oder ein Konzept wie den Heiligen Krieg bedeuten kann und das beispielhaft für die in dem jeweiligen Kapitel zentralen Themen analysiert wird und parallel zum eigentlichen Narrativ des Lehrbuchtextes steht.

Im Quellenreader finden sich zu den einzelnen Themen jeweils mehrere Quellenauszüge sowie Diskussionsfragen, die als Lektüreaufgaben für die Studierenden genutzt werden können. Die Auswahl deckt ein enorm breites Spektrum – sowohl im Hinblick auf die Quellengattungen und -sprachen als auch auf

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96774](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96774)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

die behandelten Themen – ab, das hier nicht im Detail vorgestellt werden kann. Beispielhaft sei dies anhand der Abschnitte des Querschnittskapitels »Slavery and Captivity« (S. 176–189) gezeigt, das sich über den gesamten Darstellungszeitraums des Bandes erstreckt: »Slave Soldiers in the Muslim World« bietet zwei Auszüge von Ibn Khaldun sowie einen osmanischen Text aus dem 16. Jahrhundert. »Early Medieval Europe and the Slave Trade« fokussiert gesetzliche Grundlagen im Frühmittelalter von Papst Hadrian über Karl den Großen zu Lothars Vertrag mit Venedig. In »Slave Life in Late Medieval Mediterranean Europe« findet sich eine Auswahl von sieben Dokumenten aus dem unerschöpflichen Quellenfundus zum Alltagsleben von Sklavinnen und Sklaven, darunter Briefe, Gesetzestexte und Testamente. »Crusaders, Corsairs, and Captives« enthält drei Auszüge aus dem 12. und 16. Jahrhundert, leider mit einer großen Lücke dazwischen. »Perceptions of Black Africans in the Early Modern Mediterranean« schließlich leitet über zum frühneuzeitlichen Sklavenhandel mit Dokumenten zur Versklavung afrikanischer Menschen im 16. Jahrhundert.

Dieses Beispiel zeigt auch die Grenzen des Ansatzes: Die einzelnen Themen werden durch die Quellen nicht repräsentativ abgebildet – was ein solcher Band auch nicht leisten kann –, und manchmal verwundert die Auswahl auch, wie im o. g. Beispiel der Piraterie. Als weiterer Kritikpunkt ist anzuführen, dass die einordnenden Kommentare zu den Quellen – im Gegensatz zu jenen des Konstanzer Projekts – sehr knapp gehalten sind, sodass man als Nutzer nicht umhinkommen wird, zusätzliche Sekundärliteratur zu Rate zu ziehen, um mit den Studierenden eine Quellenkritik vornehmen zu können. Hier hätte man sich noch mehr Informationen beispielsweise zu den Verfassern der Quellen gewünscht. Während das Lehrbuch aufwändig und farbig illustriert und mit zahlreichen Karten ausgestattet ist, steht der Quellenreader dahinter zurück. Dies mag dem Ziel geschuldet sein, diesen etwas günstiger zu halten, geht allerdings zu Lasten der Übersichtlichkeit. Insgesamt haben die Autoren der universitären Lehre mit beiden Bänden aber einen kaum zu überschätzenden Dienst erwiesen. Man wird die Bücher sicherlich nicht vollständig für einen Kurs verwenden, gerade für die in Deutschland übliche Kursstruktur von 13 bis 15 Sitzungen zu je 90 Minuten ist das Material zu umfangreich, aber man wird immer wieder darauf zurückgreifen, sei es für einzelne Kurseinheiten oder auch nur für einzelne Quellen, Diskussionsansätze oder Essayaufgaben.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96774](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96774)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Andreas Büttner, Geld – Gnade – Gefolgschaft. Die Monetarisierung der politischen Ordnung im 12. und 13. Jahrhundert, Göttingen (V&R) 2022, 610 S. (Forschungen zur Kaiser- und Papstgeschichte des Mittelalters, 47), ISBN 978-3-412-52511-8, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Christian Stoess, Berlin

Welchen Stellenwert hat Geld für die politische Ordnung des römisch-deutschen Reiches im Hochmittelalter, in der Zeit zwischen 1106–1298, welchen Preis haben Gnade, Gefolgschaft und Herrschaft im 12. und 13. Jahrhundert?

In seiner Habilitationsschrift stellt Andreas Büttner ausführlich die zugrundeliegenden Quellen vor. Im Hochmittelalter sind dies vor allem historiografische Quellen und Verträge, aber auch Rechnungen, Quittungen und Register. Die uneinheitlichen, bisweilen sogar sich widersprechenden Angaben zu ein und demselben Ereignis in der Geschichtsschreibung erfordern eine Prüfung des Einzelfalls.

Büttner stellt die Frage nach der Vergleichbarkeit von Geldbeträgen in unterschiedlichen metrologischen Systemen. Um diese herzustellen, rechnet er die unterschiedlichen Geld- und Gewichtssysteme in Kölner Mark um, die er, entgegen der vorherrschenden Forschungsmeinung mit 210 (statt gut 233) Gramm ansetzt. Sie entspricht 144 Kölner Pfennigen, der Leitmünze im zersplitterten Münzwesen der Stauferzeit, die sich an den englischen Sterlingen orientierte und bis in die 1270er-Jahre wertstabil blieb. Die Quelleninterpretation von Büttner ist überzeugend und ein wichtiger Beitrag zur hochmittelalterlichen Numismatik.

Die Arbeit ist aber weit mehr als eine numismatische, sie nimmt nicht weniger als die hochmittelalterliche Geldgeschichte in den Blick. Geld nimmt im Betrachtungszeitraum eine immer wichtigere Rolle ein, etwa bei Konfliktbeilegung und der Verfolgung anderer politischer Ziele; eine besondere Finanzkraft ist Ausweis der Herrschaftsbefähigung. Büttner gliedert seine Betrachtungen in die drei Bereiche Gnade, Gefolgschaft und Herrschaft.

Preis der Gnade: Im 12. und 13. Jahrhundert nehmen die schon zuvor vereinzelt begegnenden Bußzahlungen drastisch zu. Büttner ermittelt Zahlungen für die Erlangung der königlichen Gnade in der Spanne von 141 bis 16 000 Mark (Mittelwert 3679 Mark, Median 2376 Mark). Die höchsten Zahlungen leisteten auswärtige Herrscher, gefolgt von den Städten und den Grafen und Fürsten. Wiedergutmachung und Schadensersatz an Fürsten fielen etwas niedriger aus. Die Einzelzahlungen sind im Anhang des Buches aufgelistet (in der Regel ohne Einzelnachweis, sie beziehen sich



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

aber auf im Textteil belegte Quellen). Die Geldbuße erweiterte im Hochmittelalter den Katalog der Bestrafungen, sie vermied Blutvergießen und Verheerung und war so auch ein Zeichen der Milde des Herrschers. Die Höhe der Zahlung bemaß sich nicht nur an der Art und den Umständen des Vergehens, ebenso spielten Rang und Leistungskraft des Täters und der herrscherliche Wille eine Rolle.

Preis der Gefolgschaft: Bei der Belohnung für Unterstützung und Dienst, sowohl in der Vergangenheit als auch für zukünftige Unterstützung, treten neben die Belohnung durch Land, Lehen und Rechte im Betrachtungszeitraum vermehrt auch Geldzahlungen in Form von Zahlungsanweisungen oder Verpfändungen. Besonders in Zeiten des Thronstreits 1198–1218 und in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts. Begünstigt wurde dies durch große Geldzuflüsse von außen (England, Frankreich). Büttner weist nach, dass auch durch die Monetarisierung eine Verschiebung der Trägerschaft königlicher Herrschaft von den geistlichen Fürsten über weltliche Fürsten hin zu Herren und Grafen einherging.

Preis der Herrschaft: Die Lehnvergabe war oftmals mit Geldzahlungen verbunden, bei Reichslehen regelhaft dann, wenn der Lehnsman ohne Sohn verstorben war, sofern der Herrscher das ledige Reichslehen nicht ans Reich ziehen wollte. In Einzelfällen wurde auch die Verleihung geistlicher Würden mit Geldzahlungen verbunden.

Büttners Arbeit besticht durch eine profunde Kenntnis der Quellen. Die Monetarisierung der politischen Ordnung ist allein auf Basis der Urkunden nicht nachvollziehbar. Neben Rechnungen und Quittungen sind es vor allem die erzählenden Quellen, die Büttner meisterhaft kritisch auswertet. Punktuell greift er vergleichend über den Betrachtungs(zeit)raum hinaus, wo es dem Verständnis dient. Was die Numismatik in den letzten Jahrzehnten, in denen die zahlreichen Siedlungs- und Streufunde Hinweise auf eine deutlich stärkere Monetarisierung im hochmittelalterlichen Alltag liefern, im Kleinen feststellt, weist Büttner im Großen nach, den »Wandel von einem früheren Zusammenspiel von Gabe und Gegengabe hin zu direkten finanziellen Belohnungen einer Leistung«, der zunehmenden »Rationalisierung der politischen Ordnung«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Patrizia Carmassi, Time and Science in the Liber Floridus of Lambert of Saint-Omer, Turnhout (Brepols) 2022, 270 p., 97 col. fig., ISBN 978-2-503-59692-1, EUR 125,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ellen Arnold, St. Delaware, OH

This edited volume is about Lambert of St. Omer's »Liber Floridus«, a manuscript that deserves to both be better known and further studied. Lambert finished his encyclopedic »Liber Floridus« around 1121; the work combines history, science, and religious topics and is full of diagrams, scientific images, and calendars. »Time and Science« is one of only a handful of works dedicated to this manuscript. This lavishly illustrated volume grew out of a two-day conference at Orléans that brought together scholars from different disciplines.

This book opens with a brief preface by the editor, Patrizia Carmassi. The essays are divided (somewhat unconvincingly) into three sections: »Manuscripts«; »Texts, Images, Diagrams«; and »Times and Their Declination«. The essays are in both English and French and include analysis of Lambert's autograph manuscript and the later copies of the manuscript. The book is well-produced with extensive and clear full-color images. The end matter includes biographies of all the authors and an »Index of Manuscripts« discussed in the various essays. A comprehensive bibliography or an overview of key secondary literature would have been an important contribution.

The first essay by Carmassi and one of the final essays by Laura Albiero bookend the collection between discussions of »time and science« and »sacred time«. Collectively, these essays highlight the complexity of Lambert's work and worldview. By drawing on both the later copies of the work and earlier scientific works, the authors set Lambert within a larger set of 11th-century conversations about time, knowledge, apocalypse, and the meaning of the world.

This volume includes an important contribution by Albert Derolez, the curator emeritus at the Ghent University library who has devoted much of his career to a close and deep codicological analysis of the book. Here Derolez presents his interpretation of the chronological order in which Lambert composed the 325 text sections. This is tricky work, since Lambert rearranged and rewrote sections, folios, and entire quires multiple times. Derolez also makes a case for the »Liber Floridus« being part of a »common encyclopedic project in the minds of members of the abbey of Saint-Bertin and of Lambert of Saint-Omer«.

Hanna Vorholt's »Visual studies for the End of Time«, demonstrates the value of working across the multiple manuscripts, as she focuses on a set of apocalyptic images that are, in fact, missing



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

from the Ghent autograph. She uses the six copies that contain the apocalyptic images to understand how the missing apocalypse images interacted with and built on his other images. She argues for the importance of thinking about the images as planned and designed, and about Lambert having had a »visual strategy« in which »composite images« create rich associations back and forth through the manuscript. This interplay, she argues, is a sign that »Lambert's manuscript was an instrument not just for conveying but also for generating knowledge« (p. 65).

Raffaele Savigni picks up on the same apocalyptic images to argue for the importance of eschatology to Lambert's world view, and the ways that he was interested in prophecy, prognostication, and in multiple kinds of time. He contrasts the linearity of the histories included in the »Liber Floridus« with Lambert's interest in »the cyclical time of the seasons and the liturgy« (p. 105) and that history was all racing towards an expected future in which Christ returns. He ties together Lambert's interest in secular rulers, the six ages of man, and the first Crusade with his fascination with the idea of a looming apocalypse.

Marco Rizzi looks at the chapters that deal with the Antichrist and argues that Lambert's sense of time and apocalypse combined to mean that he was living in »the beginning of the last days of world history« (p. 90). And yet, as Charles Burnett shows in his explication of the time tables and astronomical charts, Lambert still seemed to have one eye cocked to the future, as there are, in addition to the tables that allow for the calculation of Easter and future saints' days, several moments of prognostication and prediction. Lambert was, Burnett deftly shows, very interested in »when« he was.

Lambert's understanding of the coexistence of linear and cyclical time is also the subject of Anja Rathmann-Lutz's excellent essay, »Between Text and Image«, which includes a complex analysis of Lambert's images of time, showing that »past, present and future were constantly overlaying each other« (p. 113). She argues that the more than 30 diagrams (which are mostly about astronomy and time) create a rich and interactive reading experience in which »abstract relations become visible« and the interplay between the images creates a »time of the book« in which the reader is suspended (p. 115). In a particularly compelling passage, she describes a »ravel of interwoven dimensions of time focusing on a known future« (p. 118). In an essay on the history sections of Lambert's work, Christian Heitzmann points to layers of history that exist alongside these ideas of time: world history, local history, and contemporary history (p. 78).

Isabelle Draelants picks up on the importance of the images as a shared »visual encyclopedia« in her essay on the astronomical images of »Draco inter Arctos« where she looks at the astronomical images and traces a genealogy of shared traditions and influences across dozens of manuscripts. Philippe Faure's contribution tracks the images of angels using similar visual genealogies. Angels are also at the core of Barbara Obrist's essay, where she links



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Lambert's understandings of astronomy and the heavens to celestial order and beings.

As a collection, the pieces are uneven; they are all interesting, but some are only a few pages long while others are over 20. The order of the essays is a bit confusing (Hans Otto Seitschek's overview essay on »Time in Medieval Philosophy« is oddly the last essay). Too many of the pieces re-introduce the manuscripts – a short introduction that provided the basics about at least Lambert and the autograph could have done that work. But those are small concerns, and this volume makes key innovations in the interpretation of the contents of the »Liber Floridus«. Scholars interested in ideas of time, the relation between text and image, history and science, and in apocalyptic ideas will find much of value here.

Collectively, these essays highlight the complexity of Lambert's work and world-view, and the ways that Lambert's own ideas, words, and images changed and evolved over time. By drawing in both the later copies of the work and (in Carmassi's individual contribution) earlier encyclopedic manuscripts, Lambert is set within a larger set of 11th-century conversations about time, knowledge, apocalypse, and the meaning of the world.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96747](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96747)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benoît Chauvin, Le Puits salé et le sel de Lons-le-Saunier au Moyen Âge (v. 1150–v. 1320) à travers les archives cisterciennes, Devecey (L’Hermitage) 2020, 191 S., 12 ill., ISBN 978-2-904690-152, EUR 40,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rolf Große, Paris

Die im französischen Jura gelegene Stadt Lons-le-Saunier war bereits in der Antike für ihre Solequelle berühmt, und noch heute ist der Ort ein renommiertes Thermalbad. Der zweite Teil ihres Namens, »Saunier«, leitet sich wahrscheinlich von *salinarius*, »aus Salz«, ab. Bei der Gewinnung von Kochsalz, die dort im 12. und 13. Jahrhundert ihren Höhepunkt erreichte, spielten die Zisterzienser die Hauptrolle. Ihnen übertrugen die Grafen von Burgund, vor allem ihre jüngere Linie (die Häuser Chalon und Vienne), einschlägige Rechte. Als wichtigste Akteure treten in den Quellen die Abteien Balerne, Bellevaux, La Charité (alle Diöz. Besançon), Cîteaux (Diöz. Chalon-sur-Saône) und Le Miroir (Diöz. Lyon) hervor. In Lons-le-Saunier errichteten sie Stadthöfe, die sich zu kleinen Stadtvierteln entwickelten.

Es vermag nicht zu überraschen, dass die Archive der Zisterzienser die umfangreichste Überlieferung zur Geschichte der Salzgewinnung in Lons-le-Saunier bergen. Sie ist über ca. 60 Fonds verteilt. Informationen zur materiellen Realität der Solequelle sucht man in ihnen allerdings vergeblich. Es darf als Glücksfall bezeichnet werden, dass mit Benoît Chauvin der beste Kenner der französischen Zisterzienser diese Dokumentation ausgewertet hat¹. Am Beispiel von Lons-le-Saunier erläutert er bis ins Detail die technische und wirtschaftliche Organisation der Salzgewinnung, einschließlich der zeitgenössischen Terminologie. Zugleich verdeutlicht seine Darstellung die wirtschaftliche Effizienz des Zisterzienserordens und seine wichtige Funktion in der Erschließung natürlicher Ressourcen.

Eine zentrale Funktion nahmen die Konversen ein. Sie waren in der Produktion tätig und erwirtschafteten schon bald Erträge, die den Bedarf der Mönche überschritten. Die Überschüsse ließen sich kommerzialisieren. Durch Zollprivilegien der Grafen begünstigt, wurden die Zisterzienser innerhalb des von den Städten Dijon, Beaune, Salins und Lons gebildeten Vierecks zu Händlern des »weißen Golds«. Vor allem das Herzogtum Burgund, das über keine eigenen Salzquellen verfügte, diente als Absatzmarkt. Der Höhepunkt zisterziensischen Wirkens erstreckte sich über etwas mehr als neun Jahrzehnte, von 1170 bis 1265. Das Verhältnis zu den



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Informationen zum Kauf des Buchs, das im Selbstverlag erschien, finden sich unter <https://www.benoit-chauvin-citeaux.com/le-pute-sale-et-le-sel-de-lons-le-saunier-au-moyen-age/> (11.04.2023).

Grafen war nicht immer ungetrückt. Vor allem das alexandrinische Schisma, in dem die Zisterzienser Alexander III. unterstützten, während die Freigrafschaft dem Gegenpapst anhing, setzte die Beziehungen einer Belastungsprobe aus.

Ab 1225 nahm die Zahl der in Lons-le-Saunier tätigen Konversen spürbar ab. Offenbar gingen den Zisterziensern die Arbeitskräfte aus. Sie mussten durch Arbeiter, die nicht dem Klosterverband angehörten, ersetzt werden. Nach 1265 zogen sich die Abteien aus der Produktion zurück. Kurz vor 1320 wurde die Salzgewinnung aufgegeben. Die führende Rolle ging nun an Salins-les-Bains über, das zum wirtschaftlichen Zentrum der Freigrafschaft wurde.

Die Untersuchung gewinnt zusätzlichen Wert durch ca. 300 Regesten und die Edition von 26 Dokumenten (»Regeste«, S. 105–138, »Documents«, S. 139–166). Mit diesem Anhang erschließt der Autor die reiche archivalische Überlieferung. Eigens erwähnt seien die Regesten von Urkunden Papst Alexanders III., Lucius' III, Gregors VIII. und Coelestins III. sowie die Teiledition eines Privilegs Lucius' III. für Acey (Diöz. Besançon) (Jaffé-Löwenfeld –; Gallia Pontificia, Bd. 1, S. 248 Nr. 5). Somit bietet die Arbeit auch einen wichtigen Baustein zum Projekt der Gallia Pontificia.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96748](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96748)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Alexis Fontbonne, Histoire sociale de l'Esprit Saint en Occident. De l'amour divin à l'aumône laïque (XI^e–XIV^e siècle), Paris (Beauchesne) 2020, 429 p. (Théologie historique, 130), ISBN 978-2-7010-2304-5, EUR 41,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Constant J. Mews, Clayton, Victoria

It is difficult to think of a larger topic for any medievalist than a social history of the Holy Spirit and its role in legitimizing charitable endeavour between the 11th and 14th centuries. Yet this is the challenge that Alexis Fontbonne has sought to meet in a volume that traces how appeal to the Holy Spirit transformed over this period from being a largely monastic concern to one that was much promoted by lay confraternities within an urban setting. The result is a richly documented monograph that seeks to connect changing theological ideas about the third person of the Trinity to shifts in the understanding of Christian community within a lay context. The author is to be congratulated for daring to cross between the rarified history of theology and the raw realities of religious history.

Inevitably, the volume simplifies big themes. In theory, Christian teaching assigns equal honour to the three persons of the Trinity. Yet the great theological debates of late antiquity focused more around the person of Christ and his relationship to the Godhead than around the Holy Spirit. While Greek Christians traditionally spoke of the Holy Spirit proceeding from the Father alone, Augustine recast Latin orthodoxy by defining the Holy Spirit as the mutual love (*caritas*) of both the Father and the Son rather than in terms of the love of God for all creation. Because Augustine, especially in later life, put such emphasis on original sin, he tended to see human capacity to demonstrate love as flawed by human weakness.

Without going into detail on this patristic legacy, Fontbonne rightly singles out the dynamic character of 12th-century theology, whether within the context of monasteries or cathedral schools, in offering new ways of thinking about divine love and goodness as operating within human society. He structures his monograph in six major sections: theological traditions and the emergence of lay confraternities; 12th-century reflection on *caritas* and the Holy Spirit; lay concern with charitable endeavour; new ecclesiologies in the 13th century; lay appropriation of appealing to the third person of the Trinity; the decline in the later medieval period of confraternities dedicated to the Holy Spirit.

A review such as this cannot do justice to the wealth of historical detail provided here, mostly relating to the kingdom of France. The underpinning theme could be construed as the evolution



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

of *laïcité*, even if lay confraternities were always defined by their acceptance of clerical authority and patronage. Given that so few records survive of lay thinking about the Holy Spirit, compared to the mass of clerical speculation on the subject, it is clearly valuable to look more closely at how confraternities appealed to the Holy Spirit to legitimize their endeavour. Fontbonne warns against easy oversimplification of understanding about such groups as challenging ecclesiastical authority. Their first concern, at least in theory, was for manifesting concern for the poor. *Caritas*, a term that was used by Augustine in the sense of selfless love between the Father and the Son, evolved into its meaning of charity (*charité*), with all its modern sense of benevolence by those in a position of influence towards those on the margins of society.

Perhaps if there is one area that is a little glossed over, it is that of the vocabulary of love, in particular the evolution of the meaning of *caritas* and *amor*, and their relationship to *eleemosyna*, the foundation of *aumône laïque*, the major focus of this study. 12th-century writers, like Peter Abelard and Bernard of Clairvaux, had much to say about the character of divine love, giving greater valorisation to *amor* as passionate desire, but were much less articulate about concern for and identification with the poor. It is not always easy to draw connections between theological and charitable endeavour. The first records of confraternities dedicated to the Holy Spirit do not emerge in any significant way before the 13th century in towns where communal identity had already been established. Nonetheless, the example of Peter Abelard's decision to dedicate his Oratory to the Paraclete, rather than to the Holy Trinity as a whole, neatly illustrates increasing awareness of the Holy Spirit in the 12th century, provoking criticism from those who perceived such a focus as potentially heretical. Cistercian abbeys, always dedicated to the Virgin, preserved a more Christocentric understanding of the Holy Spirit. Fontbonne is good in explaining how by the 13th century, the Holy Spirit became increasingly institutionalised by lay confraternities, which used charitable endeavour as a way of consolidating their position within urban society.

Fontbonne is fully aware of how different groups could shape understanding of the Holy Spirit to reflect current interests. Thus, writers about the Crusades could see such military activity as a movement of the Spirit in a way that not all would accept. Innocent III is rightly seen as promoting a move towards establishing institutions concerned with looking after the poor and the sick. In many ways this reflected the ethos of moralizing thinkers like Peter the Chanter. He sees Peter Lombard as particularly influential in explaining that *caritas* has its origin in the Holy Spirit. The difficulty with this notion is that it could potentially confuse divine and human love, not acknowledging love as a fully human capacity. But this notion could be used to support philanthropic activity as manifesting divine love in action. In the early 13th century, Francis of Assisi provided a template for those who wanted to see the Holy Spirit as concerned with the marginalised in society, questioning



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the assumption that it provided authority for the institutional Church.

Fontbonne provides a rich survey of the foundation of confraternities of the Holy Spirit during the 13th and 14th centuries. He has particularly close investigation of such communities in the Forez and elsewhere (with detailed maps identifying their location in an appendix). Whether such associations sought to challenge clerical authority can be much debated. What is clear from his account, however, is that they provided an opportunity for lay involvement alongside clerical and religious associations. His documentation of a gradual decline in such foundations may indicate not so much a decline in lay spirituality as the demise of an institutional structure that co-existed alongside other clerical and religious communities. There are further questions that could be asked. What opportunities were there for lay women to invoke the authority of the Holy Spirit? Were confraternities of the Holy Spirit further opportunities for a male urban elite to assert their authority against female communities of beguines or other dissident women? Fontbonne's study implicitly raises many important questions, even if more could be asked. In daring to cross conventional disciplinary boundaries between historical theology and social history, this volume is to be much commended.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96750](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96750)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Cecilia Gaposchkin (éd.), Vexilla Regis Glorie. Liturgy and Relics at the Sainte-Chapelle in the Thirteenth Century, Paris (CNRS Éditions) 2022, 352 p. (Sources d'histoire médiévale, 46), ISBN 978-2-271-14332-7, EUR 65,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jörg Oberste, Regensburg

Der neue Band von Cecilia Gaposchkin widmet sich der Liturgie und den Reliquien in der Sainte-Chapelle in der Herrschaftszeit Ludwigs des Heiligen (gest. 1270) und seiner direkten Nachfolger. Er umfasst neben einer Analyse der Überlieferung und ihrer thematischen Varianten die Edition und Übersetzung der Liturgien der Sainte-Chapelle für den 11. August (Ankunft der Dornenkrone) und 30. September (Ankunft der heiligen Reliquien), jeweils mit den Texten der Sequenzen und Lesungen für die ganze Oktav sowie mehreren Anhängen zur handschriftlichen Überlieferung. Mit dieser Zusammenstellung vertieft die Historikerin zum einen ihren eigenen Forschungsschwerpunkt zu Ludwig dem Heiligen (v. a. »The Making of Saint Louis: Kingship, Sanctity, and Crusade in the Later Middle Ages«, 2008).

Zum anderen ordnet sich das Buch in eine ganze Reihe neuerer historischer, kunsthistorischer und liturgiewissenschaftlicher Arbeiten zur Sainte-Chapelle ein, in denen, beginnend mit der Dissertation von Judy Taylor (»Rhymed Offices at the Sainte-Chapelle in the Thirteenth Century«, 1994), auch wichtige liturgische Textzeugnisse ediert und analysiert wurden. Die jüngst erschienene Studie von Yossi Maurey (»Liturgy and Sequences of the Sainte-Chapelle: Music, Relics, and Sacral Kingship in Thirteenth Century France«, 2021) bezieht dabei explizit auch die musikalischen Traditionen mit ein, die bei Gaposchkin außer Acht gelassen werden. Außerdem bietet auch Maurey in seinen Appendizes englische Übersetzungen der Sequenzen und Lesungen für das Fest der Dornenkrone.

Der Ausschnitt der liturgischen Tradition der Sainte-Chapelle, den die Verfasserin hier präsentiert, bezieht sich auf die Ankunft der Hauptreliquien in Paris bzw. im Pariser Raum, insbesondere auf die beiden Reliquienfeste am 11. August (*Translatio sancte corone Domini*) und am 30. September (*De sacrosanctarum reliquiarum*). Diese Begrenzung lässt sich damit erklären, dass nur für wenige spezifische Feste eigene Liturgien der Sainte-Chapelle produziert wurden, während der Großteil der liturgischen Praxis den Gewohnheiten und dem Kalender der Pariser Kirche folgte. Insgesamt wäre eine stärkere Einbeziehung der Liturgie der Pariser Kathedrale Notre-Dame, in deren Pfarrei die Sainte-Chapelle lag und als deren Pfarrkinder sich die französischen Könige im Spätmittelalter verstanden, wünschenswert gewesen. Da auch hier, ähnlich wie bei der Sainte-Chapelle, keine vollständigen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Editionen der liturgischen Texte vorliegen, lassen sich manche Beobachtungen der Verfasserin nur schwer nachvollziehen.

Verständlich ist, dass sich ihr besonderes Augenmerk auf diese beiden Reliquienfeste richtet, da sich Gaposchkin als Historikerin für deren herausragende Bedeutung bei der sakralen Inszenierung der Herrschaft Ludwigs des Heiligen interessiert. Insbesondere die Dornenkrone spielte schon zu Lebzeiten Ludwigs und noch einmal bei seiner Heiligsprechung 1297 eine zentrale Rolle, wie die Forschung nicht erst seit der fundamentalen Biografie Jacques Le Goffs (»Saint Louis«, 1996) erkannt hat. Erst kürzlich wurde dieses Thema noch einmal monografisch in allen Facetten ausgeleuchtet (Jerzy Pysiak, »The King and the Crown of Thorns. Kingship and the Cult of Relics in Capetian France«, 2020), sodass die entsprechenden Passagen im vorliegenden Band (insbes. S. 57–81) wenig Neues bieten. Stärker als in der bisherigen Forschung wird der Beitrag der Pariser Dominikaner zum liturgischen Alltag in der Sainte-Chapelle berücksichtigt. Die von Ludwig dem Heiligen stark geförderten Mendikanten übernahmen einen wichtigen Teil der Seelsorge im Palast und der Offizien in der Palastkapelle (S. 79f.).

Etwas weniger präsent sind in der Forschung die weiteren Reliquienschenkungen Ludwigs an die Sainte-Chapelle. Neben der Dornenkrone, die bereits 1239, mithin vor dem Bau der neuen Palastkapelle (geweiht 1248), über venezianische Kaufleute aus Konstantinopel erworben werden konnte, ließ sich der König weitere höchst bedeutsame Reliquien aus der Pharoskapelle in Konstantinopel aushändigen, die der Erhöhung der neuen Sainte-Chapelle dienten. Die insgesamt 23 Reliquien, darunter ein großer Kreuzessplitter, Milch Mariens, die Heilige Lanze oder das in Byzanz stark verehrte Schweißstuch der Veronika (Mandylion), lösten große öffentliche Aufmerksamkeit und eine überregionale Wallfahrt zu der neuen Kapelle aus. Das enorme symbolische Kapital dieses Schatzes für die Rolle von Paris als führender christlicher Metropole der lateinischen Welt bleibt außerhalb der Betrachtung der Studie.

Die Analyse der liturgischen Texte zeigt eine große Kohärenz zum Bildprogramm der Glasfenster der Sainte-Chapelle und zu überlieferten Predigten des 13. und 14. Jahrhunderts, in denen typologische Bezüge zwischen den Königen des Alten Testaments, der Krone Christi und den gekrönten Herrschern Frankreichs, insbesondere Ludwig dem Heiligen, hergestellt und vielfältig variiert wurden. Die Beobachtung, wie dabei die liturgische Tradition der Sainte-Chapelle, die sich in Paris und der Île-de-France weiter verbreitete und in Sens, wo die Dornenkrone 1239 zuerst in Empfang genommen wurde, einen eigenen Traditionsstrang ausbildete, selbst höchst variabel mit diesem Thema umging, wird durch die Edition (S. 201–312) in ein helles Licht gerückt. Abstriche muss man leider bei der Bibliografie machen (S. 313–334), wo wichtige Werke vergessen werden, gedruckte Quellen (»Printed Sources«) und Forschungen (»Studies«) wild durcheinander gehen und zwischen Autorinnen

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96751](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96751)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und Autoren und Herausgeberinnen und Herausgebern nur sporadisch unterschieden wird.

Auch wenn insgesamt wenig neue Erkenntnisse geboten werden können, so vermittelt gerade die englische Übersetzung der liturgischen Texte zu den beiden wichtigen Reliquienfesten einem breiteren Leserkreis Zugang zu einem oft unterschätzten Genre, das im Vergleich zu historiografischen, homiletischen oder ikonografischen Zeugnissen durchaus eigenständige Beiträge bei der sakralen Inszenierung des kapetingischen Königtums leistete.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96751](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96751)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michel Giné, L'énigme des reliques de saint Restitut. Analyse critique des éléments fondateurs de la légende, Mercuroil-Veaunes (Éditions François Baudez) 2022, 188 p. (Au fil du Rhône, 35), ISBN 978-2-84668-709-6, EUR 20,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ralf Lützel Schwab, Berlin

In Frankreich, wo man bis zur Französischen Revolution stolz darauf war, »älteste Tochter der Kirche« (*la fille aînée de l'Église*) zu sein, wurden viele Heilige verehrt, deren Herkunft im Heiligen Land zu suchen war. Einige von ihnen waren dort gar in Nahkontakt zu Christus selbst getreten. Zu ihnen gehörte Restitut, der von Jesus geheilte Blindgeborene (Joh. 9,1–38). Der Name ist ungewöhnlich und verweist auf das von Christus an ihm bewirkte Wunder: die Wiederherstellung (*restitutio*) der Sehkraft. Restitut gehört zum Kreis der Heiligen um Maria Magdalena, Lazarus und Martha, die in Palästina von christenfeindlichen Juden in ein Schiff ohne Steuer und Segel gesetzt und dem Meer überantwortet worden sein sollen. Wohlbehalten erreichten sie die Provence und gingen dort einer weitgespannten Evangelisierungstätigkeit nach. Restitut soll zum ersten Bischof des Bistums Saint-Paul-Trois-Châteaux (Augusta Tricastinorum) ernannt worden sein, des mit nur 36 Pfarreien wohl kleinsten Bistums Frankreichs. 77 Bischöfe standen dort bis zur Auflösung 1791 an der Spitze. In einem Nachbarort von Saint-Paul-Trois-Châteaux befindet sich noch heute die ihm geweihte Kirche, in der seine Reliquien verehrt wurden.

Michel Giné widmet sich in seiner schmalen Monografie den grundlegenden Elementen der Legende um Restitut, dessen Fest (*dies natalis*) am 7. November gefeiert wird (erst später kam mit der am 10. April gefeierten *inventio reliquiarum* ein zweiter Festtag hinzu). Welch historiografisch glückliche Fügung, dass der Heilige so gerade noch Aufnahme in das Großunternehmen der »Acta sanctorum« finden konnte, deren bisher letzter, 1910 erschienener Band (»Novembris«, tomus III) das Material um Restitut zuverlässig aufarbeitet. Es ist Grundlage und Ausgangspunkt aller weiteren Forschungen, auch derjenigen Ginés. Vorliegende Arbeit ist chronologisch fortschreitend in fünf große Abschnitte gegliedert. Nach einem Blick auf den historischen Kontext (I. »Contexte«) wird eine heute verlorene Handschrift von 1249 behandelt, in der sich erste Angaben zu Restitut und der Translation seiner Überreste finden lassen (II. »Le »manuscrit« de 1249«). Der Verweis auf diese Handschrift findet sich nicht in einem 1465 verfassten Bericht, geprägt von mancherlei Inkohärenzen und Ungenauigkeiten, über die erneute Auffindung der Reliquien (III. »L'invention des reliques de 1465«), dafür jedoch im Translationsbericht von 1516 (IV. »La translation des reliques de 1516«). Als grundsätzlich problematisch ist dabei die Tatsache zu werten, dass keiner der drei Texte im Original überliefert ist. Alle



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

finden sich in einem vom Dominikaner Louis-Anselme Boyer de Sainte-Marthe 1710 im Druck herausgegebenen Band mit dem Titel »Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux«.

Ginet geht ausgesprochen leserfreundlich vor und beginnt jedes Kapitel mit einer inhaltlichen Zusammenfassung des jeweiligen Berichts, an die sich profunde Bemerkungen zum historischen und religiösen Kontext anschließen. Konkret heißt dies, dass sämtliche Sachverhalte und Personen, die in den jeweiligen Dokumenten genannt werden, einer eingehenden Betrachtung und Analyse unterzogen werden. Vieles erfährt man so etwa zu den Bischöfen, zur Zusammensetzung der jeweiligen Kathedralkapitel, aber auch zu den liturgischen Verfügungen. Alle in den Texten vorkommenden liturgischen Fachtermini – von der *Missa cum septem collectis* über das *Officium tenebrarum* bis hin zum *Te Deum* – werden kompetent erläutert.

Strittige Sachverhalte und Widersprüche bleiben nicht unerwähnt – Lösungsversuche werden aber stets klar als solche benannt. Insbesondere der Bericht von 1465 weist eine Fülle von Widersprüchen auf, was frühere Editoren der »Gallia Christiana Novissima« und der »Acta Sanctorum« zu der Aussage veranlasste, hierbei müsse es sich um eine Fälschung handeln: »C'est un faux!« Ganz so weit möchte Ginet nicht gehen, auch wenn er selbst weitere wichtige Argumente prosopografischer Natur liefert, die diese Fälschungsthese stützen. Wichtig ist ihm die Tatsache, dass nur 40 Jahre nach den Ereignissen von 1465 in einem Diözesanbrevier (heute: Médiathèque communautaire Haut-Jura Saint-Claude, ms. 14) auf die *inventio* Bezug genommen wird: »Tout n'est peut-être pas faux dans l'acte de 1465« (S. 80). Formuliert wird die Hypothese der *réécriture* eines heute verlorenen Textes, entstanden aus dem Bedürfnis heraus, *ad maiorem Dei Restitutique gloriam* einen Text zu (re)konstruieren, von dessen Existenz die Redaktoren unwidersprochen ausgingen. Diese *réécriture* wiederum wird als »faux sincère« charakterisiert: zuverlässig bei der Beschreibung des inhaltlichen Kerns, d. h. der *inventio* selbst, aber überwuchert von Elementen, die sich erst später anlagerten und von dem Bedürfnis bzw. der Phantasie der Schreiber zeugen, die Existenz des Bistums möglichst weit in die Vergangenheit zurückzudatieren.

Eine vollständige französische Übersetzung der Berichte findet sich am Ende jeden Kapitels, der Abdruck des zugrunde liegenden lateinischen Textes im Anhang, der weiteres wertvolles Quellenmaterial bereithält, so etwa die Auflistung aller einschlägigen Notariatsinstrumente für den Zeitraum von 1460 bis 1477. Ein eigenes Kapitel ist nicht nur der Frage gewidmet, wo sich das Grab mit den Reliquien des Heiligen innerhalb der Kirche Saint-Relitut befunden, sondern auch welches äußere Erscheinungsbild dieses Grab (bzw. Grabmonument) gehabt haben könnte.

Das Latein der drei Texte, besonders dasjenige der Urkunde von 1465, wird treffend als »fort lourd et quelque peu ampoulé« (S. 31) charakterisiert. Ob die Entscheidung wirklich richtig war, die

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96752](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96752)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

französische Übersetzung an diesem Latein in Stil und Syntax auszurichten, mag jeder Leser für sich entscheiden. Dankbar ist man immerhin dafür, dass allzu mäandernde lateinische Satzgebilde mit ihrer Fülle an untergeordneten Nebensätzen, deren logischer Zusammenhang wohl auch dem Kopisten nicht mehr klar war, in der französischen Version aufgebrochen und mit einer etwas kleinteiligeren Interpunktion versehen wurden.

Das letzte Wort zur Akte Restitutus ist sicherlich noch nicht gesprochen. Genanalysen mögen in Zukunft ebenso erhellend wirken wie weitere archäologische Grabungen. Derzeit wird man dem Autor aber zustimmen dürfen, »que l'histoire des reliques de saint Restitut reste encore énigmatique pendant quelque temps« (S. 142).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96752](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96752)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anne D. Hedeman, Visual Translation. Illuminated Manuscripts and the First French Humanists, Notre Dame (University of Notre Dame Press) 2022, 394 p., 183 col. fig. (The Conway Lectures in Medieval Studies, 2013), ISBN 978-0-268-20227-9, USD 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Graziella Pastore, Paris

En décalage d'un demi-siècle par rapport à la diffusion des idées humanistes en Italie et à Avignon autour de Pétrarque et de Boccace, le premier humanisme français éclot sous le règne des Valois, timidement d'abord sous Charles V, puis plus explicitement au collège de Navarre et à la »Cour amoureuse« fondée sous Charles VI. L'intérêt pour l'Antiquité se manifeste à travers une importante vague de traduction de textes latins et italiens en français. Parmi les savoirs qui font l'objet de traductions, les histoires anciennes fournissant des exemples moraux sont particulièrement appréciées par les lecteurs de la fin du Moyen Âge, ces récits pouvant faciliter la compréhension du présent et aussi fournir des modèles de comportement vertueux en vue du salut. Ces traductions sont assorties de manière caractéristique à un riche programme iconographique, notamment quand il s'agit d'exemplaires de luxe réalisés pour de grands seigneurs.

Le volume d'Anne Hedeman, qui fait suite à une importante série de contributions préparatoires, se propose d'étudier de façon détaillée et systématique ces cycles iconographiques comme composantes intégrantes de la première production humaniste. Plus précisément, le volume est consacré à l'étude des cycles déployés dans une série de manuscrits densément illustrés associés à Jean Lebègue et à Laurent de Premierfait et produits entre 1404 et 1430. L'étude soulève la question de la mise en images du texte dans le sillage de l'étude de Claire Sherman consacrée à la »traduction visuelle« (*visual translation*) des ouvrages d'Aristote sous le règne de Charles V (»Imaging Aristotle: Verbal and Visual Representation in Fourteenth-Century France«, 1995).

Comment s'opère cette traduction visuelle dans le corpus étudié? Quel rôle ont joué Jean Lebègue et Laurent de Premierfait dans la définition des cycles iconographiques de ces manuscrits? Très riche en images et en extraits cités, le volume de Hedeman tente de répondre à ces questions en examinant comment les illustrations peuvent venir en appui du texte traduit, en amplifier la portée ou véhiculer des idées ou des associations nouvelles en lien avec le contexte historique de production et de réception des manuscrits.

Après un premier chapitre faisant office d'introduction (p. 1–13), l'ouvrage est subdivisé en trois parties. La première partie (p. 15–124) est consacrée à l'analyse de la mise en images du texte dans les manuscrits latins produits sous la supervision de Laurent et



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de Jean Lebègue. Hedeman s'intéresse d'abord au manuscrit de Londres (BL, Burney 257), conservant la »Thebais et l'Achilleis« de Stace; ce manuscrit, qui comprend 129 enluminures réalisées par plusieurs artistes autour de 1405, contient un compendium de Laurent de Premierfait destiné à accompagner la lecture du texte latin et témoignant de liens étroits avec le décor du manuscrit.

L'étude s'attache ensuite au manuscrit de Paris (BnF, Latin 7907A), contenant les »Comédies« de Térence, réalisé en 1407 et offert au duc Jean de Berry en 1408. Confectionné dans le même esprit que le précédent, sous la supervision et avec le commentaire de Laurent, ce manuscrit contient un frontispice décoré et 142 enluminures. La mise en page et les choix iconographiques témoignent d'une mise au goût du jour des modèles carolingiens (cf. BnF, lat. 7899), de la façon d'interpréter l'Antiquité de la part de Laurent, ainsi que de l'influence que certains textes et commentaires (Tite-Live, Valère Maxime, Isidore de Séville, etc.) ont pu exercer sur les indications que Laurent a fournies aux artistes pour la réalisation du décor. Hedeman s'intéresse ensuite à l'apport de Jean Lebègue dans la production des manuscrits du »De Catilinae coniuratione« et du »Bellum Iugurthinum« de Salluste. Secrétaire du roi dès 1390 et greffier de la Chambre des comptes à partir de 1407, Lebègue partage avec le milieu humaniste l'intérêt pour la production de livres et pour la diffusion des textes de l'Antiquité. Bien qu'il ne soit pas impliqué au même niveau que Laurent dans la production de manuscrits, il transcrit le »Liber colorum« (BnF, lat. 6741) en 1431 après l'avoir traduit de l'italien au latin; il participe également à la production de plusieurs copies d'œuvres de Salluste, dont deux copies jumelles du »De Catilinae coniuratione«, l'une destinée à sa propre collection (BnF, lat. 5762) et l'autre pour Louis d'Orléans (BnF, lat. 9684), ainsi que d'un guide pour l'illustration des »Histoires« (Oxford, Bodl. Libr., D'Orville 141), qui reflète le cycle présent dans le manuscrit Genève Ms. lat. 54 et dans un autre manuscrit en mains privées. Hedeman illustre en détail les rapports entre ces manuscrits, en insistant notamment sur les procédés qui caractérisent ces cycles, à savoir l'amplification visuelle et l'assimilation du passé romain avec les événements marquant la France du XV^e siècle.

La deuxième partie (p. 125–204) examine comment la »traduction visuelle« s'opère dans les manuscrits qui transmettent les ouvrages traduits par Laurent: le »De senectute« de Cicéron (1405), le »De casibus virorum illustrium« (1409/1410) et le »Decameron« (1416) de Boccace. L'usage d'amplifications textuelles pour rendre plus claires les obscures sentences latines (que Laurent annonce dans ses prologues et utilise dans ses traductions) exerce une forte influence sur l'iconographie. C'est le cas dans le »De senectute« (Paris, BnF, lat. 7789), manuscrit bilingue réalisé pour Louis de Bourbon, dont l'illustration inspire la comparaison entre le milieu de production du texte latin (Cicéron/Caton et le dédicataire Atticus) et celui de production de la traduction française (Laurent et Louis de Bourbon). Concernant la traduction du »De casibus«, Hedeman étudie les manuscrits dont la réalisation a été supervisée directement par Laurent (Genève, Mss. 190/1 et 190/2 destinés à

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96753](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96753)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean, duc de Berry, et Arsenal, Ms-5193 rés., destiné à Jean sans Peur, duc de Bourgogne) soulignant la présence dans leur riche décor d'amplifications visuelles à contenu politique pouvant faire allusion à la guerre entre Armagnacs et Bourguignons. Cette transposition moderne de l'illustration s'applique également à la traduction du »Decameron« (BAV, Pal. lat. 1989), dont une partie des images glose les événements du XV^e siècle.

Dans la troisième partie (p. 205–282), l'auteur envisage le sort de ces cycles iconographiques, qui avaient été soigneusement conçus par Laurent et Lebègue en accord avec les ateliers, lorsqu'ils se diffusent dans d'autres manuscrits sans la supervision directe de leurs concepteurs initiaux. Hedeman identifie puis analyse deux tendances: d'un côté la reprise à l'identique, de l'autre la simplification ou normalisation, tendant à rapprocher ces cycles des illustrations couramment utilisées pour accompagner les textes historiques ou moraux. Elle remarque aussi que les manuscrits enluminés contenant les textes latins de Laurent et de Lebègue ont eu un impact limité dans la diffusion de modèles, alors que les cycles véhiculés dans les manuscrits des traductions françaises ont eu beaucoup plus de succès et se sont transmis, et transformés, jusqu'aux éditions imprimées du XVI^e siècle.

Le volume est enrichi de 5 appendices bien utiles: les deux premiers permettent de comparer aisément la mise en page des manuscrits du »De Catilinae coniuratione« et du »Bellum Iugurthinum« de Salluste supervisé par Lebègue; le troisième propose une sélection d'extraits de traductions françaises glosant la cérémonie romaine du triomphe; le quatrième explicite la structure du manuscrit bilingue du »De senectute«; le cinquième liste les amplifications visuelles contenues dans les manuscrits du »Des cas« réalisés pour Jean de Berry et Jean sans Peur. Le livre se termine par un volumineux appareil critique, une bibliographie fournie et un index réunissant noms propres, personnages, manuscrits, etc.

En définitive, l'étude permet de mieux saisir les rapports entre texte et image dans un échantillon de manuscrits témoignant de l'apport des premiers humanistes français; il montre comment l'amplification rhétorique, souvent utilisée par les traducteurs pour expliciter le texte source, peut se conjuguer avec un programme iconographique sciemment conçu pour faciliter la lecture et la rendre le plus possible profitable aux lecteurs du début du XV^e siècle.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96753](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96753)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Judith Herrin, Ravenna. Hauptstadt des Imperiums, Schmelztiegel der Kulturen, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2022, 640 S., 62 Abb., ISBN 978-3-8062-4416-8, EUR 39,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Till Stüber, Berlin

Das anzuzeigende Buch – die Originalversion erschien 2020 unter dem Titel »Ravenna. Capital of Empire, Crucible of Europe« – wurde von der Forschung größtenteils sehr positiv aufgenommen. Diesem Urteil kann sich der Rezensent nur anschließen. Wenn die Verfasserin den Fokus nicht so sehr auf die Präsentation neuer Forschungsergebnisse legt, sondern eher auf die Sichtung und vor allem: das Sichtbarmachen des vielfältigen Wissens über eine zentrale spätrömische Metropole, dann liegt gerade darin die Stärke des Buches. Das schillernde Panorama, das Judith Herrin von gut fünfhundert Jahren Stadtgeschichte entwirft, ist deshalb nicht nur in zahlreichen Fachrezensionen gewürdigt worden, sondern auch von internationalen Tageszeitungen, was bei mediävistischen Sachbüchern – leider! – nicht allzu häufig vorkommt: so etwa in der italienischen »Repubblica«, der deutschen »F.A.Z.« oder der britischen »Financial Times«. Es ist daher nur zu begrüßen, dass nun auch eine deutsche Übersetzung vorliegt.

Im Gegensatz zu den bisherigen Referenzwerken zu Ravenna – genannt seien hier stellvertretend »Ravenna in Late Antiquity« von Deborah Mauskopf Deliyannis (2010) und die monumentale Untersuchung »Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes« von Friedrich Wilhelm Deichmann (1969–1974; vier Bände) – stehen bei Judith Herrin nicht die Bauten und Kunstschatze der Adria-Metropole im Vordergrund. Wenngleich auch Herrin ausführlich auf die wichtigsten Kunstdenkmäler eingeht, geht es ihr doch in erster Linie um den historischen Kontext, dem diese ihre Entstehung verdanken. In einer persönlich gehaltenen Einführung lässt sie die Fragen Revue passieren, die ihr auf einer Autofahrt nach einem Ravenna-Besuch durch den Kopf gingen: »Weshalb gibt es die unvergleichlichen Mosaiken von Ravenna, und wie lässt sich erklären, dass sie die Zeiten überdauert haben?« (S. 18) Dabei ist Herrins Ravenna-Buch, wiewohl mit der Absicht geschrieben, hierauf Antworten zu finden, mehr als nur die Geschichte einer Stadt. Weil es oft auswärtige Mächte waren, die Ravennas Geschick bestimmten – Römer, Ostgoten, Byzantiner, Langobarden, Franken, indirekt auch die Araber –, beabsichtigt Herrin »eine viel größer angelegte Darstellung der unterschiedlichen Kräfte und Mächte, die hier gebündelt wurden und Ravenna zum Schmelztiegel Europas machten« (S. 27). Ein Faszinosum ist Ravenna für Herrin aber auch deshalb, weil es eine der wenigen Städte des römischen Westens war, die in der poströmischen Zeit keinen Niedergang erlebten, sondern regelrecht florierten.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Herrin teilt ihr Buch in neun große Kapitel, die den Zeitraum von 402 bis 814 abdecken, also von der Verlegung der weströmischen Kaiserresidenz unter dem jugendlichen Kaiser Honorius und seiner Halbschwester Galla Placidia bis zum Tod Karls des Großen, der Ravenna gemeinsam mit dem Langobardenreich seiner Herrschaft eingliederte (S. 44–453). Die Kapitel sind ihrerseits in kürzere Abschnitte unterteilt. Positiv hervorzuheben ist, dass Herrin nicht nur auf narrative Quellen eingeht – erwartungsgemäß kommt der geschichtsschreibende Priester Agnellus oft zu Wort –, sondern auch immer wieder Papyri der städtischen Verwaltungsbehörden auswertet, die sehr interessante Einblicke in den wirtschaftlichen Alltag der Stadtbewohner geben und der Erzählung zusätzliches Kolorit verleihen.

Zum Schluss gibt Herrin einen knappen, aber gekonnten Überblick über die Faktoren, die ihrer Meinung nach für die Prosperität Ravennas und auch für die Häufung an Kunstschatzen verantwortlich waren (S. 454–468). Zuvorderst dürfte sicher die geschützte Lage der Stadt eine zentrale Rolle gespielt haben, was ja für die Verlegung der Kaiserresidenz überhaupt erst den Ausschlag gegeben hatte. Herrin vermutet, dass diese Entscheidung Stilicho († 408) zu verdanken ist, dem begabten Heermeister des Kaisers Honorius. Die Verfasserin hebt neben dem baulichen Engagement weltlicher Herrscher (v. a. Galla Placidia, Theoderich oder Justinian I.) auch die vielfältigen Aktivitäten der örtlichen Bischöfe hervor, die seit dem Jahr 546 den Rang von Metropolitane innehaben. Mehr als jeder andere hätten die Bischöfe die Bildung einer kollektiven Identität der Bürger von Ravenna vorangetrieben. Herrin spricht in diesem Zusammenhang etwas anachronistisch von einer »civic religion«, was in der Übersetzung vorsichtiger mit »bürgerliche Form der Frömmigkeit« (S. 456) wiedergegeben ist.

Die Übersetzung ist flüssig lesbar und gibt den lebhaft-ansprechenden Stil des Originals sehr gut wieder (ein cursorischer Abgleich mit dem Original zeigte, dass die deutsche Übersetzung vereinzelt sogar Abschnitte enthält, die in der Originalausgabe augenscheinlich gekürzt wurden, vgl. S. 451f.). Wie bei einem Werk dieses Umfangs kaum zu vermeiden, ist es allerdings zu einigen kleinen Versehen gekommen, die die Gesamtleistung zwar nicht wesentlich schmälern, bei einer Neuauflage aber unbedingt berichtigt werden sollten: S. 94 wird eine Vigil, die Papst Leo im Beisein von Valentinian III. feierte, mit »Mahnwache« übersetzt; S. 125 wird die Verehrung, die Kaiser Leon I. und seine Frau Verina der Muttergottes entgegenbrachten, mit »Anbetung« wiedergegeben (»vor ihr knieten und sie anbeteten« steht in der Übersetzung, wohingegen es, theologisch korrekt, im Original heißt: »kneeling before her in veneration«).

S. 187 heißt es in der Übersetzung, dass »die Bischöfe von Rom, einschließlich Papst Vigilius (537–555), alle in Chalkedon getroffenen Entscheidungen als Bedrohung des wahren Glaubens und der päpstlichen Autorität« betrachtet hätten (auch auf S. 188 findet sich eine Formulierung im Sinne dieses Missverständnisses).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dabei ist es genau umgekehrt. Anlass des Dreikapitelstreites war ja gerade, dass der Papst – und eine große Menge weiterer Kleriker – Justinians Verurteilung der Drei Kapitel als einen Angriff auf das Konzil von Chalkedon und damit auch auf die Autorität Leos des Großen verstanden hatten. Dementsprechend heißt es im Original: »Bishops of Rome, including Pope Vigilius (537–555), therefore considered anything that modified the decisions taken at Chalcedon as threatening to the true faith, and against papal authority.« Auf S. 325f. suggerieren die Formulierungen im Deutschen, dass Bischöfe ein regelmäßiges »Einkommen« gehabt hätten, so wie heute Angestellte oder Beamte. Tatsächlich handelt es sich bei den »incomes«, die mit einem Bistum verknüpft waren, nicht um geregeltes Einkommen oder Gehälter im modernen Sinn, sondern um Einkünfte, die die Ländereien dieses Bistums abwarfen; »a richer see« ist daher nicht: »eine besser bezahlte Stelle«.

Auf S. 440 sind versehentlich zwei Sätze in den Text geraten, die im Kontext keinen Sinn ergeben und die auch nicht in der Originalausgabe stehen: »Karl [!] hatte Bonifatius geschickt, um die Friesen zu bekehren, doch 754 wurde dieser von den Friesen ermordet. Deventer sowie fränkische Siedlungen und Kirchen im Rheinland wurden daraufhin von den Sachsen zurückerobert.« Abschließend sei noch angemerkt, dass Bücher, die im Original auf Deutsch erschienen sind, nicht in ihrer englischen Übersetzung zitiert werden sollten. Das betrifft zumindest Herwig Wolfram, »Die Goten« (jetzt in der 5. Auflage, München 2009) und Johannes Fried, »Karl der Große« (5. Auflage, München 2016).

Die zahlreichen, hochwertigen Farabbildungen werten die Ausgabe zusätzlich auf, ein Personen- und Sachregister erschließt den Band. Hilfreiche Dienste leistet nicht zuletzt ein tabellarischer Überblick zu »Konkurrierenden Mächten in Ravenna«, der in der englischen Ausgabe des Buches fehlt. Hier werden weltliche Herrscher, Exarchen und ravennatische Bischöfe im Untersuchungszeitraum in chronologischer Abfolge nebeneinandergestellt (auf S. 477 müsste es allerdings »Ludwig II., Kaiser« heißen, und nicht »Ludwig der Deutsche«). Kleinerer Abstriche ungeachtet handelt es sich insgesamt um eine hochwillkommene Monografie, die es vermag, die reiche Geschichte dieses wichtigen Knotenpunkts der spätantiken Welt einem breiten Publikum zugänglich zu machen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96754](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96754)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anne Huijbers (ed.), Emperors and Imperial Discourse in Italy, c. 1300–1500. New Perspectives, Roma (École française de Rome) 2022, 368 p. (Collection de l'École française de Rome, 592), ISBN 978-2-7283-1563-5, EUR 32,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Andreas Rehberg, Rom

In den letzten Jahren hat Reichsitalien wieder verstärkt die Aufmerksamkeit auf sich gezogen. Die »Regesta Imperii« haben mit dem sog. »Italienprojekt« hier seit 2016 einen Schwerpunkt gesetzt¹. Anne Huijbers ist es zu verdanken, dass im November 2018 eine Konferenz in Rom zu den Kaisern und der Reichsidee in Italien vom späten 13. bis zum 15. Jahrhundert stattgefunden hat, deren Tagungsakten von 2022 hier vorzustellen sind. Im Zentrum stehen die symbolische Kommunikation, die politische Theorie, die juristische Seite, die humanistische Oratorik sowie die volks- und lateinsprachige zeitgenössische Historiografie rund um die Könige, die nach Italien kamen oder den Zug nach Süden wenigstens – wie Rudolf I. (reg. 1273–1291) – planten: So ein Zug konnte sich lohnen (S. 12f.).

Len Scales blickt auf die drei Dynastien, die den Romzug als ein Mittel zur dynastischen Kontinuität im Reich nutzten: Habsburg, Luxemburg, Wittelsbach. Die Humanisten näherten sich der Reichsidee mit sehr unterschiedlichen Perspektiven. Für den im Dienste eines Colonna-Kardinals stehenden Kölner Kanoniker Alexander von Roes waren die Hauptstädte des Reichs Rom, Mailand, Aachen und Arles immer noch konstitutiv für das Reichsgebilde (S. 14). Umgekehrt war man in Italien vielerorts stolz auf die eigenen Beziehungen in den Norden. So betonte Lucca unter Karl IV. seinen Status als Reichsstadt (S. 20). Etliche italienische Ärzte, Bankiers, Ratgeber und Diplomaten standen im Dienste der römischen Könige und Kaiser. Der transalpine Kulturaustausch wird in Cola di Rienzos Vermittlung von Dantes »De Monarchia« an den Prager Hof deutlich; umgekehrt war Marsilius' von Padua »Defensor pacis« verbreitet (S. 33f.).

Die erste Sektion ist dem Spannungsfeld zwischen der imperialen Idee und dem *res publica*-Verständnis in den italienischen Kommunen gewidmet. Einleitend hierzu analysiert Carole Mabboux den Umgang mit dem ciceronianischen Verständnis der *res publica*. Im 14. Jahrhundert verbanden etliche Autoren republikanische Ideale mit der Fähigkeit der kommunalen Selbstbestimmung und »Freiheit«. Giovanni Villani bezeichnete in seiner »Cronica« aus den Jahren 1320–1340 mit der Republik das antike Rom, aber auch sein



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ <http://www.regesta-imperii.de/unternehmen/italienprojekt.html>
(23.04.2023).

Florentiner Gemeinwesen, um so auch seine gefährdete politische und legislative Autonomie hervorzuheben (S. 52, 56). Kernpunkt der Kaiserfrage für das kommunale Italien war die Garantie der städtischen Freiheiten. So konnten Dantes »Monarchia« (ca. 1313) und Marsilius die Rechte des Kaisers verteidigen (S. 59). Anna Modigliani geht den Begriffen Imperium und *res publica* in den Briefen Cola di Rienzos und in zeitgleichen Chroniken nach. Rom war ja die *città imperiale* schlechthin. Colas Tribunenamt war insofern ambivalent, als es schon in der Antike von Augustus zur eigenen Machtsteigerung instrumentalisiert worden war. Colas Ritterweihe vom 1. August 1347 implizierte die Ablehnung der Konstantinischen Schenkung und Aneignung der kaiserlichen Gewalt durch einen Laien (S. 79). Man müsse bei dem nach der Alleinherrschaft strebenden Cola di Rienzo den Unterschied zwischen seinem eigenen Konzept der *res publica Romana* und demjenigen der *res publica Romanorum* der Stadtstatuten von 1360/1363 beachten (S. 82), was ja auch erklärt, warum ihn seine Landsleute letztlich fallen ließen. Juan Carlos D'Amico stellt Fazio degli Ubertis »Dittamondo« vor, dem eine imaginäre Reise durch Europa und Afrika zugrunde liegt. Die als alte Frau personifizierte Roma beklagt sich über ihre verschiedenen Ehemänner, beginnend mit Romulus und den sechs Königen von Rom. Konstantin gilt ihr wegen seiner Schenkung als ungetreuer Gemahl (*un marito infedele*) (S. 95). Die Alte wirft Kaiser Karl IV. (*Carlo di Buemme*), der ja nur insgesamt kurze Zeit – immerhin zu zwei Gelegenheiten 1355 und 1368 – am Tiber weilte, wegen seiner Absenz vor, des Titels, den er trage, nicht würdig zu sein (S. 93). Die in einem zweiten Gedicht (»canzone di Roma«) ventilierter Lösung hätte die Wahl eines italienischen Stellvertreter-Königs durch den Kaiser (Karl IV.) sein können, worauf vielleicht Cola di Rienzo in seiner zweiten Regierungsphase in Rom gehofft hatte (die allerdings mit seiner Ermordung tragisch für ihn endete).

Die zweite Sektion ist der Kaiseridee bei Juristen und Humanisten gewidmet. Daniela Rando geht auf das Werk von ausgewählten Juristen an der Universität Padua im 15. Jahrhundert ein. Raffaele Fulgosio musste auf dem Konstanzer Konzil konstatieren, dass die universale Herrschaft des Kaisers nicht überall anerkannt wurde. Francesco Zabarella ging in einem *consilium* einigen Fragen im Zusammenhang mit der Wahl des Königs der Römer nach: Mit welchem Recht und Verfahren führten die sieben Kurfürsten die Wahl durch? Was geschah bei Uneinigkeit? Welche *potestas* genoss der Gewählte vor der Krönung durch den Papst? Der nachmalige Bischof von Trient Johannes Hinderbach hat dagegen seine universitären Mitschriften gesammelt. Alle drei Autoren waren sich einig, dass die weltliche Gewalt der römischen Könige und Kaiser nicht durch den Papst beeinträchtigt werden durfte (S. 117f.). Veronika Proske untersucht das Treffen zwischen Papst Eugen IV. und Kaiser Sigismund anlässlich dessen Krönung 1433 in Rom und dessen Widerhall bei den Humanisten. Die Augenzeugen berichteten detailliert vom zeremoniellen Ablauf. Eindruck machte stets der massenhafte Ritterschlag durch den neuen Kaiser auf der Tiber-Brücke. Der oft erwähnte angebliche Rundgang des Kaisers aus dem Hause Luxemburg mit dem

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96755](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96755)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

gelehrten Ciriaco d'Ancona durch Rom war indes eine literarische Fiktion (S. 147). Der oft – ungerechtfertigt – als »Reichsschlafmütze« verkannte Friedrich III. war viermal nach Italien gezogen und zweimal in Rom gewesen. In den von Riccardo Pallotti analysierten Begrüßungsreden, die führende italienische Humanisten an den Habsburger richteten, wurde dieser wiederholt aufgefordert, die Führung eines Kreuzzugs zu übernehmen (S. 162). Ein weiterer Kitt waren die Verwandtschaftsbeziehungen zwischen italienischen und deutschen Fürstenhäusern, auf die abschließend Claudia Märkl hinweist. So darf man nicht vergessen, dass Friedrichs III. Ehefrau Eleonora die Nichte des Königs von Neapel Alfons von Aragon war (S. 167). Friedrichs mitziehende Kanzlei arbeitete auf Hochtouren und versorgte – nicht zum Schaden der stets klammen kaiserlichen Kasse – viele Italiener mit Privilegien. Aeneas Silvius Piccolomini setzte mit seinen Schriften auf den Kaiser Maßstäbe. Auf die Friedrich III. oft zugedachte Führung eines Kreuzzugs ließ sich der vorsichtige Habsburger aber nicht ein.

Die dritte Sektion des Bandes ist den Strategien gewidmet, mit denen namhafte Geschichtsschreiber des Spätmittelalters und Humanismus die Reichsthematik angingen. Heike Johanna Mierau untersucht hierfür spätmittelalterliche Universalchroniken, deren wirkmächtigste zweifellos die auch in Italien weitverbreitete Papst-Kaiser-Chronik Martins von Troppau war. Bemerkenswerterweise war das Werk auch ein Hilfsmittel für Juristen, die seinen Informationen Beweischarakter zusprachen. Die Herausgeberin Anne Huijbers selbst wendet sich Autoren zu, die sich mit der Geschichte der Kaiser beschäftigt haben. Zunächst gilt die Analyse Giovanni Mansionarios (gest. 1337) »Ystorie imperiales«, gefolgt von Benvenuto da Imolas »Libellus augustalis«. Die beiden Autoren legitimierten die kaiserlichen Ambitionen auf der italienischen Halbinsel. Rino Modonutti zeigt das Auf und Ab des Engagements des Albertino Mussato für die Kaiser seiner Zeit, hier besonders für Heinrich VII. aus dem Hause Luxemburg. Die 1315 einsetzenden Dichterkrönungen in Italien vereinten Kaiser und Dichter – beiden gebührte der Lorbeer (S. 275f.). Mussatos Glaube an das Reich lebte wieder bei der Ankündigung der Romfahrt Ludwigs des Bayern im Jahr 1327 auf, wie ein Brief an Marsilius von Padua belegt. Hier knüpft Alexander Lees Beitrag zu Ludwig IV. von Bayern an, den Mussato zunächst als potentiellen Wiederhersteller der paduanischen Freiheit begrüßte (S. 291). Der Paduaner Frühhumanist und Historiograf teilte aber Ludwigs Abkehr vom legitimen Papst nicht. Das antike Rom war zweifellos der Fluchtpunkt im Kalkül der Humanisten. Schließlich wurde Karl IV. zur Projektionsfläche ihrer Wünsche. Mit der »Goldenen Bulle« 1356 verschwand Ludwig der Bayer allerdings weitgehend aus ihrem Fokus (S. 302). Coluccio Salutati verurteilte Ludwig, da er sich von Matteo Visconti hatte unterstützen lassen, und zog Parallelen zu dem ebenfalls Florenz bedrohenden Bündnis zwischen Karls IV. Sohn Wenzel und Giangaleazzo Visconti.

Claudia Märkl zieht eine Bilanz des Bandes. Ein von ihr aufgezeichnetes Desiderat zielt auf die Fortführung des Katalogs Percy Ernst Schramms zu den Porträts deutscher Kaiser und

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96755](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96755)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Könige über 1190 hinaus (S. 333). Ähnlich würde es sich lohnen, die kaiserlichen Reservatrechte (gestreift im Band u. a. auf S. 21, 168, 179, 335) gezielt aufzuarbeiten. Jeder vom Kaiser ernannte Hofpfalzgraf, Ritter oder *poeta laureatus* war kraft seiner Privilegien (vor allem des Rechts auf Ernennung von Notaren und der Legitimierung von unehelich Geborenen) ein potentieller Multiplikator kaiserlichen Herrschaftshandelns. Kein Wunder, dass die Päpste sehr schnell in unerbittlicher *imitatio imperii* auch diese Nischen mit eigenen analogen Ernennungen zu besetzen trachteten.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96755](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96755)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Stéphane Lecouteux, Nicolas Leroux, Ourdia Siab (dir.), La bibliothèque et les archives de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Fécamp. Splendeur et dispersion des manuscrits et des chartes d'une prestigieuse abbaye bénédictine normande. Vol. 1: La bibliothèque et les archives au Moyen Âge, Caen (CRAHAM) 2021, 317 p., ISBN 979-10-699-8343-4, EUR 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Sébastien Barret, Aubervilliers

Au sein du très riche panorama qu'offre la Normandie médiévale en matière d'écrits de toutes sortes, c'est autour de la production de la célèbre abbaye de la Trinité de Fécamp que s'articule le volume dont il est ici question. Il est issu de journées d'études tenues en octobre 2017, et rassemble des contributions de plusieurs spécialistes, dans une perspective historique pluridisciplinaire; de manière plus générale, c'est l'un des résultats d'une large palette d'activités scientifiques en cours autour de la Trinité de Fécamp et de ses manuscrits – et, plus généralement, des manuscrits normands du Moyen Âge.

Les deux premières contributions donnent le contexte général de l'histoire de la Trinité. Jacques Le Maho revient tout d'abord sur le château et l'abbaye de Fécamp du VII^e au X^e siècle, en confrontant sources écrites et archéologiques. Un premier monastère est mentionné par les sources dès le VII^e siècle; plusieurs constructions postérieures ont pu remonter à lui, de manière plus ou moins directe, notamment la collégiale de la Sainte-Trinité, une chapelle Notre-Dame ayant fait partie de l'abbaye postérieure, ou encore une église Saint-Léger aujourd'hui disparue. Des vestiges de bâti mis au jour lors de fouilles menées sous le palais ducal, remontant au VII^e ou VIII^e siècle, pourraient être issus soit de bâtiments de l'abbaye, soit de la résidence du fondateur, le comte Waninge, restée proche de l'abbaye – c'est cette dernière hypothèse qui a les faveurs de l'auteur. Il pense également que des fortifications ont précédé le palais des ducs, et qu'il est possible qu'elles aient été érigées pour la mise en défense de Fécamp contre les Normands, peut-être sous la houlette de l'abbé Anségise de Fontenelle (823-833). C'est en tout cas Guillaume Longue Épée qui fit reprendre le château et édifier un palais après celui-ci. A suivi la fondation d'une église, peut-être au même endroit que celle que fit bâtir Richard I^{er} et que Richard II transforma en abbaye, après la possible dispersion de moniales qui auraient constitué une première communauté.

La période ducale de Fécamp (911–1204) est abordée par Stéphane Lecouteux, notamment sous l'angle de ses liens avec la dynastie normande. L'essor véritable du palais date sans doute des années 960–970, précédant la nouvelle église bâtie dans les années



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

980-990, dont la construction fut décrite, fidèlement, par Dudon de Saint-Quentin. Après l'échec d'un projet clunisien, Richard y installa des chanoines réguliers; en 1001, Richard II en suscita la réforme par Guillaume de Volpiano pour en faire une abbaye bénédictine. L'auteur note que ce processus est également largement bénéfique à l'ensemble castral; ainsi s'ouvre une période faste pour l'une et l'autre. L'abbaye rayonne, et le palais est un centre diplomatique européen.

Sous Guillaume le Conquérant, la place perd de son rôle politique, le duc choisissant Caen comme centre de son pouvoir, et lieu de la nécropole ducale. L'abbaye, elle, n'en continue pas moins de prospérer religieusement, notamment sous son abbé Jean de Ravenne; mais là aussi, la concurrence se fait sentir, en provenance du Bec ou de Saint-Étienne de Caen. D'un point de vue matériel, l'abbaye se porte également bien, et son réseau de confraternité s'étend, au début du XII^e siècle, de Fruttuaria à Norwich et Tewkesbury. Par la suite, Fécamp passe à Guillaume le Roux, ce qui la fait passer en marge des intérêts de ses seigneurs; l'abbaye connaît des conflits avec l'archevêque de Rouen, au terme desquels elle se voit reconnaître l'exemption par la papauté, qui la soutient tout au long du XII^e siècle. Ceci en fait un établissement prospère et indépendant, ce dont témoigne le début de la reconstruction de l'église en 1167-1168.

C'est encore Stéphane Lecouteux qui se penche ensuite, sur la base de ses travaux de doctorat, sur le premier volet des trésors manuscrits auxquels l'abbaye sert d'écrin, dans un article qui est un vrai petit livre («Le scriptorium et la bibliothèque pendant la période ducale», aux p. 88-242). Il part de l'histoire des bibliothèques, en commençant par celle des chanoines entre 990 et 1001 (les phases antérieures ne sont absolument pas documentées de ce point de vue). Trois manuscrits s'y rattachent, dont il ne pense pas qu'ils furent le produit d'un scriptorium local – six autres volumes, bien que très tôt entrés dans la bibliothèque monastique, ne doivent pour lui pas être comptés dans cette première collection.

C'est ensuite de la bibliothèque «bénédictine» qu'il s'agit, aux XI^e et XII^e siècles. Deux abbatiats ont été essentiels pour sa constitution: ceux de Jean de Ravenne (1028-1078) et de Roger de Bayeux (1107-1139). Ici, il y a bien un scriptorium, et un scriptorium fameux, dont l'activité peut être divisée en quatre grandes périodes: 1001-1050, 1050-1078, 1078-1107 et 1107-1139. Par la suite, la voie principale d'enrichissement de la bibliothèque n'est plus le scriptorium, mais l'acquisition à l'extérieur, seuls certains types de livres liturgiques continuant d'être produits sur place. Au sein de ces quatre périodes, la troisième marque un certain ralentissement de la production; la deuxième et la quatrième représentent des moments d'aboutissement artistique. La bibliothèque reflète l'histoire institutionnelle et spirituelle de l'abbaye, avec un premier fonds sans doute constitué sous l'influence de Guillaume de Volpiano, voire partiellement par lui-même, faisant de Fécamp l'un des relais de l'influence



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dijonnaise. La spiritualité de Jean de Ravenne, la réforme dite grégorienne, les nécessités de la liturgie sont autant de facteurs d'influence dans la constitution de la bibliothèque et de son évolution. L'iconographie des manuscrits semble illustrer une communauté fécampoise plus intransigente sur un certain nombre de points que, par exemple, celle du Mont-Saint-Michel.

Le scriptorium est ensuite l'objet des attentions de l'auteur. Les copistes usent principalement de quaternions, dont la composition respecte normalement la loi de Gregory; la mise en page se fait couramment à longues lignes, même si le schéma à deux colonnes n'est pas oublié. Les quatre périodes précédemment définies sont ensuite passées en revue de manière extrêmement détaillée, pour les encres, les écritures et leur morphologie, les décors de tous types et leur mise en œuvre; quand c'est possible, des copistes sont identifiés et étudiés. Pendant la deuxième période, l'écriture se ramasse, les abréviations se font plus nombreuses; les décors se développent sous influence anglo-saxonne. La troisième voit un ralentissement de l'activité du scriptorium, accompagné d'une écriture souvent moins formelle; les décors restent assez proches de ceux de la période précédente, avec quelques tentatives plus innovantes. Enfin, la quatrième représente un nouveau point culminant de l'histoire du scriptorium, où des éléments contemporains d'influence anglaise se mêlent à des motifs franco-saxons ou normands. Copistes et enlumineurs, mieux connus que pour les périodes précédentes, peuvent travailler à plusieurs au sein d'un même manuscrit. De manière générale, l'on assiste aussi à des remaniements de volumes plus anciens, particulièrement de ceux de la première période. L'auteur évoque également la dispersion de la bibliothèque, qui avait déjà souffert des guerres de Religion. Un certain nombre de manuscrits jugés inutilisables furent vendus au début du XVII^e siècle. En conclusion, il insiste sur la richesse non seulement artistique, mais aussi philologique de ces manuscrits, même mutilés ou partiels. L'article fait l'objet d'une illustration extrêmement abondante en couleurs: abécédaires paléographiques, mais aussi présentation systématique de décors représentatifs des différentes périodes de production.

Après la bibliothèque, c'est logiquement des archives qu'il s'agit dans la contribution donnée par Michaël Bloche, basée sur sa thèse de doctorat également. La Trinité de Fécamp est connue pour avoir été l'un des centres importants de production d'écrits documentaires aux X^e et XI^e siècles; certains des actes ont pu être réalisés par l'un ou l'autre des scribes identifiés dans les livres du scriptorium. Il est par ailleurs possible que des chartes duciales aient été rédigées à l'abbaye; l'on a même émis l'hypothèse que la chancellerie des ducs s'y serait trouvée, mais en tout état de cause, la situation est peu claire, ne serait-ce que du fait de la proximité de l'abbaye et du palais, et appelle à de nouvelles études.

Plusieurs recueils sont connus pour la période ducale (aucun pour celle qui précède). Le premier, perdu, qui daterait de la fin XI^e-début XII^e siècle, a été décrit en 1699 et un bon nombre de

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96775](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96775)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

copies d'actes effectuées au XVII^e siècle en est issu. Deux autres cartulaires datent du XIII^e ou du XIV^e siècle. Quelques fragments sont connus encore pour le Moyen Âge, ainsi qu'une compilation du XVII^e siècle, un »cartulaire-bullaire« qui est peut-être issu d'un bullaire médiéval perdu. Le chartrier a subi des pertes, mais reste un très bel ensemble, représentant actuellement, au fil de divers dépôts, 110 mètres linéaires de documentation depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque révolutionnaire. Pour la période jusque 1190, 224 actes sont transmis et ont pu être édités par l'auteur. Au sein du corpus complet qu'il a réuni, l'on note 65 actes des princes anglais, normands et anglo-normands, contre seulement 7 des rois de France; 22 bulles dont bénéficia l'abbaye; de nombreux actes d'abbés et de prélats de la région, ainsi que de l'aristocratie locale. 17 chirographes sont à signaler, dont 12 originaux. Comme en d'autres endroits, l'on rencontre des faux à la Trinité, notamment des interpolations pour lesquelles l'on s'est inspiré des originaux des archives. L'auteur signale également plusieurs inventaires de titres pour l'époque moderne, et donne une excellente illustration des richesses du chartrier.

La suite est prise par Lauren Mancina, dont l'article, traduit par Nicolas Leroux, Ourdia Siab et Anne Fruish-Taylor, vise à mettre en rapport les collections de manuscrits de la bibliothèque de la Trinité avec la spiritualité de l'abbé Jean de Ravenne et son héritage. Celle-ci, insistant sur le lien émotionnel des moines avec le Christ par l'intermédiaire de la crucifixion et du corps souffrant du Seigneur, manifestée notamment dans sa »Confessio theologica«, aurait non seulement été un terreau privilégié à la vénération de la relique du Précieux-Sang, mais se retrouve également dans la composition de la bibliothèque et la réalisation de ses volumes, dont un certain nombre semble par exemple avoir été conçu pour une utilisation individuelle.

Enfin, Claude Couprie se penche sur les pigments bleu et rouges des XI^e et XII^e siècles, et sur leur analyse par microspectrométrie Raman. Pour le bleu, l'indigo une fois (au X^e siècle), puis le lapis-lazuli ont été identifiés dans le corpus de 9 manuscrits analysés; pour le rouge, c'est une alternance, parfois dans un même volume, de vermillon et de minium, ce dernier n'apparaissant plus après la fin du XI^e siècle (mais l'échantillon reste modeste). Le vert a aussi été étudié; l'on y a trouvé du cuivre, mais pas, par exemple, de malachite. Un résultat fort intéressant de cette étude semble être la possibilité du choix par les scribes ou enlumineurs individuels des pigments utilisés.

Le volume peut paraître un peu disparate, résultat finalement logique, voire inévitable, de la diversité d'approches qu'il réunit: archéologie confrontée au témoignage des textes, histoire politique et régionale, histoire d'un fonds de bibliothèque et d'un scriptorium mobilisant codicologie, paléographie et histoire de l'art, histoire des archives et diplomatique, théologie et histoire de la spiritualité, analyse physico-chimique des archéomatériaux. D'une certaine manière, au-delà des méthodologies de base, chaque autrice ou auteur semble illustrer différentes traditions de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

rédaction et de présentation des résultats; de plus, l'ampleur des différents articles varie beaucoup – Stéphane Lecouteux s'y taille la part du lion. Si cela peut surprendre au premier abord, c'est aussi l'une des richesses du livre que de donner à voir ces différentes manières de travailler autour d'un même objet. Chaque texte, à sa manière, revisite un sujet et se fait le reflet de travaux en cours et d'une recherche vivante; ce qui explique d'ailleurs que les résultats présentés ne soient pas toujours définitifs.

À maintes reprises, il est fait allusion à d'autres établissements et d'autres collections ou entreprises scientifiques, au Mont-Saint-Michel ou à Avranches par exemple; ces études sont ainsi pleinement enracinées dans le contexte des recherches actuelles. La très abondante illustration de l'ouvrage est particulièrement la bienvenue, et sera utile à la recherche; l'on peut souligner, ici, le gros travail que représentent les planches données par S. Lecouteux: les échantillons d'écritures et de décors systématiquement sélectionnés et présentés seront extrêmement précieux aux spécialistes. Pareillement, le diplomate sera reconnaissant à Michaël Bloche des exemples illustrés qu'il donne.

Au chapitre des petits regrets, l'on pourra mentionner que les auteurs ne dépassent que très épisodiquement la fin de la période ducale; le second volume, annoncé dans l'introduction de Nicolas Leroux et Ourdia Siab, devrait porter sur la période moderne, ce qui est particulièrement bienvenu en soi, mais laissera sans doute subsister un vide chronologique. C'est certainement le reflet de l'historiographie concernée et de son évolution, et un phénomène que l'on a pu constater ailleurs, par exemple, pendant longtemps, dans les études clunisiennes, qui ne se sont appropriées la fin du Moyen Âge que relativement récemment. Quoi qu'il en soit, ce livre prend une bonne place dans les riches traditions des recherches médiévales normandes et du rôle dans celles-ci des sociétés savantes, des universités et des institutions patrimoniales. Il est particulièrement réjouissant de voir dans ce beau volume un résultat supplémentaire de ces fructueuses coopérations.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96775](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96775)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Annett Martini, »Arbeit des Himmels«. Jüdische Konzeptionen rituellen Schreibens in der europäischen Kultur des Mittelalters, Berlin, Boston (De Gruyter Oldenbourg) 2022, 347 S., 79 Abb. (Studia Judaica, 115), ISBN 978-3-11-072190-4, EUR 92,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Élodie Attia, Aix-en-Provence

Cet ouvrage présenté ici mène une recherche originale sur un artefact médiéval qui a été longtemps considéré comme anhistorique: le rouleau liturgique hébreu (»Sefer Torah«) contenant le Pentateuque de la Bible et utilisé dans les synagogues pour la liturgie publique. L'autrice propose de l'approcher comme un phénomène particulier de la tradition écrite juive autant d'un point de vue de la production matérielle de l'écrit que d'un point de vue théologique et social. De tous les écrits sacrés (rouleaux, *megillot*, *mezuzot* et *tefillin*), rien n'attire autant l'attention des autorités normatives rabbiniques que la production des rouleaux de Torah, et ce depuis l'Antiquité tardive, preuve d'une idéalisation prononcée et d'une théorisation de l'objet.

L'autrice a choisi d'étudier le rouleau produit au Moyen Âge en monde ashkénaze, en France et en Allemagne, participant du renouveau des études de la dernière décennie sur les bibles médiévales de ces espaces. Évoquant les recherches très récentes dans son chapitre introductif (p. 2–13), elle défend que la façon de concevoir et réaliser concrètement un rouleau de Torah a subi un processus de transformation continu entre le 11^e et le 15^e siècle dans laquelle une dimension symbolique serait devenue de plus en plus forte. L'objectif du travail est donc d'évaluer, à partir de sources majoritairement textuelles soit antiques soit médiévales (avec parfois des appels au contemporain), ce que devait faire/produire un scribe, une évolution de pratiques, et de vérifier qu'il ne s'agisse pas uniquement d'un débat interne au judaïsme mais que ces modifications soient sans doute liées au contexte judéo-chrétien lui-même, donc à des relations ambivalentes à ce contexte général et englobant, »catalyseur de transformations« (p. 7).

L'autrice se situe elle-même dans les pas d'historiens tels que Güdeman, Berliner, Baron, Abraham, Katz et plus récemment, Yuval, Marcus et Baumgarten suivant le concept de *inward acculturation*, un modèle sociologique et anthropologique qu'il faudrait discuter davantage. Il permet toutefois d'expliquer comment des éléments perçus ou définis comme »non-juifs« se retrouvent entièrement intégrés aux traditions juives. Dans cette approche, il est donc explicitement choisi de rapprocher souvent les concepts juifs et chrétiens de l'écrit sacré dans la culture médiévale.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le deuxième chapitre s'intéresse au souvenir culturel produit par les écrits sacrés, suivant la théorie de l'égyptologue Jan Assman. Dans ce cadre, deux thèmes sont abordés: d'abord le fait que l'artefact hébraïque du rouleau de Torah utilisé à la synagogue serait le représentant de l'identité juive en Diaspora médiévale, l'objet étant lui-même un souvenir mimétique, chosifié et communicatif d'un lieu du passé (le second Temple) créant une mémoire collective traditionnelle. Le rouleau hébreu est rapproché d'un artefact homologue, l'évangélaire latin, utilisé aux messes publiques. Pour les laïcs chrétiens, ce livre représenterait la croyance et porterait la symbolique de la messe à partir du 12^e siècle, le livre (latin) manifestant la présence du Christ, y compris par l'iconographie.

Le troisième chapitre analyse les matériaux et matières utilisés pour l'écriture des rouleaux de Torah, des *tefillin* et des *mezuzot*, à savoir les supports d'écriture, l'encre, et le *qulmus* (plume ou calame servant à écrire), ce qui les rend purs et utilisables. L'évangélaire latin médiéval est alors analysé ici comme un représentant de la croyance chrétienne.

Le quatrième chapitre très fourni (p. 61–140) ouvre une discussion sur la production de matériaux d'écriture rituels purs au Moyen Âge, entre acculturation et démarcation. Le *material turn* des années 80 rend les artefacts actants. L'autrice évoque d'abord ce que les autorités talmudiques et Maïmonide établissent comme conditions d'obtention d'un support apte à l'emploi en terre d'Islam, puis par comparaison, évalue les préconisations de confection en terre de Chrétienté (*gvil*, *qlaf* et *duchsustos* hébreux versus parchemins latins). Une analyse des théories rabbiniques de consécration des supports d'écriture, dans le Talmud, puis en monde musulman et chrétien médiéval, incluant les théories des tossafistes de France septentrionale, ceux de Provence et d'Espagne septentrionale, ainsi que le cas de Meïr de Rothenburg et son école.

Ce long chapitre cherche également les fonctions possibles de toutes les actions rituelles incluses dans la pratique de la production d'un rouleau de Torah, et des corrélations »Temps, Espace, Performance, Objet, Sonorité«. Ainsi, l'autrice se penche sur la signification symbolique de la matière du livre chrétien (p. 114–125) et son influence probable sur les scribes juifs. Enfin, elle revient en dernier lieu sur la discussion halakhique médiévale autour de la confection de l'encre et du *qulmus* servants à écrire.

Le cinquième chapitre se focalise sur les théories des »livres saints« dans le célèbre »Sefer Hassidim«, livre du courant piétiste juif des Hassidei Ashkenaz, bien connu depuis les travaux effectués sous la direction de Colette Sirat (1996). Ce courant présente, selon l'autrice, l'écriture des livres sacrés entre *halakhah* (jurisprudence rabbinique hébraïque) et magie. Puis, dans un souci de mettre en relation le courant juif à un contexte piétiste chrétien existant à la même époque, elle approche la spiritualité chrétienne et monacale au regard des piétistes ashkénazes qui cherchent à s'en séparer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

absolument y compris dans la mélodisation des textes (p. 159), ce qui vaut pour ce courant spécifique (en réaction à des pratiques plus courantes?).

Les sixième et septième chapitres, toujours dans ce contexte spécifique des Hassidei Ashkenaz, décrivent le scribe idéal et les pratiques magiques inhérentes à la production d'écrit portant le nom de dieu sous forme du tétragramme (Y.H.W.H./יהוה). Le huitième chapitre aborde longuement la notion de canonisation dans les textes décrivant les pratiques médiévales européennes de l'écrit, mais de facto se concentre exclusivement sur les textes élaborant des stratégies appliquées aux rouleaux de Torah hébreux. Le neuvième chapitre s'interroge sur les textes relatant la signification des lettres, à savoir des *tagin* (petits signes rajoutés à certaines lettres) et de lettres réalisées différemment en monde ashkénaze médiéval, faisant écho à l'approche mystico-linguistique liée au »Sefer Yetsira«.

Le dernier chapitre suggère une relation entre théories rabbiniques et spéculations mystiques dans la littérature concernant les scribes, en particulier chez le Catalan Nahmanide, chez Meïr de Rothenburg, et chez Yom Tov Lipman et son »Sefer alfabet« centré sur la forme des lettres, à notre avis peut-être lié au genre médiéval des commentaires des lettres de l'alphabet, par exemple celui du cabaliste séfarade Jacob ben Jacob ha-Cohen (13^e siècle).

En conclusion, l'autrice rappelle à juste titre que les pratiques juives de l'écrit sacré semblent, d'après les sources rabbiniques, être des »secrets de familles«, certaines de ces dernières étant décrites comme très spécialisées. L'index informe précieusement de toutes les sources invoquées ou analysées. On ne peut que conseiller la lecture de cet ouvrage de grande qualité qui ouvre la voie à de nouvelles interrogations. Il resterait également à continuer de rapprocher ces théories textuelles des sources réelles préservées, souvent fragmentaires et encore non analysées.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96756](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96756)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benedikt Marxreiter (Hg.), Die sogenannten St. Galler Annalen. Eine anonyme Fortsetzung der Chronik Hermanns des Lahmen (1054–1102), Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2022, 312 S., 7 Abb. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi, 79), ISBN 978-3-447-11845-3, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matthias Weber, Bochum

Die Existenz einer bis zum Beginn des 12. Jahrhunderts reichenden Fortsetzung der Chronik des Reichenauer Mönches Hermann war lange nur über die Rezeption derselben durch die Fortsetzung der »Casus sancti Galli« sowie insbesondere der »Cronick des gotzhuses Rychenowe« des Gallus Öhem aus dem ausgehenden 15. Jahrhundert bekannt. Anfang der 1980er-Jahre entdeckte Alois Schütz jedoch in der Staats- und Stadtbibliothek Augsburg eine Handschrift mit einer Teilabschrift der Chronik Hermanns sowie einer daran angeschlossenen, bis 1102 reichenden Fortsetzung, die bis 1063 eng mit der ebenfalls an die Chronik Hermanns anschließenden Weiterführung Bertholds von der Reichenau verwandt ist. Eine bald darauf von Schütz selbst angekündigte Edition dieses bislang unbekannten Annalenwerkes kam jedoch nicht zur Umsetzung, sodass eine kritische Ausgabe bislang fehlte, wenngleich dessen ungeachtet die Hermann-Fortsetzung selbst seit ihrer Entdeckung vielfach ihren Weg in die Forschung gefunden hat. Die lang ersehnte Edition liefert nun Benedikt Marxreiter, dessen Arbeit die in sie gelegten Ansprüche umfassend zu erfüllen weiß.

Dem eigentlichen Text der Chronik stellt der Bearbeiter eine umfangreiche Einleitung voran (S. 1–100), in der umfassend über die Überlieferungssituation, Entstehung und Verfasser, genutzte Vorlagen, Sprache, Struktur und Tendenz des Textes informiert wird. Darin weiß der Bearbeiter überzeugend neue Ansichten zum Text einzubringen, die den Annahmen von Alois Schütz – niedergelegt in einem unveröffentlichten Entwurf der Einleitung zu seiner nicht erschienenen Edition – vielfach widersprechen. Besonders hervorzuheben sind hier Überlegungen zur Herkunft der ursprünglichen Handschrift und zum Verfasser. Die überlieferte und der Edition zugrunde liegende Handschrift ist nicht zeitgenössisch, sondern eine Abschrift des 15. Jahrhunderts aus dem Besitz des Augsburger Humanisten Konrad Peutinger, der selbst zahlreiche Anmerkungen und Verbesserungen in der Abschrift hinterlassen hat. Vorlage derselben war wohl eine aus dem 12. Jahrhundert stammende, damit autornähe Vorlage, deren Herkunft nicht in St. Gallen, sondern in Konstanz oder auf der Reichenau zu vermuten ist. Ausgehend von der Annahme, dass Konrad Peutinger und Gallus Öhem auf dieselbe Handschrift der Hermann-Fortsetzung zurückgegriffen haben,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

kann der Bearbeiter eine ansonsten nicht belegte persönliche Beziehung beider zueinander plausibel machen (S. 13–17). Der eigentliche Verfasser der Fortsetzung, ein Zeitgenosse Kaiser Heinrichs IV. (1056–1105/1106), kann als Kleriker – vielleicht am Konstanzer Domstift tätig – identifiziert werden, sodass die bisher angenommene Abfassung in St. Gallen keineswegs sicher erscheint (S. 22–30).

Zur zusätzlichen Illustration sind der Einleitung sieben farbige Abbildungen beigelegt worden, neben sechs Handschriftenseiten eine hilfreiche Karte des Bodenseeraumes, des geografischen Schwerpunkts der Hermann-Fortsetzung. Der Fortsetzer schreibt zwar Reichsgeschichte und richtet seinen Blick durchaus auch über die Reichsgrenzen hinaus nach England, Frankreich, Byzanz oder ins Heilige Land, sein primäres Interesse gilt aber den Ereignissen im Umfeld des Bistums Konstanz und der Klöster Reichenau und St. Gallen.

Inkonsequent erscheint einzig die Namensgebung des ursprünglich ohne Titel überlieferten Werkes. Der Bearbeiter kann mit guten Gründen die von der Forschung dem Werk zugewiesenen Titel zurückweisen, insbesondere den auf Grundlage der Forschung von Alois Schütz bisher geläufigsten (»St. Galler Fortsetzungen Hermanns des Lahmen«). Sind die Verortung nach St. Gallen sowie die Annahme einer mehrschrittig erfolgten Arbeit an der Fortsetzung nicht mehr zu halten, hebt der Bearbeiter am bisherigen Titel neben der Bezogenheit auf die Hermann-Chronik gerade besonders die Vermeidung eines Gattungsbegriffs hervor: der Titel biete »den Vorteil, die historiographisch vielschichtigen Aufzeichnungen zu erfassen, ohne sie in das Korsett traditioneller Gattungseinteilungen zu zwingen« (S. 32). Die Wahl des finalen zweigliedrigen Titels weiß auf Grundlage dieser Gedanken nicht zu überzeugen.

Die eigentliche Edition lässt keine Wünsche offen, sie bietet neben dem obligatorischen Variantenapparat (vermerkt sind insbesondere Anmerkungen und Verbesserungen Konrad Peutingers sowie Emendationen von Alois Schütz) zusätzlich eine gut lesbare deutsche Übersetzung sowie einen sehr ausführlichen Anmerkungsapparat, der über die reine Identifikation von Personen oder knappe Einordnung von Ereignissen weit hinausgeht. Der Band schließt mit einem Handschriften-, Stellen-, Namen- und Wortregister. Die Fortsetzung der Hermann-Chronik erfährt damit Jahrzehnte nach ihrer Entdeckung, man ist geneigt zu sagen: endlich, ihre angemessene kritische Edition, die durchweg zu überzeugen weiß und eine neue Grundlage zur Beschäftigung mit diesem Werk darstellt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96757](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96757)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Olivier Mattéoni (dir.), Les Bourbons en leur bibliothèque (XIII^e–XVI^e siècle), Paris (Éditions de la Sorbonne) 2022, 424 p., 135 ill. (Histoire ancienne et médiévale, 183), ISBN 979-10-351-0794-9, EUR 39,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

C'est un très bel ouvrage que nous offre Olivier Mattéoni. Non seulement il a dirigé la publication à laquelle il a associé les meilleurs spécialistes, mais il est aussi l'auteur, individuellement, de huit chapitres sur quatorze, sans compter l'introduction et la conclusion.

Dans son introduction (p. 5–10), O. Mattéoni replace le livre princier dans le contexte français des derniers siècles du Moyen Âge et rappelle l'absence d'étude sur la « librairie » des ducs de Bourbon à Moulins, pourtant riche d'environ six cents livres. Dans le premier chapitre (p. 11–29), il retrace l'histoire de la seigneurie, puis duché-pairie en 1327, de Bourbon. Ensuite Marie-Pierre Laffitte donne une édition des inventaires de Moulins (1523) et d'Aigueperse (1474 et 1507) (p. 31–69), en ayant localisé, d'après les recherches de la regrettée Célia Condello, la salle dans le château de Moulins (on regrette dans l'édition le manque de renvoi aux armoires indiquées sur le plan fig. 11). L'édition elle-même est un modèle, avec identification des manuscrits conservés, renvois entre les inventaires et références de notices dans des catalogues; un tableau en annexe indique les livres hors inventaires.

Le cadre ayant ainsi été posé, les chapitres suivants sont consacrés aux figures, le plus souvent de couples ducaux, qui ont enrichi la bibliothèque. Marc-Édouard Gautier s'attache à reconstituer la formation de la bibliothèque depuis les premiers sires de Bourbon au XII^e siècle, à travers les couples successifs de seigneurs et dames et ducs et duchesses, jusqu'à Louis II (duc de 1356 à 1410), prince lettré qui, avec notamment des traductions d'auteurs antiques comme Cicéron, Tite-Live, Sénèque et même Boèce, l'a vraiment établie (p. 71–106). Puis O. Mattéoni évoque les couples de 1410 à 1523. Pour celui de Jean I^{er}, duc de 1410 à 1434, et Marie de Berry (p. 107–137) le fait essentiel est l'héritage de manuscrits (dont la liste est donnée p. 136–137) de Jean, duc de Berry, père de Marie, elle-même proche de Christine de Pizan. Sous Charles I^{er}, duc de 1434 à 1456, et Agnès de Bourgogne (p. 139–153), il y eut la commande d'un manuscrit célèbre aujourd'hui, l'« Armorial » de Guillaume Revel (achevé après 1456) et la duchesse Agnès fit entrer entre autres des œuvres de Christine encore, des romans, tel « Les Trois fils de roi », et le « Paradis de la reine Sibylle » d'Antoine de La Sale. Jean II, duc de 1456 à 1488, et sa première épouse Jeanne de France († 1482), fille de Charles VII et Marie d'Anjou (p. 155–180), ont été de véritables bibliophiles, qui appliquaient leur ex-libris sur leurs livres; la duchesse a acquis seize manuscrits, à teneur spirituelle ou morale, tel un Boccace, « Des Cas des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

nobles hommes et femmes», tandis que son mari, à côté d'intérêts assez classiques, avait le goût de l'astronomie et de l'astrologie. Pierre II, duc de 1488 à 1503, et Anne de France, fille de Louis XI et Charlotte de Savoie (p. 181–235), ont considérablement augmenté la bibliothèque. Pour Pierre II par ses commandes (seulement dix) et par les saisies sur Jacques d'Armagnac, en histoire et littérature (Jean Robertet était à son service), pour Charlotte par les livres hérités de sa mère (livres religieux et de dévotion, et cinq manuscrits de littérature), par ses commandes (elle était particulièrement attachée à un volume de louanges à la Vierge et à saint Louis, à un traité sur les douze articles de la foi et à un traité sur la messe), relevons aussi la présence de livres imprimés. Enfin, Suzanne, duchesse de 1503 à 1521 et Charles III, son cousin Bourbon-Montpensier, duc de 1505 à 1523 (p. 237–254), ont peu enrichi la bibliothèque: sept ou huit ouvrages de morale pour elle, six pour lui dont un imprimé, mais il avait hérité de la bibliothèque d'Aigueperse.

À la suite des couples ducaux, sont traités les membres de la famille et ceux de l'entourage ducal. Louis, fils illégitime de Charles I^{er} et de Jeanne de Bournan, demoiselle d'honneur de la reine de France, amiral de France et comte de Roussillon, et son épouse Jeanne de France, fille illégitime de Louis XI et Phélie Regnard, ont constitué leur bibliothèque *ex nihilo*, dont subsistent treize livres, présentés par Claire Dechamps (p. 255–264). Charles II (1433–1488), deuxième fils de Charles I^{er} et d'Agnès de Bourgogne, cardinal et archevêque de Lyon, fut duc quelques mois en 1488: sa figure de mécène est retracée par Mathieu Deldicque et Maxence Hermant, et il est à noter sa possession de livres imprimés (p. 265–274). En ce qui concerne les officiers des ducs, Olivier Mattéoni se penche sur la bibliothèque de deux d'entre eux (p. 327–352), celle du noble Guichard Dauphin (qu'il avait déjà traitée) et celle de l'homme de loi Michel de Chamelet (déjà traitée par Pierre Aquilon et Denise Hillard).

Parmi les catégories d'ouvrages, O. Mattéoni s'attarde sur ceux d'histoire (p. 307–326). En effet, celle-ci tenait une grande place dans la culture nobiliaire et en France elle était «sollicitée dans le discours de justification et de légitimation du pouvoir». Deux ducs ont eu droit à une biographie, Louis II par Cabaret d'Orville (1429) et Charles III par Guillaume de Marillac (v. 1521–1522) et d'autres ouvrages historiques ont été acquis au cours du temps (une liste est donnée p. 324–326).

Pour en revenir aux manuscrits eux-mêmes, M. Deldicque et M. Hermant s'intéressent aux ducs et duchesses de Bourbon et leurs enlumineurs (p. 275–305). Selon la personne, les commandes ont été faites à l'extérieur du duché, mais sous Jean II on distingue un foyer bourbonnais, à Moulins, pour la réalisation d'un «Arbre des batailles», d'un «De regimine principum», d'une «Vie de saint Julien du Mans» ... Le livre est clos par un choix de manuscrits les plus importants, dans les différents genres, littéraire, historique, moral, religieux, pédagogique, politique, sans oublier l'«Armorial»

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96758](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96758)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de Revel, »Trésors de la librairie ducale«, par M. Deldicque, M. Hermant, M.-P. Laffitte et O. Mattéoni (p. 353–375).

Dans sa conclusion (p. 377–382), O. Mattéoni revient sur la composition par accumulation de la bibliothèque des ducs et duchesses de Bourbon et l'écho entre les textes et la politique ducale. Suivent une riche bibliographie (p. 383–407) et les index des noms de lieu, de personnes et des manuscrits et imprimés.

Après avoir lu ce livre, on voit combien il comble un manque sur le duché de Bourbon. Soulignons aussi la qualité de l'édition: un grand format avec des reproductions en couleur en pleine page, qui en font un plaisir de le consulter aussi bien pour les textes que pour les images.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96758](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96758)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Arno Mentzel-Reuters, Martina Hartmann, Martin Baumeister (Hg.), Das Reichsinstitut für ältere deutsche Geschichtskunde 1935 bis 1945 – ein »Kriegsbeitrag der Geisteswissenschaften?« Beiträge des Symposiums am 28. und 29. November 2019 in Rom, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2021, XII-250 S., 36 Abb. (Monumenta Germaniae Historica. Studien zur Geschichte der Mittelalterforschung, 1), ISBN 978-3-447-11631-2, EUR 58,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Alain Guerreau, Paris

Cet ouvrage traduit la volonté affirmée des dirigeants des Monumenta Germaniae Historica de clarifier sans aucune réserve l'histoire de l'institution entre 1933 et 1945. Neuf communications sont consacrées à cette clarification. A. Mentzel-Reuters donne d'abord, en détails, la trame chronologique et retrace, avec toute la précision que permettent les documents disponibles, les aléas des luttes de pouvoir et des conflits de personnes qui se succédèrent sans interruption durant cette période agitée. Trois communications sont consacrées à des institutions parentes ou rattachées (»les archives d'État de Prusse« [Sven Kriese], »les activités en Italie« [Franziska Rohloff et Christian Fuhrmeister], »la fondation »Reinhard Heydrich« à Prague« [Jiri Némec et Karel Hruza]). Des analyses de type biographique documentent Theodor Mayer (Anne Christine Nagel), Carl Erdmann (Folker Reichert) et Paul Fridolin Kehr (Hedwig Munscheck-von Pölnitz).

La lecture de ce volume a un côté amusant, on lit les articles un peu comme de petits romans policiers. Comme cela a été dit maintes fois, le régime nazi avait un caractère »polycratique« un peu étrange; l'apparence »germanique« des MGH rendait tous les hauts responsables, plus ou moins germanomanes, très intéressés à ce qui s'y passait à l'intérieur de l'institution et ils tentèrent à de nombreuses reprises, et de manière contradictoire, d'intervenir dans son fonctionnement. D'où les aléas, les coups bas, les retournements de situation imprévus. Globalement, il reste que le contrôle idéologique tendit presque uniformément à se renforcer, les directeurs successifs manifestant de plus en plus nettement leur volonté de faire apparaître leur institution comme un outil au service des idéaux du régime.

Les trois directeurs les plus marquants présentaient des profils tranchés. P. F. Kehr, né en 1860, était un diplomate formé à la grande école de la seconde moitié du 19^e siècle; c'était en même temps un membre du Bildungsbürgertum qui avait connu alors son apogée; il est significatif qu'il n'éprouva pas la moindre réticence à appliquer aux MGH le »Führerprinzip«, qui instaurait



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

une hiérarchie stricte et une autorité hors de discussion. Après l'intermède de W. Engel (1936–1937), arriva E. E. Stengel, né en 1879, un autre membre du Bildungsbürgertum, nettement plus engagé dans le soutien au régime que ne l'avait été Kehr; mais il était médiéviste et n'avait guère de compétence comme éditeur de texte. Jugé trop tiède, il fut remplacé en 1942 par Theodor Mayer, né lui en 1883 et plus marqué par l'hystérie nationaliste de la fin du 19^e siècle et des alentours de la Première Guerre mondiale, que recommandait son nationalisme borné et brutal. Il était encore moins philologue que son prédécesseur, le rythme des éditions se ralentit. Au total, il apparaît donc que les autorités nazies s'employèrent comme elles purent à réorienter l'activité de l'institution dans le sens de leur programme, et elles trouvèrent des médiévistes tout à fait disposés à se conformer à leurs vues.

Divers aspects du volume sont consacrés aux activités extérieures auxquelles l'institution fut plus ou moins mêlée, à Paris, à Rome et à Prague en particulier. La volonté nazie de transformer et de germaniser la plus grande partie de l'Europe donna lieu à diverses opérations préparatoires à des transferts d'archives et de manuscrits mais les événements se précipitèrent et rien, ou presque, ne fut exécuté. On doit souligner l'intérêt spécifique de la contribution de Folker Reichert consacrée pour l'essentiel à Carl Erdmann. Celui-ci, collaborateur des MGH de 1934 à 1943, était un opposant déclaré au régime nazi; n'ayant ni d'ancêtre juif ni aucune activité politique, il fut toléré; mais, malgré ses très grandes compétences de philologue et de diplomate, il fut confiné dans un emploi subalterne, et interdit d'enseignement; incorporé à quarante-cinq ans alors qu'il était d'une constitution fragile, il décéda, sans doute de maladie, à Zagreb en mars 1945.

La quantité d'informations et de références fournies est impressionnante et mérite d'être saluée, c'est un beau travail d'érudition solide. Mais une question reste en suspens: l'idéologie nazie a-t-elle eu un impact sur les éditions de texte?

La passion, la violence, la bêtise inepte du nationalisme se sont largement développées en Allemagne au plus tard à partir des années 1890. L'hystérie du Bildungsbürgertum au moment de la déclaration de guerre d'août 1914 a été copieusement documentée par Kurt Flasch¹. Il n'y a guère lieu d'être surpris de l'adhésion de la grande majorité des médiévistes allemands à une idéologie prônant l'irrationalisme et la violence. D'autant plus que les nazis se montrèrent particulièrement habiles à manipuler l'opinion². Il est indéniable que cette orientation idéologique s'est trouvée massivement transcrite dans les travaux de ces médiévistes, non seulement dans l'entre-deux-guerres, mais encore très largement dans la République fédérale de l'après-guerre et jusque dans les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Kurt Flasch, *Die geistige Mobilmachung. Die deutschen Intellektuellen und der Erste Weltkrieg*, Berlin 2000.

² Victor Klemperer, *LTI – Lingua Tertii Imperii, Notizbuch eines Philologen*, Berlin 1947.

années 1980 (au moins). En particulier sous la forme retorse de la »Neue Verfassungsgeschichte«³.

Il est non moins vrai que, durant ces années, sous l'étendard de l'anticommunisme, fut largement développée une entreprise de relativisation de ce que l'on prit l'habitude de définir comme la prétendue »parenthèse« du nazisme. La soi-disant *Zeitgebundenheit* plonge tous les événements et tous les acteurs dans cette nuit obscure où tous les chats sont gris⁴. Mais pour les éditions de texte? On repère sans peine quelques considérations dans les introductions, bien plus rarement dans les notes. Mais dans les textes édités eux-mêmes? Je n'ai pas l'impression qu'une enquête approfondie ait été menée. Il n'aurait pas été inutile d'ajouter en annexe la liste précise des volumes publiés entre 1933 et 1945. Il est probable qu'un examen de cette liste pourrait déjà donner des indications. A-t-on renoncé à des éditions en raison de leur auteur? A-t-on privilégié certains types de textes? C'est un volume qui apporte une information copieuse, en grande partie ignorée, qui demeurera une référence.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96776](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96776)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

³ František Graus, Verfassungsgeschichte des Mittelalters, dans: Historische Zeitschrift 243 (1986), p. 529–589.

⁴ Il est notable que cette relativisation n'a pas cessé; il suffit de parcourir la page »Diskussion« des articles de wikipedia.de consacrés à ces personnages pour s'en rendre compte.

Lawrence Nees, Frankish Manuscripts. The Seventh to the Tenth Century, 2 vol., London (Harvey Miller) 2022, 712 p. (A Survey of Manuscripts Illuminated in France, 2), ISBN 978-1-872501-25-3, EUR 295,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne-Orange Poilpré, Paris

Deux nouveaux volumes viennent enrichir la belle série »A Survey of Manuscripts Illuminated in France«, qui couvrait déjà le XII^e siècle, la période gothique et la Renaissance. Attendus avec impatience, ils comblent opportunément le manque d'un tel outil pour la période préromane, d'autant plus que depuis vingt ans se sont multipliés les travaux sur les manuscrits enluminés du haut Moyen Âge. Le premier volume (288 pages) comprend une introduction (p. 15–36), suivi de 341 illustrations et d'une bibliographie (p. 243–288). Le second volume (420 pages) contient les notices des cent manuscrits retenus dans le corpus.

L'empan chronologique embrassant quatre siècles pose d'emblée de délicates questions de nomenclature abordées par l'auteur dans son introduction puisque la production de manuscrits enluminés »en France«, comme l'impose la thématique de la collection, est ici abordée en des siècles où cette entité politique et géographique n'a pas encore de réalité. La solution consistant à retenir l'épithète »Franc« est habile. En effet, la période retenue correspond aux siècles de la post-romanité à partir du règne de Clovis jusqu'à l'émergence du royaume de France à la fin du X^e siècle, au cours de laquelle l'ancienne Gaule et ses marges sont dominées par des souverains d'ascendance franque. Le périmètre du corpus est également un point délicat puisque l'entreprise repose sur un principe non pas d'exhaustivité, ce que d'autres outils dédiés à des repérages systématiques de manuscrits (avec et sans décor) prennent déjà en charge, mais de représentativité.

Les choix défendus par Lawrence Nees sont fondés sur des principes (et leurs limites) expliqués dans l'introduction. L'auteur distingue notamment l'enluminure et l'illustration des manuscrits. En retenant prioritairement les livres illustrés, c'est-à-dire contenant de la figuration humaine (parfois en contexte narratif), le groupe qui en résulte ne reflète pas complètement la richesse et l'inventivité visuelle des peintures du haut Moyen Âge où se développe un langage ornemental nouveau. Cette option a pour conséquence de valoriser des continuités avec l'héritage méditerranéen, au détriment de démarches créatrices, que l'attention accordée aux lettrines permet toutefois de nuancer.

Nees opte également pour une exclusion des manuscrits présentant des caractéristiques insulaires dans leur décor, à quelques exceptions près. En 1978, l'ouvrage de J. J. G. Alexander »Insular Manuscripts, 6th to the 9th century« de la série »A Survey of Manuscripts Illuminated in the British Isles« choisissait d'intégrer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

un certain nombre de cas de provenance continentale assurée, en particulier d'Echternach. Voyant à juste titre la Manche comme un lien et non une séparation entre le continent et le monde insulaire, il avait une définition large de cette aire culturelle, cohérente avec les nombreuses fondations monastiques essaimées bien au-delà de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Parce que certains de ces cas, qui auraient pu légitimement rejoindre une sélection représentative de la production en territoire franc, bénéficient déjà d'une notice dans le volume de J. J. G. Alexander, Nees choisit de ne pas les retenir à nouveau. L'argument s'entend bien pour la production epternacienne, mais moins pour d'autres sous-ensembles, par exemple celui qualifié du terme (certes problématique) de franco-saxon. Là aussi, un volume antérieur, dernier opus du corpus de Wilhelm Koehler et Florentine Mutherich (»Die karolingischen Miniaturen«) intitulé »Die frankosächsische Schule« (2009) offrait une étude approfondie et une présentation systématique des manuscrits à peintures des trois principaux scriptoria concernés.

L'inclusion des Évangiles de François II (Paris, BnF, latin 257) (cat. 72) permet que soit représentée cette production originale par l'une de ses œuvres les plus remarquables, combinant une figuration d'inspiration antiquisante à un répertoire d'ornements graphiques, géométriques et zoomorphes. Mais prendre en compte la »Seconde Bible de Charles le Chauve« (Paris, BnF, lat. 2) aurait pu servir l'un des buts revendiqués de cet ouvrage: donner une vue plus nuancée, plus juste du corpus des livres ornés du haut Moyen Âge.

En effet, son appréhension a parfois souffert d'une focalisation sur l'interprétation de la figuration méditerranéenne alors que l'originalité de la production visuelle de cette période réside en sa diversité, marquée notamment par la réception de l'ornementalité insulaire (mais on rebondit ici sur l'un des cadres fixés par l'auteur lui-même). La présence d'un langage visuel bidimensionnel fondé sur la géométrie et la stylisation n'est pas le seul fait de la présence de missions monastiques irlandaises et anglo-saxonnes mais représente un versant à part entière des différents courants stylistiques de l'art du continent où ne se contredisent pas ornement et figuration. Les lettrines ornées, le décor des tables de canons d'un très grand nombre de manuscrits témoignent de l'intégration de ces modalités plastiques à ce que maîtrisent de nombreux peintres.

Cette diversité est cependant mise en évidence par l'attention portée par l'auteur à donner une vue équilibrée des différents centres de productions et des différents types de livres ayant reçu de la figuration et/ou un décor pendant cette période. En effet, les manuscrits royaux/impériaux de l'époque carolingienne, souvent à contenu biblique ou destinés au service divin, ont occupé une place quelque peu disproportionnée, alors qu'ils ne représentent qu'un faible pourcentage de l'ensemble. Il faut saluer ici la démarche de Nees visant à mettre en avant des livres qui ne sont pas nécessairement des commandes de souverains (la

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96759](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96759)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

période précarolingienne n'en compte de toute façon aucun) et conserve d'autres types de textes tels que des commentaires bibliques à gloses marginales (cat. 44), des poèmes (cat. 86), de la littérature (cat. 59), des textes scientifiques (cat. 63 et 65), des textes de controverse doctrinale (cat. 31), un volume culinaire (cat. 54). D'autres sont des découvertes récentes telles que ce folio illustré du commentaire de Bède sur l'apocalypse (cat. 93).

Le remarquable intérêt du panorama qui en résulte répond aux reproches que l'on pourra toujours adresser à certaines exclusions (comme nous le faisons plus haut). Il faut bien admettre que l'attention un peu trop exclusive accordée aux grands manuscrits somptuaires carolingiens dans de nombreux travaux a eu pour conséquence de ne pas prendre suffisamment en compte d'autres œuvres, non moins intéressantes et témoignant également de la qualité artistique et conceptuelle de la production livresque de cette période. Ce travers a également eu pour conséquence de favoriser une approche selon une dialectique centre/périphérie et par chef-d'œuvre, catégories dont la pertinence heuristique est aujourd'hui discutée. Les travaux de Beatrice Kitzinger sur les manuscrits bretons des IX^e–X^e siècles et sur les Évangiles d'Angers ont déjà contribué à modifier cette focale.

Le présent volume va permettre aux chercheurs, mais également aux étudiants, d'aborder le décor des manuscrits du haut Moyen Âge de façon beaucoup plus équilibrée. Les notices permettent d'avoir une connaissance très précise du décor, de sa répartition dans le volume, ainsi que des aspects matériels et codicologiques détaillés dans la première rubrique. L'apparat bibliographique, attendu dans ce genre d'outil, est également bienvenu. On peut toutefois exprimer un petit regret quant au peu de place fait à une présentation précise du contenu textuel de chaque manuscrit et de sa répartition physique dans le volume. Par exemple, les Évangiles d'Otfrid de Weissenburg (Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2687, cat. 81,) ne contiennent pas le texte original des Évangiles mais une paraphrase en haut-allemand en cinq livres, appartenant plutôt au domaine des »harmonies« évangéliques, et relevant plutôt du domaine littéraire, alors que l'entête de la notice indique »Gospels«. L'historiographie et les notices des bibliothèques sont souvent bien pourvues en éléments renseignant sur la version latine de la Bible, ou bien sur la transmission de tel traité, et peuvent pallier ce manque.

Cela ne ternit en rien le considérable apport scientifique que représentent ces deux très beaux volumes, très bien illustrés, fruit de longues années de travail et d'examen minutieux (et direct) de la plupart des manuscrits présentés. S'y ajoute l'inépuisable érudition de l'auteur, l'un des principaux spécialistes en histoire de l'art du haut Moyen Âge, à même d'éclairer et de contextualiser dans ses commentaires et ses notices l'extraordinaire richesse iconographique et artistiques de ces livres qui, rappelons-le, recèlent quantitativement la plus grande part des images conservées dans le monde latin pour l'époque préromane; les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

décors monumentaux et les objets n'étant, dans le meilleur des cas, que partiellement conservés.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96759](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96759)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Samu Niskanen, Publication and the Papacy in Late Antiquity and the Middle Ages, Cambridge (Cambridge University Press) 2022, 75 p. (Cambridge Elements. Elements in Publishing and Book Culture), ISBN 978-1-009-11108-9, EUR 11,49.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David d'Avray, London

This is an important and original book, in a format that will be unfamiliar to most readers of »Francia-Recensio«. It is published by Cambridge University Press, itself a mark of high academic quality, but it is much shorter than a characteristic Cambridge monograph. C.U.P. runs an »Elements« series publishing »original, succinct, authoritative, and peer-reviewed scholarly and scientific research, organised into focused series edited by leading scholars, and providing comprehensive coverage of the key topics in disciplines spanning the arts and sciences« (so the [website](#)). The book under review belongs to a subseries on »Elements in Publishing and Book Culture« which, according to a [video](#) by the series editors, aims to publish studies in the history of publishing from the Ancient world to the present day. The books are very short studies (maximum 30 000 words), published as paper volumes as well as electronically, and inexpensive. The volume under review has less than a hundred pages, including the bibliography (there is no index). Though this sub-series has its own editors, the volumes go through the usual process of double-blind peer review.

The author of this book is a historian: Professor of Medieval History at Helsinki University and Huw Price Fellow at Jesus College Oxford. He is also one of the best medieval Latinists in Northern Europe: his edition of the Bec correspondence of Anselm of Canterbury for »Oxford Medieval Texts« is a model of textual criticism. The book under review is a contribution to *longue durée* intellectual history. It deals with endorsement of publications by popes (though in one case the hoped-for endorsement was not forthcoming). Two of the case studies are from late Antiquity, and two from the period of the Investiture Contest. Overall findings are that papal support really contributed to a work's success, and that the »papal turn« of the later 11th century increased papal collaboration with authors (though the unsuccessful attempt to get papal support is from this period). A byproduct of the analyses is that they can illuminate our interpretation of the works in question, and our understanding of their authors.

The first case is from the 4th century: Jerome and his relation to pope Damasus. It was perhaps the last generation in which the fall of the Roman Empire in the West did not look like a real possibility. Jerome made strenuous and at first unsuccessful efforts to get the pope's attention. Eventually he managed to make his mark. Niskanen argues that one of pope Damasus's letters (number 35)



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](#)

was »ghosted« by Jerome, and Damasus commissioned his new translation into Latin of the Gospels. This gradually became very successful (quite early on, it was used by both Augustine and his opponents Pelagius and Julian of Eclanum, notably). Niskanen thinks that Damasus's support was very useful. Jerome had been keen to talk up his connection with the pope and forgeries would spread the idea of a close collaboration between them.

The next case study is from the mid-6th century: a hexameter verse rendering of the »Acts of the Apostles« by one Arator, a member of the Roman clergy. The political context is the attempt by the armies of the Emperor Justinian I to regain control of Italy, against strenuous opposition from the Goths who had ruled it since the end of western imperial rule. From the outset his enterprise had the support of pope Virgilius. The poem would have fallen pleasantly on papal ears, as it emphasizes Peter's primacy.

There were two public recitals of the work in 544 CE, the first on the octave of (*i. e.* a week after) the anniversary of the pope's ordination. Such public readings, followed by praise and constructive suggestions, can be placed squarely in a classical tradition. Later there was a second reading in the church of St Peter-in-Chains. It was done in installments, two days each in April and May. Niskanen evokes the performative skill of the recital. The poem includes attacks on Arian heretics. The 4th century heresy had made a comeback thanks to the Goths, who were Arians. At this time the Goths were holding their own in the war against the Byzantine armies, and threatened to recapture Rome (which they would in fact succeed in doing a couple of years later). Arian clergy in Rome was regarded as a fifth column, and expelled. »To condemn Arianism was to rally against the Goths« (p. 31).

Niskanen brings impressive scholarship to bear on a reconstruction of the poem's reception. He argues that extracts of the poem must have been inscribed on the walls of the church where it was read, St Peter-in-Chains. They turn up in a 9th-century manuscript together with two other epigraphs that must be from that church. Arator did his best to arrange to have the work widely diffused, with apparent success, part of which (Niskanen suggests) was due to pope Virgilius's endorsement.

We then fast forward to the late-11th century and an obscure figure called Fulcoius. He backed one of the losers in the Investiture Contest (Manasses bishop of Reims), and showed sympathy for priestly marriage, the wrong answer according to the Gregorians. Before the fall of his patron he brought his poem on the marriage of Christ and the Church to Rome, prefacing it with an address to Alexander II and Hildebrand, the future Gregory VII. Perhaps unsurprisingly, papal support was not forthcoming, which Niskanen thinks helps to explain why it did not leave much of a mark (though he points out that it was also in an unfashionable genre for its generation). An interesting annotation in a manuscript suggests that it was a schoolbook.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96760](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96760)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

With his final case study Niskanen returns to Anselm of Canterbury, on whom he is a world expert. Anselm's highly original approach, pure argument rather than a list of authorities, had aroused opposition, sometimes virulent. As a precaution, Anselm first brought out his seminal works, the »Monologion« and »Proslogion«, anonymously. A turning point in his career was a command by the papal legate Hugh of Die to publish them under his own name, which Anselm did, bringing them out as a pair. The legate was backing Anselm, of whom he was a fan. He was acting as delegate of the pope, and Niskanen suggests that he was connecting with a latent tradition of papal claims to give an »imprimatur«, so to speak, to important works. The possibly pseudonymous »Decretum Gelasianum« and two genuine letters of Nicholas I assume such a right. In any case it certainly boosted Anselm's career. Gregory VII too joined the fan club. There is a second relevant episode. When he was already archbishop of Canterbury, Anselm wrote a treatise on the incarnation, employing his characteristic rationalistic method, and dedicated it to Urban II. When in exile, Urban II used his help at a council which aimed to integrate the Greek Christians of Southern Italy into the papal system (Bari, 1098). Anselm spoke and Urban II cited him. Niskanen is surely right that papal support facilitated the reception of Anselm's works and his intellectual approach.

This short work has deserved a long review because it breaks through the barriers of periodisation that constrain and sometimes stultify historical scholarship. It demonstrates an association between the papacy and publication in periods far apart. It is a courageous approach and Niskanen's scholarship makes it work.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96760](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96760)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Zsuzsanna Papp Reed, Matthew Paris on the Mongol Invasion in Europe, Turnhout (Brepols) 2022, 470 p. (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 38), ISBN 978-2-503-59552-8, EUR 120,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

En 1969, J. J. Saunders contribuait aux *Mélanges Bertie Wilkinson* par une étude de dix-sept pages, sur «Matthew Paris and the Mongols»¹. Aujourd'hui Z. Papp Reed nous offre quatre-cent-soixante-neuf pages sur un sujet encore plus restreint, seulement sur Matthieu Paris et l'invasion mongole en Europe. Il est vrai que son ambition est tout autre: l'événement sujet du livre n'est pas l'invasion mongole de l'Europe, mais la version de Matthieu Paris, et la méthode va être, en s'inscrivant dans le «tournant linguistique», d'employer aussi bien l'histoire que la métahistoire, ainsi que les études sur la réception et sur la mémoire et la narratologie, sans oublier la codicologie et l'histoire du livre. L'objet d'étude est donc la «*Chronica Majora*» avec les «*Additamenta*» et sa réception jusqu'à nos jours, dans le but de déconstruire et de reconstruire la mémoire textuelle de l'invasion mongole en Hongrie en 1241–1242 (cf. «Introduction», p. 15–24).

Dans le premier chapitre, «Inside the Book» (p. 25–53), Z. Papp Reed relève que les notations sur les Mongols s'étendent de l'année 1237 à l'année 1257 et s'intéresse à la manière dont Matthieu Paris a composé son grand œuvre, en se posant la question: «What is history and how did Matthew Paris view his duty as historian?» Et elle résume: «Matthew creates a fractal-like narrative that is holistically pleasing». Elle se penche aussi sur la cartographie qui accompagne les écrits du chroniqueur, en relevant la place centrale de la Hongrie. Le chapitre 2, «Outside the Book» est beaucoup plus long (p. 55–122) et est consacré au monde entourant le moine bénédictin: le *scriptorium* de son abbaye de Saint-Albans et sa manière de travailler, le *scriptorium* en Angleterre (qui recouvre les informateurs de Matthieu Paris, qui lui-même avait voyagé: parmi ces informateurs, Z. Papp Reed s'attarde sur John Mansel, conseiller du roi Henri III, et elle traite des réseaux cléricaux et universitaires), la place de l'Angleterre dans les réseaux européens (le nord de l'Empire, le concile de Lyon I en 1245).

Après avoir ainsi tracé le cadre, dans son troisième chapitre, «Fright. Mongols in the North and East (1237–1240)» (p. 123–158), Z. Papp Reed étudie comment ont été rapportées l'invasion et la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ T. A. Sandquist, M. R. Powicke (éd.), *Essays in Medieval History presented to Bertie Wilkinson*, Toronto 1969, p. 116–132; cette étude n'est pas mentionnée dans la bibliographie.

dévastation mongoles dans la Perse et l'Arménie (1237), la Grande Hongrie (sur la Volga), en rappelant le témoignage de fr. Julien de Hongrie (1238), la Dacie (Danemark), Gothie et Frise (1239), ce qui était erroné, et terminant pour 1240 par une »fausse alarme« d'une invasion danoise, mais aussi une »irruption« des Tartares (leur origine). Dans le quatrième chapitre, de nouveau un long chapitre, »Fight. Mongols in the Middle (1241)« (p. 159–223), elle s'intéresse à l'invasion de la Hongrie: d'abord comment Matthieu Paris parle de la »guerre sainte« (en fait la croisade) proclamée par le pape contre les Mongols, puis comment il insère la matière des Mongols dans deux »clusters« (groupes de documents) à l'intérieur de l'histoire du pape et de celle de l'empereur. Toujours jouant sur les mots, le cinquième chapitre est intitulé »Flight. Rivalling Stories of Retreat (1243–1248)« (p. 225–280), et il y est traité des mentions relatives aux Mongols d'origines diverses dans la »Chronica Majora«, avec une focalisation sur le concile de Lyon en 1245. Y sont rappelées l'histoire incroyable de l'Anglais au service du souverain mongol fait prisonnier par le duc d'Autriche d'après le témoignage d'Yves de Narbonne, réécrit par Matthieu Paris, la victoire de l'empereur Frédéric II en 1244, la relation du soi-disant Pierre archevêque de Russie, et la »fin de partie« avec la disparition progressive des Mongols de la chronique dans les années 1245–1248.

Matthieu Paris avait prévu d'arrêter celle-ci à l'année 1250, à laquelle un nouveau monde devait apparaître, mais il n'a pu s'empêcher de composer un »Liber Addimentatorum«, dans lequel il a recopié des lettres, dont certaines touchaient aux Mongols, objet donc du sixième chapitre, »Letters from the Afflicted Lands in the »Addimenta« (p. 281–311).

Le septième chapitre, qui est aussi une grande conclusion, est consacré à »The Afterlife of Matthew's Mongol Story« (p. 313–368). La »Chronica Majora«, qui elle-même se plaçait dans une continuité, a été reprise dans des œuvres postérieures, notamment les »Flores Historiarum« et ses continuations jusqu'en 1326, dont les manuscrits ont été heureusement conservés à l'époque élisabéthaine et publiés au XIX^e siècle.

Suivent six appendices (p. 369–407): sur les histoires de 1237 (Frédéric II, le légat Otton en Angleterre, la Terre sainte), une comparaison de phrases décrivant les Mongols, l'alternance de l'histoire de Frédéric II et de l'histoire de l'Angleterre, les entrées sur les Mongols en 1241, les événements face aux rumeurs en 1241 et en 1244, une liste des manuscrits (p. 387–407 pour cette dernière); deux autres appendices sont à consulter en ligne. La bibliographie est bien fournie (p. 409–451), guère rationnelle par le mélange des entrées par prénom ou par surnom ou nom de lieu pour les auteurs médiévaux (parmi lesquels il manque Jean de Plan Carpin) et l'index a de bons renvois (p. 453–469).

Bien que plaçant son travail dans une cangue post-moderne (en concluant que la »Chronica Majora« est »a diligently compiled and annotated meta-chronicle«), Zsuzsanna Papp Reed nous offre un travail qui n'est pas obscurci par le jargon, dont la lecture, par ses



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

aperçus neufs, attire toujours l'attention du lecteur. Si à la fin de son livre elle appelle à lire la chronique de Matthieu Paris, on ne pourra le faire qu'à l'aide de son livre.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96761](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96761)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jan Reitzner, Die Verba Seniorum in der monastischen Welt Frankreichs im 12. Jahrhundert. »Reformare« oder »meliorare«?, Münster (Aschendorff) 2022, XII–612 S. (Archa Verbi. Subsidia, 21), ISBN 978-3-402-10327-2, EUR 79,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ralf Lützel Schwab, Berlin

Die Aussprüche und Erzählungen der ägyptischen (in Ausnahmefällen auch palästinensischen oder syrischen) Wüstenväter haben als »Apophthegmata Patrum« die Theologie- und Frömmigkeitsgeschichte sowohl des Ostens als auch des Westens beeinflusst. Aus dem Griechischen wurden die »Apophthegmata« seit dem 6. Jahrhundert ins Lateinische übersetzt und entfalteten unter dem Titel »Verba Seniorum« eine breite Wirksamkeit. Diese Übersetzungen präsentieren sich ausgesprochen vielgestaltig – bereits die griechischen Vorlagen hatten sich deutlich voneinander unterschieden. In seiner an der Theologischen Fakultät der Universität Göttingen im Wintersemester 2021/2022 verteidigten Dissertation, die sich als Detailstudie zu den als Teil der »Vitas Patrum« im Mönchtum benediktinischer Prägung rezipierten »Verba Seniorum« versteht, geht Jan Reitzner der interessanten Frage nach, welche Rolle diese Wüstenvätersprüche in den verschiedenen Zweigen der monastischen Welt des 12. Jahrhunderts in Frankreich spielten.

Zu ihrer Beantwortung holt Reitzner weit aus. Er liefert zunächst eine Übersicht über die verschiedenen lateinischen Übersetzungen der »Apophthegmata patrum« samt deren Editions- und Druckgeschichte (Kap. 1), spürt der Rolle der »Verba Seniorum« in der »Benediktusregel« nach (Kap. 2) und behandelt danach ihre Verbreitung im Zeitraum vom 6. bis zum 12. Jahrhundert (Kap. 3). Die Hauptkapitel 4 und 5 behandeln zum einen das Mönchtum traditionellen Zuschnitts, für das der Großverband von Cluny steht, zum anderen das Reformmönchtum, als dessen Exponenten die Zisterzienser zu gelten haben. Wenig überraschend geraten hier die Hauptvertreter der jeweiligen Strömungen, Petrus Venerabilis, Großabt von Cluny, und Bernhard, Abt der Zisterze von Clairvaux, in den Blick. Der weiteren Bedeutung der »Verba Seniorum« in der »Reformbewegung« am Ende des 12. und zu Beginn des 13. Jahrhunderts wird in Kap. 6 nachgegangen, ehe in Kap. 7 die Ergebnisse der Arbeit zusammengefasst und weitere Forschungsperspektiven und -desiderate formuliert werden.

Reitzner besitzt die Gabe, komplexe Sachverhalte knapp und gut verständlich darzustellen. Das beginnt bereits mit den luziden Ausführungen zur Gattungsproblematik (S. 37–46). Hier wird nicht nur auf das Fragmentarische der Sammlungen und eine (vor allem der ursprünglichen Mündlichkeit geschuldete) Heterogenität verwiesen, sondern auch auf die Unmöglichkeit, die Redaktoren



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

der einzelnen Sammlungen zu identifizieren. Apophthegmen können eine klassische Gesprächssituation zwischen Schüler und seinem Abba wiedergeben, sich aber auch als Ausschnitt aus einer kollektiven *exhortatio*, als kleiner biografischer Traktat oder als längere narrative Geschichte präsentieren. Aufs große Ganze gesehen ist die Anzahl der tatsächlich gesicherten Belege für eine Rezeption der »Verba Seniorum« in der Zeit vor dem 12. Jahrhundert recht übersichtlich. In der »Benediktsregel« ist es ein einziges Zitat in Kap. 40, S. 6f. (»Über das Maß des Getränks«), das für eine direkte Rezeption eines Apophthegmas spricht. Direkte Zitate sind freilich nicht alles: miteinzubeziehen ist auch ein gemeinsamer Diskurshorizont, der in vielen Fällen eine weitergehende Kenntnis der Wüstenvätersprüche auch ohne direktes Zitieren nahelegt. Denn Apophthegmen wurden nicht isoliert, sondern als Teil der jeweiligen Handschrift gelesen, deren Bestandteil sie waren. Hier ist Reitzner unbedingt zuzustimmen: »Der Kontext der Werke verrät im Mittelalter oft weit mehr als die philologische Detaillexegese einzelner Wörter, deren Bedeutungsumfang groß und schwer zu bestimmen ist« (S. 111).

Tatsächlich ist die Beschäftigung mit der handschriftlichen Überlieferung von zentraler Bedeutung: In der vorliegenden Untersuchung wird diesem Aspekt auch gebührende Beachtung geschenkt. Im 12. Jahrhundert galt die eremitische Existenz längst nicht mehr als der »schmale«, nur von wenigen überhaupt zu beschreitende Weg. Durch den radikalen Ausbruch aus der Welt konnte einerseits Kritik an der gegenwärtigen Praxis monastischen Lebens geäußert, der Individualisierung und »Verinnerlichung« andererseits zusätzliche Resonanzräume geschaffen werden: »Die Attraktivität des eremitischen Lebens lag nicht in seiner stärkeren Isolation, sondern in seiner größeren Freiheit« (S. 142). Diesen Befund spiegelt die handschriftliche Überlieferung wider. 16 Handschriften mit Apophthegmenmaterial zeugen von der großen Popularität der »Verba Seniorum« in den traditionellen Klöstern vor allem cluniazensischer Prägung. Die Detailanalyse von fünf Handschriften spricht nicht nur deutlich für den Konservatismus der Rezeption, sondern auch für ihre bewusste Lenkung durch Überschriften oder Inhaltsverzeichnisse. Besonderes Augenmerk liegt auf der Person des Petrus Venerabilis (1092/1094–1156), der noch immer auf seinen (modernen) Biografen wartet. Es ist der Aspekt der Ordnung, der für Petrus von besonderer Bedeutung war, eine Ordnung zönotischer Prägung, in der das eremitische Element aber durchaus seine Daseinsberechtigung hatte. Das zeigt nicht zuletzt die Analyse eines Briefes (ep. 20) an einen Einsiedler (*Ad Gislebertum*) mit dem einzigen Beleg für die Rezeption von Apophthegmen bei Petrus Venerabilis. Der Großabt schlägt in dem umfangreichen Brief keine kreativen oder innovativen Neuerungen vor, sondern verweist auf die Alterität der Welt der Apophthegmen und die Pluralität des Mönchtums insgesamt.

Beim Blick auf die Handschriftenproduktion der Reformorden, insbesondere der Zisterzienser, fällt auf, dass Inhaltsverzeichnisse oder aussagekräftige Überschriften fehlen. Der Bruch mit der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

handschriftlichen Überlieferung ist klar erkennbar. Apophthegmen wurden »lebendig angeeignet, angepasst und adaptiert« (S. 296). Sie sind als Aufforderung für den Leser zu verstehen, auf das Beispiel der Wüstenväter mit eigenen asketischen Anstrengungen zu antworten. Veränderungen zielen dabei auf das Innere, nicht aber auf die Reflexion über die andere geschichtliche, geografische und sonstige Alterität. Dies wird am Beispiel Bernhards von Clairvaux besonders deutlich, in dessen Schriften die spärliche Präsenz von »Verba Seniorum« vor allem als Identifikationsangebot zu einer strengerer Askese zu verstehen ist. Die Arbeit verdeutlicht, in welchem Maße Exponenten der monastischen Reformbewegung des 12. Jahrhunderts auf viele Alteritätsmarker verzichteten, um eine möglichst direkte Identifikation mit den Wüsteneremiten zu befördern. Während Petrus Venerabilis die Tradition ordnete und bewahrte, um individuellem asketischem Übereifer entgegenzuwirken, instrumentalisierte Bernhard diese Tradition, um asketische Anstrengungen zu provozieren.

In einem rund 150 Seiten umfassenden Anhang werden alle Handschriften erfasst, die Apophthegmenmaterial überliefern. Verzeichnet werden dabei jeweils a) der Entstehungsort, b) die Entstehungszeit, c) die Provenienz und d) der Inhalt der Handschrift. Die insgesamt recht gut lesbare Arbeit hätte an einer Stelle deutlich entschlackt werden können: den Fußnoten. Welchen Mehrwert haben die häufigen langen Zitate aus zumeist englischsprachiger Sekundärliteratur, deren Inhalt im (deutschen) Haupttext bereits paraphrasiert, wenn nicht gar übersetzt wurde? Dieses Monitum schmälert den Wert der Arbeit jedoch kaum. Die enorme Bedeutung der »Verba Seniorum« jedenfalls dürfte der Forschung jetzt noch deutlicher als zuvor ins Bewusstsein treten. Eine Fortführung dieser Arbeit in die Zeit des Spätmittelalters hinein würde ohne Zweifel reichen Ertrag versprechen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96762](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96762)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ahmed M. A. Scheir, *The Prester John Legend Between East and West During the Crusades. Entangled Easter-Latin Mythical Legacies*, Budapest (Trivent Publishing) 2022, 367 p. (Mediterranean Studies in Late Antiquity and the Middle Ages, 1), ISBN 978-615-6405-28-9, EUR 144,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

À la suite d'une thèse de master sur le fief de Tibnin (Toron) dans le royaume latin de Jérusalem (2015), l'auteur s'est intéressé à la fameuse légende du Prêtre Jean entre Orient et Occident et à son impact sur le conflit et les rencontres entre croisés et musulmans aux XII^e et XIII^e siècles. Dans sa préface (p. 1–2), il présente rapidement son plan et dans son introduction (p. 9–36) les sources, l'historiographie (surtout en langue anglaise¹), son objectif: l'étude de cette légende dans les histoires arabo-latines entremêlées et les relations entre musulmans et chrétiens, enfin sa méthode: l'analyse des sources arabes et chrétiennes orientales montrant des imaginaires communs, l'examen de la légende entre l'Orient et l'Occident durant l'époque des croisades, et le plan en six chapitres est donné plus en détail.

Dans son premier chapitre, »Setting a Geographic and Mythico-historical Stage for the Prester John Legend« (p. 37–64), l'auteur définit les termes géographiques, religieux, ce qu'est un mythe, une légende, l'histoire, et établit la préhistoire de la légende du Prêtre Jean à partir de l'Apocalypse biblique, celle du Pseudo-Méthode², les prophéties sibyllines. Ensuite, dans le chapitre 2, »Between Transmission and Reception: The Birth of the Prester John Legend and the Crusader-Muslim Conflict, 1122-1145« (p. 65-102), il dégage l'origine du Prêtre Jean. Il y a d'abord la relation de la visite de Jean, patriarche des Indes à Rome en 1122, et la légende de saint Thomas comme évangéliste des Indes (les chrétiens sont présents dans l'actuel Malabar, mais l'auteur ne semble pas savoir que le tombeau du saint est situé à Mylapore (Madras, sur la côte de Coromandel). À la suite de la chute d'Édesse en 1144, l'évêque Hugues de Gibellum (aujourd'hui Jableh en Syrie) envoyé demander des secours fit un rapport au pape Eugène III sur un Prêtre Jean très puissant à l'Est, rapport transmis dans la chronique d'Otton de Freising. Sa figure viendrait

¹ Je mentionne deux titres non cités, au hasard: Jacqueline Pirenne, *La Légende du «Prêtre Jean»*, Strasbourg 1992, et István Bejczy, *Pape Jansland en Utopia. De verbeelding van de beschaving van middeleeuwen en renaissance*, Nimègue 1994.

² Aurait pu être cité Jean Flori, *L'Islam et la fin des temps. L'interprétation prophétique des invasions musulmanes dans la chrétienté médiévale*, Paris 2007.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de saint Jean d'Édesse, »Mâr Yûhannâ«, dont le récit des miracles circulait et sa puissance des échos de la bataille de Qatwân (vers Samarcande) gagnée en 1141 par les Qara Khitai bouddhistes sur les Turcs seldjoukides musulmans.

Le contexte de l'apparition de la légende est l'objet du chapitre suivant, »The Prester John Letter and its Perception between the Crusading Crisis in the Levant and Imperial-Papal Schism in the West« (p. 103–151). L'auteur se penche sur l'émergence et les premiers témoignages de la lettre du Prêtre Jean à l'empereur de Constantinople Manuel I^{er} Comnène, mais dont les seuls témoins sont latins, dans le contexte de l'Orient latin et de la querelle entre le pape (qui en 1177 envoya une lettre au Prêtre Jean) et l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse (dans la chancellerie duquel la lettre a sans doute été forgée).

Après cette présentation historique, l'auteur se focalise sur les sources orientales dans le chapitre suivant, »Imaging the Prester John Kingdom in the Three Indias: The Legend's Entanglements with Alexander Romance, Jewish and Arab Muslim-Christian Imagination« (p. 153–202). Il étudie les liens de la légende avec le »Roman d'Alexandre«, les récits de voyageurs juifs (Eldad le Danite et Benjamin de Tudèle), les conceptions géographiques arabes du monde de l'océan Indien, les »Mille et une nuits«, la légende copte d'un prêtre-roi (la Nubie et l'Abyssinie avaient des souverains chrétiens dont les Francs d'Orient pouvaient avoir connaissance).

La légende du Prêtre Jean eut une grande influence lors de la cinquième croisade, ce qui est traité dans le cinquième chapitre, »Waiting for King David, Son of Prester John: The Impact of the Legend on Peace and War during the Fifth Crusade (615-618/1217-1221)« (p. 203–252). Le siège interminable de Damiette fut un terrain propice à l'apparition de prophéties: le Prêtre Jean n'apparaissant pas (l'auteur montre que l'on a pris des décisions en fonction de lui, pourtant un personnage avec qui on n'avait jamais eu de contact), on attendit son fils, le roi David. Les sources de la légende arabe de celui-ci sont à chercher dans les prophéties apocalyptiques nestoriennes, coptes et éthiopiennes, mais aussi dans la progression des Mongols vers l'Ouest, ce qui est l'objet du dernier chapitre, »The Mongol Figure of Prester John: Remembering the Legend and the Enterprise of Latin-Mongol Crusade(s), 1222–1300« (p. 253–294). L'auteur rappelle la croisade de Frédéric II et le traité de Jaffa (1229), les missions papales auprès des Mongols (1245–1248), la croisade de Louis IX (1248–1254), la mission de Guillaume de Rubrouck (1253–1254), la figure d'Ong Qan, souverain nestorien des Kereyit († 1203), les plans d'une expédition conjointe entre Francs et Mongols contre les Mamelouks. Dans sa conclusion (p. 295–304), l'auteur revient sur l'importance des apports orientaux à la légende du Prêtre Jean. Suit une bibliographie assez copieuse (p. 305–347) et un index (p. 349–357).

Le grand mérite d'Ahmed M. A. Sheir est effectivement d'attirer l'attention du lecteur occidental sur les textes principalement



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

écrits en arabe, de musulmans ou de chrétiens orientaux, en rapport avec la légende du Prêtre Jean, dont on s'explique difficilement le succès durable. Cependant le livre n'est pas sans défauts: mineurs comme d'écrire »monk« à la place de »friar« quand il s'agit de membres des ordres mendiants, ou encore la confusion entre jacobites et coptes, il vaut mieux écrire »Franks« que »Crusaders« (les Latins des États d'Orient n'étant pas des croisés), mais ce qui est inadmissible est le nombre incalculable de coquilles et de noms tronqués (par exemple, celui d'Albéric de Trois-Fontaines, amputé trop souvent de »Fontaines«), de mots en italiques et non en romain, etc. L'éditeur n'a pas rendu service à son auteur en n'ayant pas procédé à une relecture de son manuscrit.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96763](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96763)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michel Sot, Christiane Veyrard-Cosme (éd.), Annales du royaume des Francs. Texte d'après l'édition de Friedrich Kurze, Paris (Les Belles Lettres) 2022, CIV-354 p. (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 58), ISBN 978-2-251-45313-2, EUR 45,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gaelle Bosseman, Namur

La parution de la traduction des »Annales du royaume des Francs« vient compléter la collection des »Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge«, une des sources historiques majeures de la période carolingienne couvrant les règnes de Pépin III le Bref (d'abord maire du palais de 741 à 751, puis roi des Francs, 751-768) à Louis le Pieux (814-829). Deuxième ouvrage publié sous la direction de Michel Sot et de Christiane Veyrard-Cosme après la »[Vie de Charlemagne](#)« d'Éginhard (n° 53 de la collection), le livre est le résultat du travail d'une équipe d'historiennes et historiens et de philologues.

Cette double compétence est bien mise à profit dans une introduction nourrie comprenant à la fois une mise en perspective historique générale du genre des annales (voir également dans la collection »Typologie des sources du Moyen Âge occidental«: Michael McCormick, Les annales du haut Moyen Âge, 1975), une mise au point sur l'histoire du texte et des différentes versions des »Annales des Francs« avec présentation des manuscrits, et une analyse littéraire.

L'ouvrage propose en effet à la traduction les deux versions éditées de ces annales, la version dite brève (couvrant les années 741 à 801) également connue comme les »Annales majeures de Lorsch«, et la version dite longue ou »Annales d'Éginhard« (741-828 avec texte remanié après 801 pour la période 741-801), chacune dans un volume afin de permettre leur comparaison. Le texte latin reproduit l'édition de référence des MGH, établie en 1826 par G. H. Pertz puis remaniée en 1895 par Friedrich Kurze sur la base de 39 manuscrits. L'introduction comprend une présentation synthétique de ces témoins, classés en cinq familles, avec des notices un peu plus détaillées pour les manuscrits les plus anciens et des précisions sur la présence d'autres textes historiques dans le recueil. Ces précisions sur la tradition manuscrite des »Annales« permettent ainsi de souligner que celles-ci s'insèrent »dans une écriture de l'histoire à part entière« (p. XIV), soit une écriture compilative qui replace la période de l'écriture dans le fil d'une histoire chrétienne, de la Création à la fin des temps, souvent par compilation de plusieurs chroniques et histoires. On pourra consulter entre autres travaux sur cette conception de l'histoire universelle et ses différentes formes d'écriture, l'essai d'Hervé Inglebert, »Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoires universelles«, 2014 (p. 409-434 pour la période carolingienne).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Si le classement des manuscrits et l'établissement du texte réalisé par F. Kurze ont été jugés »satisfaisant[s]« (p. XXIII, XXVII), les critiques qu'a suscitées l'édition ne sont pas passées sous silence (p. XXV–XXIX) tout particulièrement celle de R. McKitterick qui la décrivait comme »un texte composite dans lequel beaucoup de scribes du IX^e siècle aussi bien que d'éditeurs du XIX^e ont joué un rôle« (cit. p. XXVI) soulignant la dimension factice du texte reconstitué par les éditeurs allemands. Le choix de reproduire l'édition de F. Kurze en dépit de ses défauts plutôt que de suivre le texte d'un seul manuscrit est justifié par les traducteurs qui signalent avoir tenu compte des études récentes de R. McKitterick, H. Reimitz et M. Tischler (n. 15 et 16, p. XXIV–XXV).

Après une synthèse sur l'histoire du texte – notamment les débats sur les questions de datation et d'autorité des différentes parties qui restent globalement irrésolus – l'introduction propose une analyse du projet historiographique des »Annales« insistant sur les différents thèmes qui en ont déterminé l'écriture, notamment leur valorisation des Francs et des Carolingiens. De fait, loin d'être un enregistrement fidèle des événements comme elles ont pu en donner l'illusion, celles-ci sont une histoire écrite de la gloire des souverains et du peuple franc dont le prestige est encore accentué dans les réécritures postérieures (p. L–LV). Elles ne sauraient être lues comme une description neutre ou objective des faits comme le montre l'analyse fine menée par C. Veyrard-Cosme des remarques et marques d'appréciation des narrateurs dans les deux versions (p. LV–LX). Ces annales donnent à voir une représentation du monde franc aux finalités complexes, mémorielles, idéologiques et politiques (p. LXXXVIII). La philologue consacre également plusieurs pages à l'analyse du portrait des souverains, soulignant leur dimension de »Miroir des princes«.

Afin de faciliter son usage et sa lecture, le texte est accompagné de cartes de localisations à plusieurs échelles (p. XCIX–CIII), et d'un index (lieux, personnes et peuples) pour les deux volumes. Les notes explicatives sur les deux versions ont été insérées au fil du texte dans la version longue exclusivement; les notes sur la version brève ne faisant mention que de certaines variantes notables dans les manuscrits. Ces notes explicatives très fournies comprennent de précieuses indications biographiques, chronologiques et géographiques permettant de se repérer et de s'orienter sans difficulté dans un récit complexe, accompagnées le cas échéant des précisions bibliographiques nécessaires pour aller plus loin en complément de la bibliographie principale (vol. 1, p. XC–XCVIII); on y trouve également ponctuellement des éclaircissements sur les choix de traduction.

Au-delà de la traduction fluide et soignée qu'ils proposent, les deux volumes constituent un ouvrage documenté et très maniable qui rendra bien des services à tout lecteur ou toute lectrice désireux de se plonger dans ce monument de l'histoire des Francs et tout particulièrement aux enseignantes et enseignants ainsi qu'aux étudiantes et étudiants qui se livreraient à son étude.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96764](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96764)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Philipp N. Spahn, Die Bibel als Norm? Das Ringen um das Recht der Kirche in Streitschriften aus der Zeit des Investiturstreits, ca. 1050–1140, Frankfurt am Main (Vittorio Klostermann) 2021, 416 S. (Studien zur europäischen Rechtsgeschichte, 335), ISBN 978-3-465-04544-1, EUR 89,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Christof Rolker, Bamberg

Die Monografie, eine überarbeitete Dissertation, die bei Jörg W. Busch in Frankfurt entstanden ist, widmet sich anhand eines bekannten Quellenkorpus, der »Libelli de lite«, einer erstaunlich schlecht untersuchten Frage, nämlich welche Bedeutung die Bibel im Mittelalter als Rechtsquelle hatte. Die Arbeit gliedert sich dabei in zwei Teile.

Kapitel I des ersten Teils untersucht die »Bibel im Kirchenrecht des Mittelalters«. Über die Bibel als materielles Recht erfährt man hier leider ziemlich wenig (obwohl die Rechtssammlungen teils hunderte, im Falle Gratians sogar über 2800 Bibelstellen enthalten, deren genaue Funktion sehr unterschiedlich war). Spahn konzentriert sich vor allem auf die Hierarchie von Autoritäten und dabei auf die Ausführungen von Bernold von Konstanz einerseits und Gratian andererseits, um die Stellung der Bibel im Vergleich zu anderen Rechtsquellen zu untersuchen.

Die Raffinesse von Bernolds Argumentation und der Einfluss von Gratians Dekret sind gute Gründe, diese Quellen heranzuziehen, für Spahns Fragestellung etwas misslich ist allerdings, dass Bernold die Bibel gar nicht und Gratian sie nur als Quelle des Naturrechts erwähnt (wie John Wei nachgewiesen hat, ist sie für Gratian aber auch weit darüber hinaus wichtig)¹. Eher beiläufig wird deutlich, dass auch andere Kataloge von Rechtsquellen die Bibel oft »vergessen«, ohne dass man ihren Autoren eine Geringschätzung der Bibel unterstellen wollte. Notgedrungen zieht sich Spahn hier auf Plausibilitätsargumente zurück, um zu argumentieren, dass Bernold die Bibel als höchste Autorität des Rechts angesehen habe, auch wenn er dies nicht explizit sage (S. 44f.). Tatsächlich ist es eher die Ausnahme, wenn im frühen und hohen Mittelalter einmal die Bibel, Dekretalen und andere Rechtsquellen in eine klare hierarchische Ordnung gebracht werden; eine der wenigen, im 11. und 12. Jahrhundert aber sehr weit verbreitete Rechtsquellenlehre dieser Art ist eine kleine, Innozenz I. zugeschriebene Fälschung (JK † 320 = J³ † 720), die unter anderem bei Bonizo, Deusdedit, Ivo, Gregor von San Grisogono und Gratian in recht unterschiedlichen Fassungen auftaucht.

¹ John C. Wei, Gratian the Theologian, Washington 2016 (Studies in Medieval and Early Modern Canon Law, 13).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Das zweite Kapitel untersucht die Quellengattung der Streitschriften. Wie andere vor ihm stellt Spahn fest, dass es an belastbaren Definitionen mangle und es »mitunter recht willkürlich« sei, welche Schriften seinerzeit als »Libelli de lite« in den berühmten drei MGH-Bänden ediert wurden (S. 71). Dennoch bleiben sie auch für ihn das entscheidende Korpus, aus dem er aus pragmatischen Gründen vor allem die bekanntesten Texte heranzieht. Überzeugend argumentiert er, dass diese Schriften als Rechtsliteratur gelten können (S. 77–81).

Im dritten Kapitel des ersten Teils schließlich wendet sich Spahn der Frage zu, welche unterschiedlichen Methoden der Interpretation biblischer Texte im früheren Mittelalter zur Verfügung standen, und unterscheidet drei Ansätze: »kanonische«, »autoritative« und »pragmatisch-praktische« Interpretation, wobei Letztere insbesondere die Überarbeitung von Bibelziten meint.

Der zweite und eigentliche Hauptteil der Arbeit widmet sich der Behandlung verschiedener strittiger Themen in den Streitschriften, soweit dabei biblische Zitate und ihre Auslegung eine Rolle spielen. Die einzelnen Kapitel widmen sich jeweils zentralen Themen der Streitschriftenliteratur, namentlich der Zwei-Gewalten-Lehre, den Leib-Metaphern für die Kirche, der päpstlichen Binde- und Lösegewalt, der Begründung weltlicher Herrschaft und dem Status des gesalbten Herrschers. Diese Themen sind spätestens seit den 1890er-Jahren schon oft und dabei nicht selten anhand der auch von Spahn verwendeten Quellen untersucht worden; die Konzentration spezifisch auf die Rolle der biblischen Zitate ist aber in der Tat ein neuer Blickwinkel. Deutlich wird zum Beispiel, dass es auch vom Thema abhing, welche Seite stärker auf Bibelzitate setzte; zum Verhältnis der beiden Gewalten war es die kaiserliche Seite, die sich auf das biblische »Dem Kaiser geben, was des Kaisers ist« stützt, zur Binde- und Lösegewalt führten vor allem Anhänger des Papstes »ihre« Bibelstellen an (im Falle von Anselm, Gregor VII. und anderen auch in »ihrer«, nämlich tendenziös überarbeiteten Fassung). Sehr präzise ist etwa die Differenzierung zwischen der »Schlüsselgewalt« und der »Binde- und Lösegewalt«, die die sehr unterschiedlichen Auslegungen der bekannten Verse des Matthäusevangeliums besser zu verstehen hilft (S. 191–229).

Die gelegentlich behauptete Vorliebe prokaiserlicher Autoren für das Alte Testament im Gegensatz zur Bevorzugung des Neuen Testaments unter Gregorianern ist zwar nicht ganz ohne Grundlage, lässt sich aber nach Spahns überzeugenden Argumenten eindeutig nicht verallgemeinern. Auch die Großerzählung einer »Entsakralisierung« wird für Spahn umso weniger überzeugend, je genauer man auf die (biblisch begründete) Bedeutung der Sakralität des gesalbten Herrschers achtet. Solche Differenzierungen zu erreichen ist angesichts von Quantität und Qualität der einschlägigen Forschung eine beachtliche Leistung.

Es bleibt das Problem, dass die »Libelli de lite« eine kleine Auswahl oft wenig verbreiteter Traktate sind und es nicht von vorneherein



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

klar ist, was dieses Quellenkorpus vor anderen privilegiert. Kann man auf dieser Basis die »unveränderte Bedeutung der Bibel in einer veränderten Welt« (so die Überschrift des Schlusskapitels S. 277) belegen? Das behauptet Spahn zum Glück nicht. Als Beleg für die unverändert große Bedeutung der Bibel verweist er im Schlusskapitel eher auf allgemeine Beobachtungen, anstatt riskante Thesen über die unmittelbaren Wirkungen der Streitschriftenliteratur auf das Kirchenrecht aufzustellen. Das ist klug, denn wie Spahn selbst deutlich macht, hat ja gerade Gratian (den er zu Recht meist heranzieht, wenn es um »das« Kirchenrecht geht) ein innovatives Verständnis der Bibel als Naturrecht entwickelt, das man nicht aus den als »Libelli de lite« edierten Traktaten herleiten kann. Die sicher wichtige »Erkenntnis, dass sich mit ein und derselben Autorität Gegensätzliches begründen ließ« (S. 92), konnte man im 11. und 12. Jahrhundert auch in anderen Kontexten als dem Streit zwischen Kaiser und Papst gewinnen, der sogenannte Berengarstreit dürfte das bekannteste Beispiel sein.

Spahn war daher gut beraten, seine Studie vor allem als Beitrag zur Erforschung der »Libelli de lite« und weniger als Plädoyer für den Einfluss derselben auf das Recht des späteren Mittelalters anzulegen. Hier kann er neue Erkenntnisse vorlegen und eine von der älteren Forschung in der Tat oft nachlässig behandelte Frage durch quellennahe Argumentation überzeugend beantworten: Die Streitschriften, in denen das Verhältnis von Kaiser und Papst um 1100 neu bestimmt wurde, waren auch Rechtsliteratur, und ohne Zweifel war die Bibel nicht nur irgendeine, sondern auch spezifisch eine rechtliche Autorität, die im Rahmen dieser Diskussionen verstärkt als Rechtsquelle diskutiert wurde.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Georg Strack, Solo sermone. Überlieferung und Deutung politischer Ansprachen der Päpste im Mittelalter, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2022, 328 S. (Monumenta Germaniae historica. Schriften, 79), ISBN 978-3-447-11388-5, EUR 70,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Woelki, Berlin

Das Forschungskonzept »Oratorik« wurde anhand von spätmittelalterlichen Reden entwickelt, um deren Bedeutung als historische Ereignisse und als wesentliches Element politischer Versammlungen zu untersuchen¹. Eine auf Reden konzentrierte Geschichtsforschung ist inzwischen fest etabliert. Ist ein solcher Ansatz jedoch sinnvoll, wenn regelmäßig unklar bleibt, ob die untersuchten Reden überhaupt gehalten wurden, was gesagt wurde, in welche konkreten kommunikativen Situationen die Reden einzuordnen sind, wer die Zuhörer waren und wie ihre Reaktion ausfiel, ja wenn überhaupt in der Textüberlieferung das Genre Rede unentwirrbar mit denen der Chronik, der Heiligenvita, des Synodalstatuts und anderer Texttypen verschwimmt?

Die Habilitationsschrift von Georg Strack zu den päpstlichen Konzilsansprachen zeigt eindrucksvoll, wie ein solcher Ansatz auch unter früh- und hochmittelalterlichen Überlieferungsbedingungen funktionieren kann, nämlich durch eine tiefgehende und akribische Aufarbeitung der Überlieferungstradition. Untersuchungsgegenstand ist hier weniger das konkrete Redeereignis als dessen Transformationen in der Chronistik und Hagiografie. Schlüsselbegriffe zur Beschreibung dieses späteren Eigenlebens der Redetexte sind *réécriture* und *amplificatio*. Das immer wieder Neuschreiben und rhetorische Ausschmücken des vorgefundenen Materials gehörte wie selbstverständlich zur oratorischen Erinnerungskultur. Erst so bekamen Reden ihren Platz in der politischen Kultur der Zeit.

Die Analyse hochmittelalterlicher Reden bereitet besondere methodische Schwierigkeiten. Bereits die Abgrenzung der Textgenres muss häufig unscharf bleiben. Wenn Reden in Chroniken und Heiligenviten eingefügt oder von den jeweiligen Autoren frei fingiert werden, wenn Redeelemente in die Formulierung von Konzilsdekreten einfließen, ist eine genuin oratorische Analyse kompliziert. Geleistet wird jedoch eine oft

¹ Siehe den programmatischen Sammelband: Jörg Feuchter, Johannes Helmrath (Hg.), Politische Redekultur in der Vormoderne. Die Oratorik europäischer Parlamente in Spätmittelalter und Früher Neuzeit, Frankfurt am Main 2008 (Eigene und fremde Welten, 9; Studies presented to the International Commission for the History of Representative and Parliamentary Institutions, 86).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

sehr aufwändige Darstellung der in den Redetexten verwendeten Topoi und Stilfiguren. Intertextuelle Bezüge werden im Einzelnen nachverfolgt und diskutiert, oft im explizit betonten Kontrast zur bisherigen Forschung.

Drei Großkapitel geben die Struktur der Arbeit vor. Während der dritte Abschnitt (S. 203–275) dem 13. und frühen 14. Jahrhundert gewidmet ist, überlagern sich die ersten beiden Abschnitte (S. 11–128 und S. 129–202) chronologisch und behandeln Reden des 11. und 12. Jahrhunderts. Das Abgrenzungskriterium ist hier die Konfliktrichtigkeit des Redethemas. Im Fokus stehen daher zunächst Reden, die einen grundsätzlichen Konsens darstellen und feierlich überhöhen sollten. Die politischen Themen (Priesterzölibat, Exemtionsprivilegien) hatten freilich durchaus ein gewisses Konfliktpotenzial. Die Betonung des Konsenses konnte im Einzelfall auch mit der Überlieferung im Umfeld der von der letztlich getroffenen Regel begünstigten Parteien zusammenhängen.

Auf der anderen Seite setzten die im zweiten Abschnitt analysierten Reden in Situationen des offenen politischen Konflikts (Investiturstreit, alexandrinisches Schisma) durchaus auf eine demonstrative Überhöhung des Konsenses, zumal sie im Regelfall vor den eigenen Anhängern gehalten wurden, bzw. waren als Tadelreden zur feierlichen Begleitung von Exkommunikationen der abwesenden Gegner ohnehin dem epideiktischen Genre verpflichtet. Dennoch konnten in der historiografischen Tradition politische Konflikte durch Reden diskursiv ausgestaltet werden; sogar oratorische Fernduelle von gegnerischen Schismapäpsten sind überliefert, bei denen die rhetorischen Qualitäten des favorisierten Kandidaten und die Defizite seines Gegners dargestellt werden. Oratorische Inszenierung gehörte zumindest in der historiografischen Deutung zum Profil des früh- und hochmittelalterlichen Papstes.

Einen grundlegend anderen Charakter erhält die Arbeit im dritten Abschnitt, dessen Reden nunmehr mit größerer Sicherheit inhaltlich erschlossen und in konkrete historische Situationen eingebettet werden können. Wir erfahren faszinierende Details über die typische *actio* der Papstansprache: auf einem erhöhten Thron im Kirchenchor sitzend, von Wandteppichen umgeben und in räumlicher Distanz zum Publikum hinter dem Lettner akustisch kaum verständlich. Auch diese Reden waren nach dem Ereignis Umformungsprozessen in Historiografie und Gesandtschaftsberichten ausgesetzt, jedoch wird durch die Erschließung des Redetextes nun immer deutlicher, wie subtile politische Botschaften in der festlichen Konsensrhetorik versteckt werden konnten. Dies gilt umso mehr für die in einem abschließenden Exkurs (S. 276–296) behandelten Papstansprachen im Konsistorium.

Zwei Reden markieren den Kern der vorliegenden Studie, quantitativ wie konzeptionell. Sehr verdienstvoll ist die umfassende Überlieferungsgeschichtliche Aufarbeitung der berühmten

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96766](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96766)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kreuzzugsrede Urbans II. in Clermont aus dem Jahre 1095, deren Transformationen in der Chronistik, der politischen Redekultur und der Kunst bis weit in die Neuzeit verfolgt werden (S. 39–125). Eine besondere Stellung nimmt darüber hinaus die Eröffnungspredigt Innozenz' III. zum IV. Laterankonzil (1215) ein, die als erste Papstansprache auch außerhalb der Chronistik überliefert ist und noch lange Zeit als Modell für ähnliche Reden dienen sollte. Ihr Text wird in kritischer Edition gebracht (S. 297–310).

Ein Handschriften-, Namens- und Bibelstellenregister sowie farbige Abbildungen ergänzen die Ausstattung des Bandes.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96766](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96766)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pero Tafur, Aventures et voyages, Toulouse (Presses universitaires du Midi) 2022, 254 p. (Études médiévales ibériques, 18), ISBN 978-2-8107-0781-2, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Felicitas Schmieder, Hagen

Der kastilische Niederadelige Pero Tafur bereiste, so erzählt er, zwischen 1436 und 1439 von der Iberischen Halbinsel aus (beginnend in Sanlúcar de Barrameda in der Mündung des Guadalquivir) weite Regionen Europas und seine Randbereiche: Italien mit Genua, Pisa, Bologna, Rom und Venedig, von dort aus über die Adria, Morea (Peloponnes), Candia (Kreta), Rhodos und Zypern das Heilige Land mit u. a. Jerusalem, Ägypten und den Sinai. Dann wird der Weg geschildert über das besonders ausführlich beschriebene Konstantinopel mit der Lateiner-Kolonie Pera und, nach einem Ausflug ins osmanische Adrianopel/Edirne, über Trapezunt und das Schwarze Meer nach Caffa und Tana, den lateinischen Kolonien auf der Krim und in der Don-Mündung (wo unermessliche Handelswaren zusammenkommen), all das relativ kurz vor der osmanischen Eroberung. Zurück in Italien sah er in Ferrara Papst Eugen IV. und den Kaiser von Konstantinopel (die dort wegen einer Griechenunion seien – das Konzil tagte ab 1438) und dann führte ihn der Weg über den Gotthard nach Basel, den Rhein und Köln nach Brüssel, Brügge, Gent und Antwerpen, zurück nach Köln und Konstanz über Prag und Breslau (wo er den westlichen Kaiser traf) nach Wien, schließlich zurück nach Spanien.

Die Daten und Ereignisse allerdings, die Pero hier und da anspricht, lassen vermuten, dass nicht alles, was er sah und erlebte, tatsächlich auf einer kontinuierlichen Reise stattfand. Pero, der schwer in einer Typologie von Reiseberichterstattem unterzubringen ist, stellte zudem seine kastilisch-sprachigen »Andanças e viajes«, die hier in kommentierter französischer Übersetzung mit einführenden Beiträgen vorgelegt sind, erst nach 1455 zusammen. Nicht alles im Bericht, der sehr zu Recht als »atypique et d'une grande richesse« (S. 27) charakterisiert werden kann, muss dementsprechend überhaupt eigenem Erlebten entsprechen, manches ist offenbar Fiktion oder wurde fiktionalisiert. »Qui était Pero Tafur?«, so beginnt J. Paviot seine allgemeine Kontextualisierung (»P. T. et ses voyages« sowie »Chronologie des voyages«) des Autors.

Pero stand wenigstens zeitweise im Dienst des Großmeisters des Ordens von Calatrava, Luis Gonzaléz de Guzmán, er reiste wie viele Ritter im 15. Jahrhundert weit herum (wenngleich nicht zum Kämpfen nach Preußen) und scheint Zugang zu höchsten Kreisen gehabt zu haben, findet an vielen Orten »gute Freunde«, die er aus seiner Heimat und aus dem mediterranen Handelsnetz kennt. Er erzählt persönlich und mit Humor und Ernsthaftigkeit zugleich Anekdotisches und Informatives (wenngleich relativ



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

wenig Beschreibung von Orten), hat auch Einblick in universellere politische Zusammenhänge (J. Roumier, »Originalités d'un récit de voyage: valeur du témoignage et fonctions de l'héroïsme«). An einer Stelle fügt er explizit Informationen aus einem fremden Bericht ein, wenn er die Indien-Abenteuer des Nicolò dei Conti, den er auf dem Sinai auf dessen Rückreise nach Italien traf, nacherzählt (und die nach Nicolòs Rückkehr nach Italien einige Jahre später Poggio Bracciolini niederschrieb): Volle sieben Seiten nehmen die wunderbaren Dinge ein, von denen Pero hörte, die ganz den Erwartungen seiner Zeitgenossen entsprochen haben dürften und die Peros erzählte Welt bis zu den Thomaschristen, nach Ceylan und zum Priester Johannes erweitern.

Die einleitenden Aufsätze der Herausgeber greifen die gerade genannten und eine ganze Reihe weiterer Phänomene und Probleme auf, die Peros Bericht seinen Bearbeitern und Interpreten machte; Reflexionen zur Sprache des Berichts und zur Übersetzung folgen noch von Florence Serrano (»Étude de la langue et de la traduction«), bevor über 160 Seiten der eigentliche Reisebericht folgt. Bibliografie, Orts- und Namensregister schließen den Band ab.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96767](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96767)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Veronika Unger, Personen im päpstlichen Umfeld. Ein prosopographisches Handbuch zum 9. Jahrhundert, Wien, Köln (Böhlau Verlag) 2022, 480 S. (Forschungen zur Kaiser- und Papstgeschichte des Mittelalters. Beihefte zu J. F. Böhmer, Regesta Imperii, 48), ISBN 978-3-412-52730-3, EUR 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matthias Rozein, Liège

Que le gouvernement de la ville et de l'Église de Rome n'incombe pas au pape seul durant le haut Moyen Âge n'est plus à démontrer. En effet, que ce soit à l'échelle urbaine ou à l'échelle de l'*orbis christianus*, l'évêque de Rome agissait continuellement en étroite collaboration avec de nombreuses personnes. La mise au jour et l'identification de celles-ci durant le IX^e siècle – soit entre l'avènement de Léon III (795) et la mort de Jean IX (900) – sont au centre du présent ouvrage de Veronika Unger, réalisé dans le cadre d'un projet de la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) («Personelle Netzwerke im päpstlichen Umfeld des 9. Jahrhunderts») dirigé à l'université d'Erlangen-Nürnberg par Klaus Herbers. Le choix de la période s'est imposé, d'une part, par l'importante quantité de sources à disposition et, d'autre part, par le traitement avancé de celles-ci dans le cadre des travaux en cours pour la section carolingienne des »Papstregesten« des »Regesta Imperii«, à laquelle l'autrice et le directeur du projet continuent de contribuer activement.

Alors que l'on dispose depuis longtemps d'instruments recensant des personnes au service du pape – notamment les membres de la chancellerie et les légats –, une étude exhaustive et détaillée de toutes les personnes avec lesquelles les évêques de Rome étaient tenus d'interagir faisait jusqu'à présent défaut.

Consciente des limites épistémologiques des sources, qu'elles soient narratives, diplomatiques, épistolaires, synodales ou autres, Veronika Unger ne prétend pas livrer une analyse de réseau; elle s'inscrit plutôt dans une approche prosopographique visant à identifier au mieux les individus qui étaient en contact avec le pape. L'on y trouve les légats pontificaux et les juges délégués, les participants aux synodes pontificaux, les membres de la chancellerie, les clercs consacrés par le pape, les individus qui ont détenu un office lié à l'Église de Rome, les parents des prélats romains et, enfin, les personnes qui se sont rendues à Rome en leur nom propre ainsi que les messagers envoyés à Rome qui en sont revenus avec un mandat pontifical. N'ont été intégrés ni les empereurs et rois, ni les correspondants ou bénéficiaires d'actes qui ne se sont pas présentés personnellement à Rome, ni les messagers envoyés à Rome par des tiers dont il n'est pas connu s'ils ont été renvoyés par le pape.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

L'ouvrage se divise en deux parties. La première consiste en une analyse prosopographique des fonctions et offices identifiés. Pour les légats pontificaux, V. Unger met en évidence la forte présence d'évêques des environs de Rome et de l'Italie centrale, surtout pour la seconde moitié du IX^e siècle. Les synodes pontificaux font état d'une composition personnelle similaire: la participation d'évêques proches de Rome y est prédominante; la présence de prêtres ou de diacres romains est également bien attestée. Quant aux affaires juridictionnelles à Rome, l'autrice remarque qu'il ne semble pas avoir existé un office pontifical spécifique en charge de ces matières. Le même résultat s'impose à l'issue de l'analyse des différents offices romains attestés (*arcarius*, *sacellarius*, *oblationarius*, *primicerius defensoris/defensorum*, *primiscrinus*, *regionarius*, *apocrisarius*, *cubicularius*, *nomenculator/nomenclator*, *superista*, *vestararius*, *magister militum*, *scriniarius/notarius (regionarius)*, *primicerius*, *secundicerius*, *cancellarius*, *bibliothecarius*, *consiliarius*). Face à un corpus de sources peu descriptif, l'autrice doit souvent reconnaître l'impossibilité de définir les charges et responsabilités attenantes à ces titres: seule une petite partie parmi ceux-ci s'occupait d'un domaine d'activité particulier.

Dans cette étude, les membres de la chancellerie ne font pas défaut: leur identification se limite souvent à ce que dévoilent les formules de datation des privilèges; l'on remarque néanmoins que certains d'entre eux ont été actifs sous plusieurs pontificats. Quant aux rédacteurs des lettres, ils demeurent pour la plupart dans l'ombre. Enfin, l'autrice se penche sur la carrière des papes et celle de leurs collaborateurs.

La seconde partie de l'ouvrage présente sur presque 400 pages les notices biographiques des 837 personnes qui ont pu être identifiées. Chaque entrée reprend d'abord, sous forme de fiche signalétique, le nom de la personne, le numéro d'identifiant qui lui a été assigné, son statut (clerc ou laïc), les offices occupés, le pontificat et la période durant lesquels elle est attestée et ses fonctions exercées. Suivent une description des offices et fonctions, la liste des sources qui les attestent et, enfin, une bibliographie d'orientation. Dans les nombreux cas d'homonymie d'individus potentiellement identiques, l'autrice a préféré multiplier les notices.

En feuilletant ce recueil, ce ne sont pas les personnalités bien connues du IX^e siècle pontifical qui ressortent, à commencer par les papes eux-mêmes ou des personnages illustres agissant à leur côté tels Anastase le Bibliothécaire (ID 3) ou Jean Hymmonide (ID 156). C'est une masse d'individus peu connus que l'on découvre: par exemple, le scribe Grégoire (ID 157), attesté sous Jean VIII, Étienne V, Formose et Romain, le prêtre Étienne (ID 840), légat envoyé en Marovie, Filiprand de Savona (ID 132), qui participe en 813 à un procès au sujet des biens de Farfa, l'abbé Adalric de Saint-Teudère (ID 853) qui se rend à Rome avec l'archevêque Bernoin de Vienne (ID 848) où il reçoit un privilège pour son abbaye, ou encore le Franc Madelgarius (ID 916), en pèlerinage à Rome dans l'espoir de la rémission de ses péchés.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

L'ouvrage est couplé à une base de données en ligne et libre d'accès, qui permet d'interroger le corpus de plusieurs manières¹. Outre une recherche rapide dans l'ensemble des données, on peut mener des recherches détaillées à partir de trois catégories: les personnes, les lieux et les événements. Chaque catégorie propose son propre moteur de recherche avancé. Il est également possible d'interroger les extraits des sources elles-mêmes.

Grâce à son excellente maîtrise des documents et une argumentation fondée et efficace, V. Unger dévoile une impressionnante série de personnalités. Que celles-ci soient établies à Rome ou s'y rendent ponctuellement, ils participent à la création d'un milieu dynamique au sein duquel l'évêque de Rome, occupant certes une place privilégiée, ne représente pas plus qu'un individu parmi d'autres.

Si une mise en réseau de ces personnes s'avère en effet souvent difficile, le lecteur trouvera néanmoins dans cet ouvrage des renseignements utiles qui ne se limitent pas à l'identification ponctuelle de personnes, mais qui permettent d'interroger la papauté du IX^e siècle comme institution à travers les personnes qui l'ont constituée. L'accès facile à ce vaste trésor d'informations, garanti à la fois par l'analyse de la première partie de l'ouvrage et par une base de données performante en ligne, rend l'entreprise d'autant plus appréciable.

Ce volume est un précieux apport à la recherche sur l'histoire politique, institutionnelle et sociale de la papauté altomédiévale; sa grille d'analyse pourrait certainement être élargie à d'autres périodes, à commencer peut-être, comme le pressent l'autrice, par le X^e siècle pour lequel le corpus des sources a depuis longtemps été rassemblé.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Personelle Netzwerke im päpstlichen Umfeld: <http://personspopes9c.regesta-imperii.de/personen/basic/> (25/04/2023).

Jim van der Meulen, Woven into the Urban Fabric. Cloth Manufacture and Economic Development in the Flemish West-Quarter (1300–1600), Turnhout (Brepols) 2021, 250 p., 16 b/w fig., 13 b/w tabl. (Studies in European Urban History [1100–1800], 54), ISBN 978-2-503-59455-2, EUR 84,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Angela Ling Huang, Lübeck

Nordwesteuropa und vor allem Flandern haben als Textilherstellungslandschaften und also frühe »industrielle« Zentren in der europäischen Wirtschaftsgeschichte schon einige Beachtung erfahren. Die vorliegende Veröffentlichung beschäftigt sich erneut mit diesem Gegenstand, speziell mit der Beziehung zwischen städtischem und »ländlichem« Gewerbe bzw. der Einbindung verschiedener Arbeitsmärkte in die flandrische Textilindustrie. Betrachtet wird mit (West-)Flandern um Ypern herum eine Produktionslandschaft von besonderer Dichte und Dynamik im 14.–16. Jahrhundert. Zahlreiche Dörfer waren im späteren 14. Jahrhundert »Newcomer« der exportorientierten Textilherstellung, die im 15. und vor allem im 16. Jahrhundert allerdings zu bedeutenden Tuchzentren aufgestiegen waren.

Der Band setzt argumentativ bei dem Forschungsbild an, dass Stadt und »Land« – hier Dörfer mit gern 1000 und mehr Einwohnern! – zwei klar abgegrenzte und sich gegenüberstehende ökonomische Zonen darstellen. Er kann zeigen, dass diese Unterscheidung für den untersuchten Raum nicht haltbar ist, dass vielmehr die dörflichen Tuchzentren allmählich in die städtische Landschaft des westlichen Flanderns hineinwuchsen. Nieuwkerke mit einer Bevölkerung von um die 4000 Einwohner hatte dabei im 16. Jahrhundert mit vielleicht 15 Prozent einen bemerkenswerten Anteil an der flandrischen Wolltuchherstellung und ist (wohl mehr oder minder repräsentativ für die Region) zentrales Fallbeispiel in der Auseinandersetzung mit den Entwicklungsfaktoren der aufsteigenden ländlichen Tuchzentren. Der Band ordnet sich dabei insbesondere in die wirtschaftshistorische Diskussion um die proto-industrielle Entwicklung Europas ein.

In fünf gut strukturierten Kapiteln verfolgt der Verfasser die Entwicklung der ländlichen Tuchzentren und ihre Beziehung zu den städtischen Zentren, zunächst mit Blick auf die Verfügbarkeit von ländlichen Arbeitskräften und vor allem auf die Anreize für sie, sich in die Textilherstellung im Nebenerwerb oder als Haupttätigkeit einzubringen. Gerade die Frage nach proto-industriellen Merkmalen richtet sich besonders darauf, ob die Weberei (und andere Verarbeitungsschritte) als Nebenerwerb stattfanden. Wenn auch die Datenlage mit Schwerpunkt auf dem 16. Jahrhundert und Nieuwkerke überwiegend eher Ableitungen erlaubt, kann der Verfasser doch überzeugend darlegen, dass die Agrarordnung der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Region mit fragmentiertem Landbesitz zwar durchaus einer proto-industriellen Entwicklung förderlich war, jedoch die Landwirtschaft in den dörflichen Tuchzentren zunehmend an Bedeutung verlor. Die Textilherstellung ist spätestens im 16. Jahrhundert für viele Arbeitskräfte die beherrschende, wenn nicht einzige Einkommensquelle.

Der Verfasser charakterisiert die ländlichen Zentren als »fully fledged industries« (S. 61) (Kapitel 1). Dabei handelt es sich bei den ländlichen Zentren um (zunächst) weniger regulierte Produktionsumgebungen ohne Gilden. Eine besondere Rolle wird in der Produktionsorganisation stattdessen den Tuchmacher-Unternehmern bzw. dem Verlagswesen zugesprochen, »... drapers were the pivotal agents in late medieval cloth industries, certainly in the Flemish West-Quarter« (S. 90), nicht zuletzt durch faktische, wenn auch nicht rechtliche Monopolisierung des Marktzugangs (Kapitel 2). Herausgestellt wird bei der Frage nach der Regulierung der Produktion das Fehlen von Vorgaben im Bereich der Halbfertigproduktion, d. i. Wollverarbeitung und Garnherstellung, das den Produzenten, den eigentlichen Handwerkern und mehr noch den Verleger-Tuchunternehmern die Möglichkeit gab, die Produktion und deren Kosten flexibel zu gestalten.

Mit dem Ausbau des Textilgewerbes einher gingen Handelsverbindungen der »ländlichen« Kaufleute-Drapiers in die städtischen Zentren. Gerade diese (sozialen) Netzwerke zwischen Stadt und »Land« stellt der Verfasser als zentral heraus (Kapitel 3). Messehandel und informelle Handelskontakte trugen zur Durchlässigkeit zwischen den vermeintlich getrennten Wirtschaftssphären bei. Einer sich ausweitenden Produktion folgte nicht zuletzt auch eine kulturelle Entwicklung der »vermarkteten« Dorfgesellschaft, im Austausch mit anderen städtischen Zentren (Kapitel 4) und formte eine analoge Ideologie (Kapitel 5).

Der Blick auf Stadt-Land-Beziehungen knüpft vor allem an die Frage an, woher vormoderner wirtschaftlicher Wandel seine Impulse erhielt, aus der Stadt oder vom Land. Letztlich schlussfolgert der Verfasser, dass der Motor für die Wirtschaftsentwicklung alternierend in städtischen und »ländlichen« Sphären lag, die eng verwoben und in sich nicht homogen waren, und charakterisiert die Landschaft als »hybrid rural-urban textile industries« (S. 215). Wie der Verfasser zeigt, machen dabei auch zunächst wenig regulierte Orte wie Nieuwerkerke parallel zu ihrem Aufstieg eine Formalisierung ihres institutionellen Rahmens durch. Insofern könnte man schließen, dass weniger Stadt- gegen Land- bzw. Dorfweberei abzugrenzen ist, sondern ein entwickeltes Produkt bzw. ein Produktionsort gegen aufsteigende Nachfolger, die, sobald sie selbst eine bestimmte Marktposition erlangt hatten, eine ähnliche Organisationsform erreichen wie ihre einstigen städtischen Vorbilder.

Der Band ist gut strukturiert geschrieben, die Zusammenfassungen der Kapitel und am Ende haben einen großen Mehrwert für

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96769](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96769)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Leserinnen und Leser, die sich einen schnellen Überblick über die Ergebnisse machen wollen. Bedauerlich (wenn auch der Überlieferungslage anzulasten) ist, dass viele Überlegungen vor allem für das 16. Jahrhundert angestellt werden konnten, und so die langfristigen Entwicklungslinien wie auch der Vergleich zwischen den zahlreichen aufsteigenden Tuchzentren notwendigerweise etwas kurz kommen.

So sehr die Diskussion um proto-industrielle Faktoren den Band interessant macht, ist dem Verfasser aber auch zuzustimmen, dass eine zu starke Fokussierung auf die Anfänge des Kapitalismus und der modernen Marktwirtschaft ggf. den Blick auf vormoderne (zeitgenössische) Perspektiven eines »commercial welfare« verstellen kann (S. 216). Eine Auseinandersetzung mit der vielschichtigen Entwicklung und Vernetzung westflandrischer Tuchzentren zeigt jedenfalls, dass die Entwicklungsprozesse hier nicht ohne Weiteres in wirtschaftshistorische Diskussionen wie etwa die um eine europäische Proto-Industrie einzuordnen sind.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96769](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96769)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Patricia Victorin, Froissart après Froissart. La réception des Chroniques en France du XV^e siècle au XIX^e siècle, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2022, 492 p. (Interférences), ISBN 978-2-7535-8602-4, EUR 28,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Froissart est l'objet d'un certain nombre de publications récemment¹. Aujourd'hui nous avons le mémoire d'habilitation à diriger des recherches de Patricia Victorin (soutenu en 2013). Pour ce travail, celle-ci s'inscrit dans le mouvement de l'étude de la réception des œuvres, à la suite de l'ouvrage de Christine Ferlampin-Acher publié en 2017, «Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien (1270–1530)». Mais là, Patricia Victorin est plus ambitieuse dans la durée, cependant son domaine reste celui de la langue française, entre l'*achaison* (circonstance fortuite, rencontre au hasard) et l'*acointance* (rencontre, fréquentation, puis familiarité, affinité, intimité, voire amitié) chez les historiens et les écrivains. Elle présente ses recherches en quatre grandes parties inégales: «Entre érudition et fiction: la fabrique des »Chroniques« (p. 17-156), »Entre érudition et fiction: la fabrique de Froissart« (p. 157-275), »Des usages historiographiques et idéologiques de Froissart« (p. 277-340), »Des usages littéraires de Froissart, ou de l'»achaison« à l'»acointance« (p. 341–439).

La première partie est consacrée au texte des »Chroniques«, et d'abord de leur édition imprimée, qui a eu lieu dès la fin du XV^e siècle. Le lecteur, sur lequel est aussi portée l'attention, avait d'abord à sa disposition un »Froissart défiguré«, dont une édition érudite est préparée à partir de 1778, avant la grande édition d'un »Froissart illisible« par Kervyn de Lettenhove à partir de 1870, mais qui est contrecarrée par le »Froissart restauré« de Siméon Luce pour la Société de l'histoire de France dès 1869. Le chroniqueur a défini son travail d'historien dans ses prologues, mais c'est son œuvre même qui est utilisée après lui pour écrire l'histoire, en Angleterre, en France, dès la fin du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle avec Michelet.

Après la construction ou reconstruction des »Chroniques«, vient dans un deuxième temps celle de leur auteur, affublé d'abord d'une biographie romanesque par l'érudit La Curne de Sainte-Palaye (1736), puis de portraits psychologisant lui attribuant une soi-disant naïveté. Malgré tout, il fait partie, soit en trio, soit en duo



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Cf. Věra Soukupová, La construction de la réalité historique chez Jean Froissart. L'historien et sa matière, Paris 2021, et ma recension dans: [Francia-Recensio 2022/2](https://doi.org/10.11588/frrec.2022/2).

des grands historiens médiévaux: avec Villehardouin et Joinville, ou contre »Commynes«. Il ne faut pas oublier que Froissart était aussi poète (Sainte-Beuve l'a comparé à La Fontaine) et romancier, mais sa langue était-elle une langue neuve ou décadente?

La Révolution française a éveillé le goût du Moyen Âge, notamment chez les romantiques. L'usage historiographique et idéologique qui a été fait de Froissart est étudié à travers les exemples de Jacques d'Artevelde, d'Étienne Marcel et de la Grande Jacquerie. D'autre part, le règne de Charles VI a été vu comme l'un des plus sombres de l'histoire de France (par Guizot): il est illustré ici par les exemples de la folie du roi, du bal des Ardents, du combat des Trente. De plus, Froissart étant devenu un monument historiographique qui était enseigné dans les écoles, il fallait qu'il fût aussi un monument public, tel à Valenciennes, son lieu natal.

Enfin, des écrivains se sont »frottés« à Froissart. Pourtant, chronologiquement, le premier qui aurait dû le faire, Sade avec son »Histoire secrète d'Isabelle de Bavière« ne l'a pas lu, ce qu'ont fait Aloysius Bertrand, même s'il ne le cite pas, dans son »Gaspard de la Nuit« (prose »Les Grandes Compagnies«) et Prosper Mérimée avec sa pièce »La Jacquerie. Scènes féodales«. Les emprunts sont beaucoup plus importants dans le »Tristan le Voyageur, ou la France au quatorzième siècle« de Marchangy (1825–1826) et dans les »Mémoires d'un vilain du quatorzième siècle« de Collin de Plancy (1820). Flaubert et Nerval l'ont aussi lu ou utilisé, de même que William Morris. Cependant, c'est surtout Walter Scott et à sa suite Alexandre Dumas (»Isabel de Bavière«, »La Comtesse de Salisbury«, »Gaston Phœbus«, »Le Bâtard de Mauléon«) qui jouèrent un rôle important dans la promotion de Froissart au XIX^e siècle. Le XX^e siècle a été l'époque de l'oubli et du retour du refoulé: Giono l'a lu durant la guerre, Céline l'a réécrit dans »Nord«.

Dans sa conclusion, Patricia Victorin rappelle son travail d'»exhumation des sources et reconstitution des processus de fabrication et de restauration« qui »témoigne d'un intérêt jamais démenti du XV^e au XIX^e siècle pour le chroniqueur«. Aujourd'hui, une édition imprimée complète des »Chroniques« semble impossible (la Société de l'histoire de France, hélas, n'a pu la mener à bien), mais tout le monde peut avoir accès à Froissart grâce à son édition en ligne, »[The Online Froissart](#)«.

P. Victorin donne malheureusement une »bibliographie sélective« et thématique mais forte de plus de trente pages (p. 445–478) et deux courts index. On se demande pourquoi l'éditeur a publié des illustrations en noir et blanc, où l'on ne discerne pas grand-chose dans certaines.

Patricia Victorin offre un beau mémorial à Froissart, fort critiqué comme historien, mais dont on ne cesse de découvrir ou redécouvrir la richesse comme auteur à travers les siècles.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96770](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96770)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sétsuo Watanabé, Actes royaux et France médiévale, Tokyo (Chisenshokan) 2022, 649 p. (Ad fontes Sapientiae), ISBN 978-4-86285-356-1, YEN 6500,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rolf Große, Paris

Die von der Académie des inscriptions et belles-lettres herausgegebene Reihe der »Chartes et diplômes« umfasst die Edition der französischen Königsurkunden bis 1223. Die Diplome Ludwigs VIII. (1223–1226) sind nicht in ihr Programm aufgenommen. Als Sohn Philipps II. Augustus' und Vater Ludwigs IX. des Heiligen ist seine kurze Herrschaft im historischen Gedächtnis kaum mehr präsent. Sein Versuch, die englische Krone zu erlangen, scheiterte. Aber sein Kreuzzug gegen die Albigenser war erfolgreich und ermöglichte den Kapetingern, im Midi Fuß zu fassen.

Mangels einer kritischen Edition seiner Diplome ist die Forschung nach wie vor auf den »Catalogue des actes de Louis VIII« angewiesen, insgesamt 460 Regesten, die Charles Petit-Dutaillis im Anhang seiner 1894 erschienenen »Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187–1226)« (S. 449–508) vorlegte. Es ist deshalb zu begrüßen, dass Sétsuo Watanabé, Professor an der Aoyama-Gakuin-Universität in Tokio, der 1985 als Schüler von Robert Fossier an der Universität Paris 1 Panthéon-Sorbonne promoviert wurde, ca. 150 bislang unveröffentlichte Diplome Ludwigs VIII. ediert hat.

Der erste Teil ist der japanischen Übersetzung der Texte vorbehalten (S. 1–268). Der zweite bietet eine kurze Einleitung zur Diplomatik der Königsurkunde in französischer Sprache und die Edition (»Recueil des actes inédits relatifs à Louis VIII [1223–1226]«, S. 269–530). Es folgen die »Actes relatifs à Louis VIII (supplément)« (S. 531–578) sowie die »Actes relatifs aux rapports de Honoré III, Henri III, Frédéric II avec Louis VIII« (S. 579–603). Bei Letzteren handelt es sich um Regesten, u. a. von zwei Diplomen Kaiser Friedrichs II. (MGH D F II Nr. 1050, 1139) und dem Bündnisvertrag seines Sohnes, Heinrichs (VII.), mit Ludwig VIII. (MGH Const. II Nr. 290).

Der Autor versteht seine Edition als »une étape efficace dans le perfectionnement du recueil de Louis VIII« (S. 274). Es bleibt zu wünschen, dass diese Initiative von der Forschung gebührend zur Kenntnis genommen wird.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Matthias Weber, Der Bischof stirbt. Zu Form, Funktion und Vorstellung bischöflicher Sterbeberichte (6.–12. Jahrhundert), Göttingen (V&R) 2022, 663 S. (Orbis mediaevalis, 20), ISBN 978-3-8471-1491-8, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Frederieke Maria Schnack, Würzburg

Von jeher haben sich die Menschen mit dem Tod beschäftigt, hat das Ableben zum Leben dazugehört. Die Auseinandersetzung mit dem Ende des irdischen Daseins hat über die Jahrtausende eine Fülle von Schriftzeugnissen hervorgebracht, die nach wie vor unerschöpfliches Material für neue Forschungsansätze bieten. Einen solchen Ansatz hat Matthias Weber für seine Dissertation gewählt, indem er sich der bislang noch nicht untersuchten »literarischen Konstitution und Funktion des Bischofstodes und dessen vorstellungsgeschichtlichen Aspekten« (S. 20) im Früh- und Hochmittelalter widmet. Die Relevanz der Frage, wie die Tode bedeutender Persönlichkeiten narrativ in der zeitgenössischen Geschichtsschreibung umgesetzt worden sind, hat auch Manuel Kamenzin in seiner Studie zum Sterben römisch-deutscher Herrscher zwischen 1150 und der Mitte des 14. Jahrhunderts aufgezeigt¹. Matthias Weber greift nun frühere Werke der Geschichtsschreibung auf und nimmt mit den Vertretern des früh- und hochmittelalterlichen Episkopats im fränkischen Reich und in den nachfolgenden Herrschaftsgebieten hochrangige Geistliche in den Fokus, die nicht nur die Geschicke ihres Bistums bestimmten, sondern auch Einfluss auf die kirchliche wie weltliche Politik nehmen konnten und entsprechend häufig Erwähnung in historio- und hagiografischen Texten gefunden haben. Ziel der Studie ist es, den sich zeitlich verändernden Vorstellungen vom bischöflichen Tod nachzugehen sowie zu untersuchen, welche Todesschilderungen welchen Bischöfen zugeschrieben wurden und ob darin das Konzept eines guten oder schlechten Todes erkennbar ist (S. 22).

Das schlüssig aufgebaute Werk nähert sich seinem Untersuchungsgegenstand über mehrere einführende Kapitel, die u. a. den Forschungsstand sowie die Methodik beleuchten und einen Überblick über antike und frühchristliche Todesvorstellungen geben. Daran knüpfen die Kapitel 6 bis 9 an, die chronologisch einzelne Abschnitte des Untersuchungszeitraums und ihre besonders aussagekräftigen Quellen analysieren. Einleitende Unterkapitel bieten zu jeder Zeitschiene einen Einblick in die damaligen Eigenarten des Bischofsamtes, wozu sich ab Kapitel 7



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Manuel Kamenzin, *Die Tode der römisch-deutschen Könige und Kaiser (1150–1349)*, Ostfildern 2020 (Mittelalter-Forschungen, 64).

Ausführungen über die Todesvorstellungen der entsprechenden Zeit gesellen.

Beides zusammen bildet eine fundierte Ausgangsposition für die jeweils nachfolgende Quellenanalyse, die sich im Fall von Kapitel 6 (»Sterbeberichte von Bischöfen im frühen Mittelalter: ein erster Höhepunkt«, S. 131) maßgeblich um die »Decem libri historiarum« Gregors von Tours dreht, in denen bischöfliche Todesfälle umfassend behandelt, die Geistlichen aber nicht mit Zuschreibungen eines schlechten Todes bedacht werden. Die weiteren in diesem Abschnitt thematisierten Werke (u. a. die Chronik des sog. Fredegar und der »Liber historiae Francorum«) enthalten dagegen kaum Passagen, in denen Bischöfe oder ihre Tode inhaltlich im Zentrum stehen. Dies weist voraus in Richtung des siebten Kapitels, das den Zeitraum vom 8. bis zum 10. Jahrhundert in den Mittelpunkt stellt und mit dem Titel »Der verschwundene Bischofstod« (S. 237) auf die Besonderheit jener Zeit aufmerksam macht: Episkopale Todesfälle wie auch das bischöfliche Wirken generell fanden bis ins 9. Jahrhundert hinein eher wenig Niederschlag in der Überlieferung, was sich erst mit einem anschließenden Perspektivenwechsel änderte, der die politisch an Einfluss gewinnenden Geistlichen wieder deutlicher ins Zentrum historiografischer Textproduktion rückte und teils auch für ihr Totengedenken sorgte. Das folgende achte Kapitel »Der wiederentdeckte Bischofstod in der Geschichtsschreibung« (S. 313) nimmt sich dieser Entwicklung an; jedoch handelte es sich um keinen allumfassenden Wiederentdeckungsvorgang, da bei weitem nicht alle in ottonischer Zeit chronikalisch tätigen Personen, darunter etwa Liudprand von Cremona, dem bischöflichen Sterben eine hohe Bedeutung zumaßen (S. 328). Maßgeblich sind es die Quedlinburger Annalen und die Chronik Thietmars von Merseburg, die Schilderungen zu den Geistlichen und deren Lebensende enthalten, wobei das erstgenannte Werk vorrangig kurze Hinweise zu Todesfällen gibt, Thietmar aber seine Amtskollegen raumgreifender behandelt und ihr Ableben mit positiven Zuschreibungen bedenkt (zusammenfassend S. 396f.).

Das 11. und beginnende 12. Jahrhundert und damit auch die Jahrzehnte vor und während des Investiturstreits mit ihrem Einfluss auf die Historiografie stehen im Zentrum von Kapitel 9, das angesichts der Vielzahl exemplarisch behandelter Quellen der umfangreichste Abschnitt der Studie ist. Für die Zeit vor den tiefgreifenden Auseinandersetzungen zwischen Papst und Reichsoberhaupt werden die Chronik Hermanns des Lahmen, die Annalen von Niederaltaich, die Hamburgische Kirchengeschichte Adams von Bremen sowie die Annalen Lamperts von Hersfeld betrachtet. Zu den anschließenden Jahrzehnten werden die chronikalischen Werke Bertholds von Reichenau sowie Bernolds von Konstanz eingehend auf Beispiele für gute und schlechte bischöfliche Todesschilderungen analysiert, ehe die Reihe mit den Fortsetzungen der Chronik Frutolfs von Michelsberg und einigen ergänzenden Zeugnissen beschlossen wird. Hierbei zeigt sich, dass bischöfliche Sterbeberichte im 11. und 12. Jahrhundert sehr unterschiedlich ausfallen konnten, die Spanne reicht von knappen,

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96772](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96772)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

neutralen oder auch nur gesammelten Erwähnungen (Anfang des Zeitraums) über ausführliche, politisch instrumentalisierte Berichte zum guten oder schlechten Tod (ab Lampert von Hersfeld, Ende am Beginn des 12. Jahrhunderts) bis hin zu einem anschließenden Rückgang von Nachrichten über Bischofstode. Matthias Weber bezeichnet den Investiturstreit als die Zeit, in der »der bischöfliche Tod [...] seine intensivste, kreativste und weitreichendste Darstellung erfahren« habe (S. 529), und konstatiert, dass das chronikalische Interesse am episkopalen Sterben nachfolgend deutlich zurückgegangen sei.

Die Resultate der gut lesbaren, detailreichen und aussagekräftigen Studie werden in einem abschließenden viergeteilten Kapitel nochmals schlüssig gebündelt, was die Zwischenergebnisse der einzelnen Abschnitte gut nachvollziehbar zusammenführt. Hierbei wird einmal mehr deutlich, dass Matthias Weber einen sehr wichtigen, neuen Beitrag sowohl zur Geschichte der früh- und hochmittelalterlichen Historiografie als auch des Bischofsamtes und der Vorstellungen vom Tod leistet. Die mit einem umfassenden Register (Bibelstellen, Personen, Orte) erschlossene Arbeit ist nicht nur in ihrer Gesamtheit äußerst lesenswert, sondern kann auch separat gewinnbringend zu den jeweils behandelten Quellen herangezogen werden.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96772](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96772)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ingrid Würth, Regnum statt Interregnum. König Wilhelm, 1247–1256, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2022, LVIII–476 S., 10 Abb. (Monumenta Germaniae Historica. Schriften, 80), ISBN 978-3-447-11782-1, EUR 78,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Claudia Garnier, Vechta

Bereits der Titel zeigt programmatisch das Ziel der Studie an: »Regnum statt Interregnum«. Ingrid Würth löst den holländischen Grafen Wilhelm, der von 1247 bis 1256 als römisch-deutscher König regierte, aus einer vermeintlich passiv-reaktiven Position, in der ihn die Forschung bis zum heutigen Tag sieht. Einschätzungen dieser Art folgen ältere Darstellungen, die Wilhelm als »Pfaffenkönig« am Gängelband des Papstes und seiner Legaten oder im Schatten seiner übermächtig scheinenden Königswähler charakterisieren. An der Entstehung dieser Bilder haben bereits die Zeitgenossen des 13. Jahrhunderts gewirkt: Der Mainzer Erzbischof Siegfried III. von Eppstein, der auf seiner berühmten Tumbaplatte die beiden Könige Heinrich Raspe und Wilhelm in Zwergengröße darstellen ließ, ebenso wie Rudolf von Habsburg, der seinem Verständnis nach direkt an die Staufer anknüpfte, sodass die Zeit zwischen dem Tod Friedrichs II. (1250) und seiner Erhebung (1273) zur vermeintlich königlosen Zeit (»Interregnum«) degradiert wurde. Bemerkenswert ist aus forschungsgeschichtlicher Perspektive nicht die Tatsache, dass die national orientierte Geschichtsschreibung des 19. und frühen 20. Jahrhunderts diesen Modellen dynastischer und kurfürstlicher Identitätsstiftung folgte, sondern dass sie die moderne Mediävistik bis heute prägen. Daher war eine Neubewertung längst überfällig, die in der an der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg entstandenen Habilitationsschrift vorgenommen wird.

Ingrid Würth legt ihre Bestandsaufnahme klug an, indem sie sich weder in einer Biografie des holländischen Grafen auf dem Königsthron verliert noch Aspekte in den Blick nimmt, die vergleichsweise breit erforscht sind – etwa Wilhelms Verhältnis zum »Rheinischen Bund«. Stattdessen setzt sie zunächst auf eine ausführliche Analyse des komplexen Wirkverbundes von Königsherrschaft, päpstlicher Einflussnahme sowie dem Wirken weltlicher und geistlicher Funktionsträger im Reich. Im Zentrum stehen Wilhelms Beziehungen zu den geistlichen Königswählern am Rhein, deren Engagement Würth als ambivalent beschreibt. Ihre Haltung sei nicht nur durch das Verhältnis zum König, sondern auch zu den päpstlichen Legaten in seiner Umgebung bestimmt worden. Konsequenterweise nimmt die Studie daher auch die päpstlichen Legaten in den Blick, die als »ideelle Untermauerung« der Königsherrschaft (S. 179) sowie als Agenten päpstlicher Einflussnahme nördlich der Alpen analysiert werden. Baute Wilhelm seine Macht unmittelbar nach der Wahl zunächst mit



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Hilfe des regionalen Niederadels seiner Herkunftsregion auf, so erlangte er zunehmend die Unterstützung des fürstlichen und gräflichen Adels im Nordwesten. Mit der Ausdehnung seines Zugriffs auf die Rhein-Main-Region setzte er vor allem auf den mittelhessischen Adel und die Reichsministerialen. Auf der Basis der diplomatischen Überlieferung kann Würth durch den Vergleich mit dem Stauferrepräsentanten Konrad IV. belegen, dass sowohl die Quantität als auch die geografische Reichweite der Urkunden Wilhelms entsprechende Aktivitäten des Gegenspielers deutlich übertrafen, sodass »eine größere Nachfrage nach seiner legitimierenden Funktion und somit eine höhere Akzeptanz seiner Herrschaft« zu konstatieren sei (S. 124).

Zur Beschreibung der Handlungsspielräume königlicher Politik wendet sich die Verfasserin zwei unterschiedlichen Regionen zu, die repräsentativ für verschiedene Voraussetzungen und Entfaltungsmöglichkeiten stehen: Zum einen Wilhelms Aktivitäten in Holland als Herkunftsregion mit etablierten familiären und herrschaftlichen Netzwerken, zum anderen seine Politik im Osten des Reiches, den er sich sukzessive erschließen musste. Stets blieb die Grafschaft Holland auch während Wilhelms Herrschaft Bezugspunkt seines Handelns, sodass Würth sie als »Teil seines Regimes im Reich« bezeichnet (S. 208). Auf diese Weise revidiert sie die Einschätzung der älteren Forschung, die Wilhelms militärische Maßnahmen im Nordwesten als Versäumnis seiner Herrscherpflichten zugunsten regionaler Ambitionen wertete. Nach dem Tod Friedrichs II. wandte sich der König zunehmend den norddeutschen Welfengebieten sowie der Harz- und Saalregion zu. Würth merkt jedoch an, dass die Grundlagen dieser seit 1252/1253 ausgeweiteten Verbindungen auf älteren Kontakten beruht haben dürften. Dies dokumentieren etwa die strategisch wichtigen Ehen: Die Hochzeit seiner Schwester Margarete mit Hermann I. von Henneberg im Jahr 1249 erschloss Wilhelm die Kreise des thüringischen Adels. Seine eigene Ehe, die er im Jahr 1252 mit der Urenkelin Heinrichs des Löwen und Großnichte Kaiser Ottos IV., Elisabeth, einging, bescherte ihm die gleichermaßen prestigereichen wie wichtigen Verbindungen zu den Welfen. Deren verzweigte Verwandtschaftsbeziehungen verschafften ihm Zugang zu den Markgrafen von Brandenburg und den Herzögen von Sachsen, die seine Herrschaft im selben Jahr bestätigten und somit ein breiteres Legitimationsfundament schufen.

Der Wahrnehmung des Königs in der Historiografie widmet sich der letzte Abschnitt der Studie. Zeitgenössische Geschichtsschreiber werteten seine Herrschaft primär aus regionaler Sicht und beurteilten sein Wirken in ihrem jeweiligen geografischen Umfeld vom Nieder- und Mittelrhein (»Annales S. Pantaleonis«, »Gesta Treverorum«) über Holstein (Albert von Stade), Friesland (Menko von Wittewierum) und Thüringen (»Erfurter Predigerannalen«) bis nach Bayern (Hermann von Niederaltaich). Aus jeweils örtlicher Perspektive erscheint Wilhelm als Herrscher, »der im Zusammenspiel mit anderen Großen seinen Einflussbereich ausbaut und dessen Königsherrschaft [...] im Verlauf weniger Jahre fast das ganze nordalpine Reich« erfasste



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(S. 365). Eine Zäsur der zeitgenössischen Wahrnehmung bildete die Königserhebung Rudolfs von Habsburg, der seine direkten Vorgänger weniger als eigenständige politische Akteure, sondern bestenfalls als Gegenspieler mächtiger Stauferherrscher sah. Anders stellte sich die Wahrnehmung in Holland dar, waren doch dort die dynastische Memoria der Grafenfamilie und die Erinnerung an ihre Rolle in der Reichspolitik aufs Engste miteinander verwoben.

Stets betont Ingrid Würth die Kontinuität von personalen Konzepten und konsensualen Aspekten der Königsherrschaft, auf deren Grundlage sie Wilhelm in der Tradition seiner staufischen Vorgänger und habsburgischen Nachfolger sieht. Aus dieser Perspektive stellt die Verfasserin das noch in jüngsten Arbeiten etablierte Paradigma des »Interregnum« nicht nur in Frage, sondern spricht ihm jegliche erkenntnisleitende Funktion ab: »Wenn ein Begriff so wenig für das Verständnis dieser Zeit leisten kann, weshalb sollte man dann noch weiter an ihm festhalten, vor allem, wenn er in seiner wörtlichen Bedeutung offensichtlich missverständlich, ja sogar falsch ist?« (S. 443). Es bleibt zu hoffen, dass dieser Appell auf fruchtbaren Boden fällt. Ingrid Würths Studie liefert für eine Neubewertung in jedem Fall eine exzellente Grundlage.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)